This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

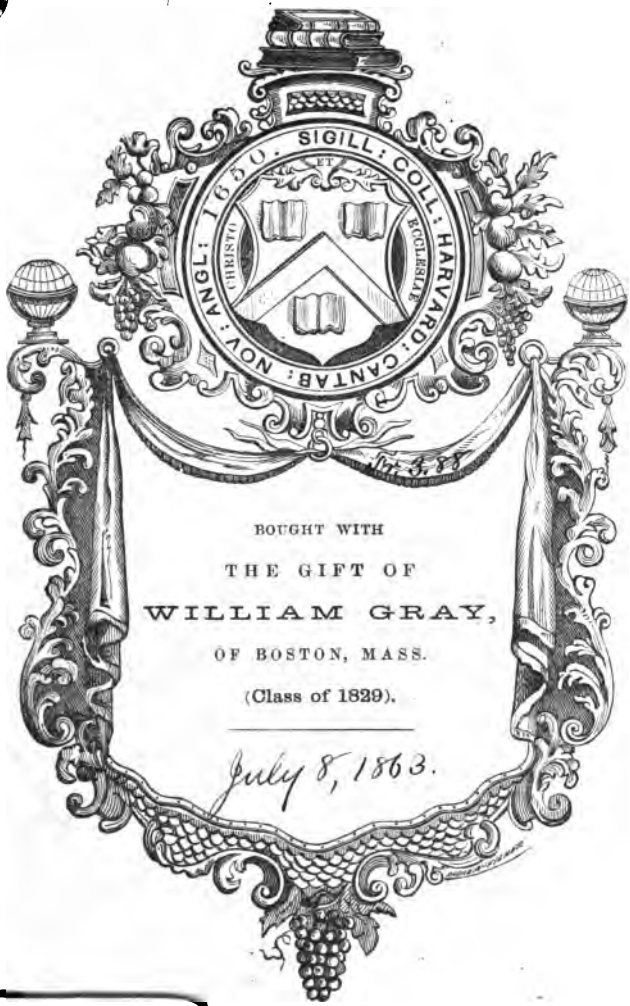
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN MI7Z -

Phil 8628.6



BOUGHT WITH

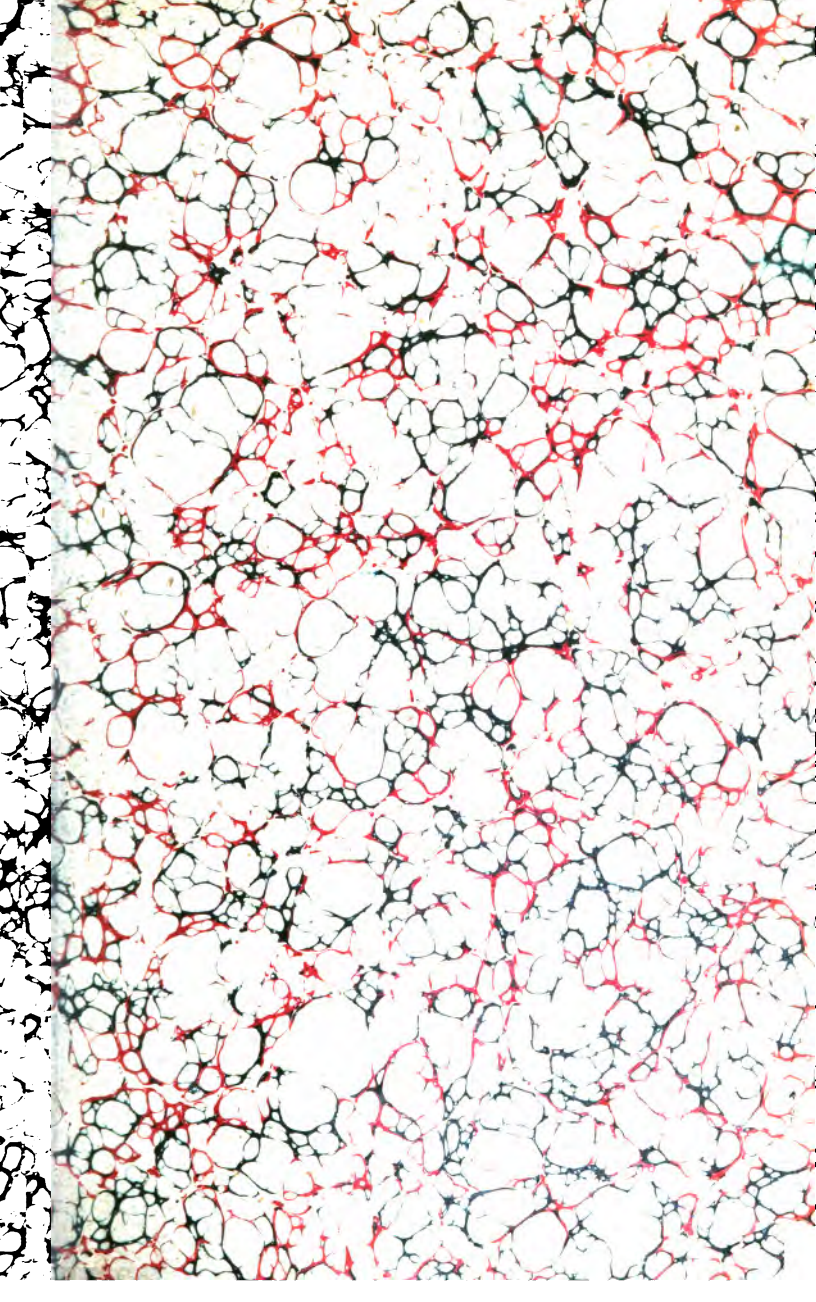
THE GIFT OF

WILLIAM GRAY,

OF BOSTON, MASS.

(Class of 1829).

July 8, 1863.



LI

L'IMMORTALITÉ

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, QUAI DES AUGUSTINS.

L'IMMORTALITÉ

PAR

ALFRED DUMESNIL

PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17.

1861

Tous droits réservés.

Phil 8628.6

A M. EUGÈNE NOËL.

PRÉFACE

Faire entendre, dans ce temps de découvertes, d'entreprises et de recomposition universelles qu'il n'y a de solution pour les énergies humaines que l'Immortalité;

Augmenter l'action par la conscience, multiplier cette vie présente du sentiment de nos vies indéfiniment continuées;

C'est le sens et le but de ce livre.

Dans un thème aussi vaste et aussi magnifi-

que, j'aurais à m'excuser de n'apporter que des sentiments individuels et des impressions intimes, si ce n'était mon sujet même. L'individu, partout écrasé aujourd'hui, reprend ici ses libertés.

Les fatalités qui accablent une pauvre vie partielle disparaissent dans la justice totale d'une vie qui n'a point de limites.

A l'entrée des foules dans la pratique de la vie sociale, lorsque l'individualité pâlit et s'efface devant la brutalité première des forces collectives, affirmer la vitalité infinie, indestructible de l'âme humaine, c'est rétablir la base morale de la société, le caractère.

Il se rit des oppressions et des tempêtes, celui qui, acceptant de la vie tous les devoirs et tous les labeurs, sent jour à jour son épargne grandir au livre de compte de l'éternelle Justice.

Cette langueur des individus, cet affaiblisse-

ment des caractères s'expliquent par les lacunes que cette recherche voudrait combler.

Grâce au perfectionnement des sociétés, ce moment qu'on appelle la vie sur terre devient de plus en plus important et en lumière. Mais pour ce que l'homme fut avant, nuit noire; pour ce qu'il sera après, nuit noire.

Qu'on songe donc que chacun de nous arrive en ce monde avec des instincts infinis, que la vie et la civilisation lui créent des besoins, des sentiments sans nombre.

Qu'on évalue maintenant, pour tout ce qu'un homme a de désirs et de passions à satisfaire, ce peu qu'est la vie! Et encore, sait-il s'il l'a cet instant entre deux néants?

L'homme, cet infini et cet éphémère, ne cherche qu'à jouir, s'il le peut, et il se démoralise.

Écrasé par la misère, rivé à son labeur ou trop pressé de vivre, il élude le plus souvent

les problèmes de la vie et de la mort. A-t-il le loisir d'y songer ; ce que le théologien enseigne, il en doute, mais il ne cherche pas plus. C'est ainsi qu'avec tous nos progrès, nous en sommes encore, pour expliquer le passé et l'avenir de l'homme, aux pauvres imaginations d'âges défaillants et barbares.

Il faut bien le dire, l'esprit humain a tari dans les âges chrétiens sur les questions de l'immortalité ; car si je veux une explication quelque peu rationnelle de ce que j'étais avant de naître, de ce que je serai après la mort, j'en suis réduit à revenir aux traditions de la Gaule et de la Perse antique. Textes enfantins, formules insuffisantes pour nos sentiments modernes, mais où du moins la conscience est respectée, où les questions de l'immortalité sont grandement abordées et nettement résolues. Depuis elles ont été si bien évitées qu'il y a lacune. Il n'y a rien.

Il n'y a rien, mais il reste l'âme humaine qui, d'accord avec les énergies de la civilisation moderne, sort enfin de ce long aveuglement.

C'est là tout ce que j'ai voulu exprimer.

Quels titres ai-je à l'attention du lecteur? De quelle valeur sont les témoignages que j'expose? Est-ce le sentiment d'un individu faillible et abusable? Sont-ce des traditions lointaines qui ne présentent aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité historique?

Au lecteur anxieux comme je fus de ces problèmes je dirai :

Avec la passion de l'immortalité que j'eus pour entreprendre cette recherche, tout m'aurait fait arriver aux mêmes affirmations. Les Triades des bardes gallois, en me donnant une synthèse de l'immortalité, ont réveillé mon âme. Elle se fût éveillée de même à ce que j'ai connu

plus tard des traditions religieuses de la Perse antique.

Pour ne citer encore que quelques impressions personnelles, elle se fût éveillée également à des expériences physiologiques récentes; aux méditations de Leibnitz; à la fantaisie de Cyrano; au Wilhelm Meister de Gœthe; aux poésies de Schiller; à l'*Orphée* de Gluck; aux œuvres de Beethoven. Et si, descendant de l'apogée des œuvres du génie humain, j'interroge les naturels de l'Afrique centrale et de la Mer du Sud, restés jusqu'aux voyageurs modernes à part de notre monde, les affirmations sont identiques.

Tout, en un mot, est plein de l'immortalité, pour qui la cherche et la désire.

Donc si par un malentendu quelconque l'on m'accusait de vouloir ramener le dix-neuvième siècle à des formules plus ou moins altérées de peuples relativement barbares, si l'on alléguait contre mes conclusions qu'elles reposent sur la

base contestable de traditions incertaines attribuées à des peuples qui sortent à peine de l'oubli ; je réponds qu'en dehors même des textes décisifs qui déclarent notre foi nationale, tout me reste pour arriver aux mêmes solutions.

Que la lettre périsse, le fond demeure. Que le texte se soit altéré, la glose est tout. Que l'on conteste les traditions, les œuvres du génie parlent. Que l'on discute leur interprétation, toutes les énergies de l'univers protestent ; et ne resterait-il que l'âme humaine, elle me suffirait pour tout reconstruire des affirmations de l'immortalité.

Celui qui après un si long oubli se réveillera comme moi au sentiment de ses destinées immortelles, comprendra pourquoi j'ai moins songé à faire un livre qu'à fonder ma vie, et découvrir dans ce monde instable les assises d'une société qui défie la mort. J'étais trop anxieux

de ces problèmes, je fus trop remué des réponses inespérées qui successivement me vinrent identiques à travers les âges, d'hommes et de peuples si divers, pour avoir l'idée d'une œuvre impersonnelle.

Cela explique une forme de soliloques et de recueillements intimes qui paraîtra peut-être étrange au lecteur distrait. Effusions de l'âme, si l'on veut, mais dans ce qu'il y a de moins mystique : la foi de la vie active et solidaire indéfinitivement progressive.

Je sais la vanité qu'il y a aujourd'hui à parler de Dieu. On m'arrêtera tout d'abord en m'en demandant une définition. Je passe outre. S'il est puéril de le définir, à coup sûr il n'est point vain de l'aimer. Et si je mets en lui mon refuge, c'est pour revendiquer sa glorification, contre la théologie, dans le triomphe de la raison humaine.

La préoccupation passionnée de trouver une

réponse aux problèmes de ma vie, un adoucissement à des douleurs saignantes, m'a fait négliger, sans doute beaucoup trop, des aspects moins intimes de l'immortalité, mais plus frappants pour le grand nombre. J'étais trop avide du fond même de ces croyances pour faire ressortir suffisamment ce qu'elles offrent de nouveauté et de richesse pour l'art de la littérature. Mais quelles que soient mes lacunes sous ce rapport, j'ai l'assurance que ni l'art, ni la littérature ne manqueront à ce qui peut les régénérer. Il n'y a pas de plus grand génie que de braver la mort. C'est la plus intense compréhension de la vie et l'inépuisable inspiration d'éloquence souveraine.

Les sciences, un jour aussi, s'enquerront de ces problèmes, et si déjà elles permettent de les aborder, je ne doute pas qu'elles ne parviennent à les résoudre. A toute vérité dans l'ordre moral correspond une série de phénomènes naturels.

Toute affirmation de la conscience implique une démonstration expérimentale. La science doit expliquer ce qui est l'évidence même pour le cœur et le sens commun. L'univers est un empire de raison (Œrsted).

Pour ces recherches, pour ces victoires des âges futurs, je me fie à ce désir invincible d'immortalité, dont l'énergie s'accroît dans l'homme en proportion de ses progrès.

L'humanité est bien jeune encore pour ce qu'elle a le plus besoin de connaître.

Quelques mots sur l'ordonnance de ce livre.

La première partie fut écrite en 1855. La correspondance qui le termine dit en quelles circonstances.

Dans ces croyances nous nous rencontrâmes mes amis et moi. Ainsi les essais d'un seul se

trouvèrent confirmés et développés, quelquefois même en commun. Les NOTES et FRAGMENTS contiennent ce que j'ai pu recueillir de cette collaboration, le plus cher de nos souvenirs. Ce qui fut le progrès et l'accomplissement de la pensée de l'un de nous n'a pas paru devoir être distrait de ce livre. Née du désir d'une immortelle amitié, cette recherche atteignait son but dans les libres justifications d'une société d'amis. Seulement on s'est arrêté au moment où le ton changeait, lorsque d'individuelle la parole devenait collective. (V. un *Programme d'amis.*)

Plus tard des travaux récents me donnèrent la pensée de rassembler les pièces justificatives après coup de nos propres convictions. Citations bien incomplètes en regard de ce qu'on découvrira plus tard, qui permettent déjà d'entrevoir comme la révélation de la conscience universelle.

J'ai distingué autant que possible par un ca-

ractère différent mon texte des témoignages que j'invoque. Il eût été aisé de moins reproduire et de plus fondre — En ces matières qui intéressent la conscience, je n'ai pas cru pouvoir le faire—Après avoir déclaré mes convictions, je n'ai cherché qu'à disparaître dans l'exposé des concordances, pour qu'on ne crût pas les lire à travers mon désir.

Mais après quelles interruptions, au milieu de quelles agitations, de quels troubles d'affaires et de vie, ce livre fut écrit, laissé et repris ! Ces parties si diverses, ces fragments, ces lacunes mêmes en témoignent, mais elles témoignent aussi de la profonde unité de nos pensées, à plusieurs années de distance, séparés ou réunis, dans les loisirs ou dans les labeurs, dans la joie ou dans le deuil, seul avec moi-même ou riche de l'accord de mes amis ou des concordances du genre humain.

LA FRANCE.

La France est le soldat de Dieu, a dit Shakspeare. Elle l'a glorifié dans les batailles. Des jours de sang ont été ses jours de fête. La guerre a été la splendeur de ce peuple. Jamais la sublimité de ses dons n'a si bien apparu que dans les luttes homicides. Il semble que l'extermination des hommes par les hommes ait seule révélé Dieu dans ce peuple, tant il y montra de bonne humeur, de générosité et d'héroïsme.

Sans doute la France a fait servir la guerre aux idées, elle les a ensemencées de son sang, du sang qu'elle versa?—Mais non, elle s'informa peu des idées. Elle a émerveillé le monde de sa bravoure, en combattant, en mourant; et amis, ennemis ont dit: C'est Dieu qui l'a conduite, c'est Dieu seul qui sait pourquoi, car certes la France est le soldat de Dieu.

Quand je songe à tant de guerres, brutales en Italie au XVIe siècle, impolitiques sous Louis XIV, désastreuses sous l'Empire, j'y vois plutôt des mobiles individuels, passions, fortune et revers des chefs, qu'un but ou un résultat en rapport avec l'armée de la France. Et cependant c'est la grande armée : tous l'acclament, qu'elle fasse le bien, qu'elle fasse le mal; et aucun de ses soldats qui sont morts n'a accusé le sort, blâmé son roi, son général ou son empereur.

Il est probablement assez bon pour ce peuple de combattre et de mourir sans qu'il s'inquiète et demande pourquoi.

O France! qui te donnera conscience? Car toi seule peux faire arriver l'humanité nouvelle. Tu as de l'apostolat le don le plus difficile, le sacrifice en masse. Rien de plus aisé pour des Français ensemble que de se passer de bien-être. Ce n'est rien de mourir.

Quand je pense qu'il en est tant mort de ces Français pour des causes frivoles ou mauvaises, pour la tyrannie, pour une religion sanguinaire, pour l'oppression du libre esprit, pour le malheur des nations, je me demande avec angoisse comment donner à mes paroles un aiguillon qui te reste dans le cœur, ô France!

Tu as eu raison, la mort n'est rien. La vie, c'est un combat.

Tu as eu raison, tu as mis l'honneur avant tout.

La victoire aime les braves, et ils sont dignes d'envie ceux qui la gagnent en mourant, même quand ils ignorent pourquoi ils combattent et meurent.

Mais tu n'as pas su pourquoi la mort n'est rien, du moins tu l'as oublié, car tes pères, les Gaulois, le savaient : c'est que la mort est le passage à une autre vie qui continue celle-ci.

Tu n'as pas su que l'honneur et la gloire, c'est plus qu'un souvenir qu'on laisse après soi sur terre, c'est une conscience indélébile qu'on emporte avec soi dans l'autre vie.

Peuple passionné de gloire, il n'y a qu'une gloire durable, celle de la raison ; il n'y a qu'une victoire sublime, faire triompher la justice sur terre.

Tu fus héroïque de savoir si bien combattre, si bien mourir et d'ignorer toutes ces choses. Mais ton œuvre resta imparfaite et ta mission incomplète : autant tu étais dans ta vérité sur le champ de bataille, autant ton esprit mobile, ton activité sans foi te portaient aux excès, aux vanités, aux désordres, aux vices et aux passions mauvaises, lorsqu'il ne s'agissait pour toi ni de combattre ni de mourir.

Pauvre grand peuple, qui ne vis que de sentiment, toi que transfigure tout travail, toute entreprise, quelque ingrate qu'elle soit, pourvu qu'elle se fasse au grand jour et qu'on te regarde et qu'on t'admire, que tu es devenu misérable d'avoir tant sacrifié à l'action sans principe, et d'avoir si peu cherché ta conscience !

Reviens à toi-même.

Ta révélation est supérieure à tous les dogmes, à toutes les légendes étrangères. Tes pères, les Gaulois, n'ont rien à envier aux Grecs et aux Romains, aux Juifs et aux Chrétiens, leur révélation fut l'immortalité.

Ta tradition, c'est d'être le soldat de Dieu. Aujourd'hui qu'il se révèle un Dieu de justice et de bonté, c'est l'heure d'être l'ouvrier de ses œuvres, le soldat de ses guerres, le peuple de sa foi et de sa propagande.

Souviens-toi de ce que tu as fait quand tu étais dans la vérité et dans la justice. Au XVIe siècle, dans le premier élan moral de la Renaissance et de la Réforme, la terre de France enfanta la tolérance, affirma la moralité dans le travail, propagea la science consolante et humaine, fonda la fraternité sociale dans les réunions de musique et de prière, se peupla de grands caractères. Que les réformés français ont été simples, fermes et intrépides quand il s'est agi de mourir, ou de s'exiler de la patrie, ce qui est plus dur encore! Ils protestaient contre le catholicisme étranger, ces quelques Gaulois; ils se faisaient une arme morale du christianisme primitif pour tenir en échec la Rome du moyen âge. Ils ont été vaincus, mais ils ont obligé le clergé à se réformer, et ces fermes caractères ont été les précurseurs des travailleurs énergiques et des lutteurs de la démocratie.

Souviens-toi de ce grand dix-huitième siècle où par

tes philosophes tu as délivré le monde de la fantasmagorie des religions et du chancre des abus. Ta vieille séve gauloise a raillé ces masques, vengé les morts des tartufes, criblé à jour l'épouvantail de ce monde gothique. O Voltaire! que tu as bien écrasé l'infâme, en lui laissant le dard de ton rire! et toi, le railleur redoutable, quel grand apôtre de la bonté tu as été en défendant l'humanité violée.

Souviens-toi de ta Révolution, et ne la calomnie jamais, car ses lacunes, c'est ta tâche à remplir aujourd'hui. Comme ils ont été entiers dans leurs principes, ces fermes logiciens qui, plutôt que de céder rien des droits et du salut du peuple, ont sacrifié rivaux, amis, eux-mêmes. Ils ont pu se tromper, car pour faire la révolution, ils se servaient des moyens de l'ancien monde, mais comme ils étaient sincères, désintéressés ! Si désintéressés qu'ils sont morts pour l'affranchissement du monde, sans même espérer pour eux une autre vie. Ils ont été enthousiastes de la raison, ces hommes qui n'ont eu ni peur, ni scrupule, et qui se sont passés de tout, même de Dieu, pour proclamer la justice.

Et toi, France d'aujourd'hui, qui arrives par la porte triomphale de la tradition universelle en possession des ressources pratiques des sciences qui, devançant les sociétés, transforment la face du monde, entre donc résolûment dans les voies de ta Révolution, le triomphe de la justice sur terre.

La justice n'est point seulement une plus juste répartition des biens terrestres,—notre société ne s'arrête point à ce monde.—La justice, c'est le partage à tous d'un même patrimoine de bonheur, c'est la transformation de la terre, chaque jour plus splendide, parce que chaque jour s'y fonde mieux une société qui commence en ce monde pour ne finir jamais. La vérité de l'homme, c'est l'évocation incessante des énergies productives des individus et des sociétés. Aux forts, un champ d'activité sans limite. Aux faibles, aux désespérés, la sécurité qu'ils deviendront forts.—A tous, assurance parfaite dans une solidarité croissante.

La foi candide de Jeanne Darc, de Hoche et de Marceau, dans la patrie en danger, elle est naturelle, jeunes gens, dans la propagande de l'immortelle vie. Tous sauvés, tous appelés au bonheur en proportion des mérites individuels et des énergies d'une société de plus en plus solidaire.

Pour cet apostolat de l'immortalité, la France est le soldat de Dieu.

Instincts sacrés de la Gaule : Intrépidité, passion de la gloire, combien vous êtes agrandis !

QUI SUIS-JE?

Quand je reviens à moi-même, il me semble que je m'éveille au milieu d'un merveilleux concert. Il est commencé, quand j'arrive pour y prendre part. Quelle est cette symphonie qui se joue sur la terre?

Que puis-je en savoir, moi, pauvre instrument isolé, perdu parmi tant d'innombrables créatures? Seulement, il m'en arrive parfois des retentissements qui m'assurent que c'est une marche de toutes les créatures. Vers quoi? Ah! je puis le dire, car c'est ce que chante ce concert, au moment où j'arrive : la marche dans l'éternité de toutes les créatures vers un Dieu aussi bon qu'admirable.

Ne me demandez point d'où je viens, je ne saurais que vous répondre par ce chant d'un de nos ancêtres :

« Existant de toute ancienneté dans les océans, depuis le jour où le premier cri s'est fait entendre,

nous avons été poussés dehors, décomposés et simplifiés par les forces génératrices... Quand ma création fut accomplie, je ne naquis point d'un père et d'une mère... J'ai été formé par la terre dans son état terrestre... J'ai été marqué par la nature avant de devenir immortel... Par le sage des sages, je fus marqué dans le monde primitif, au temps où j'ai reçu l'existence... Je jouai dans la nuit... Je dormis dans l'aurore... J'ai été serpent tacheté sur la montagne; j'ai été vipère dans le lac... Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'étais pasteur; j'ai transmigré sur la terre avant de devenir habile dans la science; j'ai transmigré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles; dans cent villes j'ai demeuré. »

Si vous me demandez pourquoi j'emprunte ces paroles obscures, au lieu de vous répondre de moi-même, c'est que sans doute je me trouve en ce moment si passionné de devenir que j'en ai oublié mon passé. J'ai bu à la coupe des félicités futures, et mon âme, altérée de ses vies supérieures, a perdu le souvenir de ses anciennes existences. Mais il reviendra, ce souvenir, dans une sphère où mon repos sera ma conscience. Alors, non plus avec des paroles énigmatiques, mais dans une lucidité parfaite, je vous raconterai, mon ami, ce long voyage où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer et de vous connaître.

Maintenant tout ce que je puis, c'est pressentir. Je n'ai pour rafraîchir mon activité fiévreuse que cette espérance de pénétrer un jour les mystères de mon

existence, et je m'abandonne pour cela à la bonté de Dieu, qui de tant d'abîmes m'a fait monter à cette vie que je puis si peu comprendre.

Il y a sans doute bien longtemps que je vis, car pas un cri qui n'ait en moi son écho, pas une figure, pas un aspect qui ne trouve en moi à se réfléchir, pas une harmonie que mon esprit puisse concevoir et qui ne se lie en quelque sorte à moi, pauvre créature.

Que je regarde en arrière dans l'histoire, partout où s'étend la mémoire, je vois des hommes comme moi, et en eux je retrouve une partie de ma pensée perdue. Que j'interroge la fleur, l'oiseau, l'animal, étrangers à moi, ils me ressemblent par certaines conditions de leur existence. Que je scrute la profondeur des cieux, chaque nuit l'étoile m'envoie sa lumière, comme pour voyager avec moi de concert, m'avertissant du plus loin de l'éther visible qu'il y a, entre l'homme et ces mondes, des rapports inconnus.

Ainsi, rien qui se passe en dehors de moi qui ne fasse ou qui ne puisse faire société avec moi par une certaine sympathie que je ne puis définir.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans les révolutions de l'orbite où la terre roule sa sphère de créatures qui s'allument et s'éteignent, dans cette marche qui n'est la même qu'en apparence, de grands actes harmoniques s'accomplissent. Voilà tout ce que je puis dire.

De ce grand spectacle d'ensemble chaque science

est une percée, chaque réflexion un rapport saisi, chaque créature un acteur.

Mais pourquoi ces demi-lueurs qui m'attirent sans que jamais la pleine lumière se fasse?

Toutes les sciences humaines ne sont que des indices d'une plus grande science qui seule pourrait me satisfaire. Mais les nécessités de ma vie, l'infirmité de mon corps et de mon esprit, et le peu d'avancement de la société où je vis m'empêchent de l'acquérir, cette science.

Ainsi l'homme s'éveille aujourd'hui, encore inhabile à comprendre. Ses sens se fatiguent, son intelligence se perd à saisir les rapports de sa vie avec l'univers qui l'entoure et, pour lui, le fil de cette trame immense sans cesse se brise. Parfois, il croit avoir découvert la vraie lumière et bientôt il se retrouve durement déçu et rejeté dans la nuit comme un être à part. Et puis, la grande lueur le reprend et l'entraîne, de sorte que la science semble un grand mirage, devant lequel l'homme passe sans cesse de l'inquiétude à l'enthousiasme, à la négation, au désespoir.

Oh! quelle méthode, quelle base de certitude, quel principe de vérité, quelle terre ferme où mes pieds puissent s'appuyer pour m'élancer vers cet incompréhensible univers?

Quelle voix secourable viendra de nouveau consoler

celui qui veut savoir et qui ne peut savoir ; celui qui aime, celui qui travaille et qui n'arrive jamais ni à l'amour, ni à l'œuvre qu'il veut atteindre; celui qui veut fuir les religions mortes et se conserver libre des transactions menteuses?

LA MÈRE.

Je suppose qu'une mère, se sentant près de mourir, dise à son fils, dans cette inspiration de seconde vue que donne souvent l'approche de la mort :

« Mon enfant, je t'ai élevé pour ce moment où je vais te laisser seul aux prises avec la vie. Mais avant de nous séparer, je dois te déclarer ce que je sais du mystère de ta destinée. Plus d'une fois, ta curiosité agita devant moi ces problèmes, aujourd'hui, je puis la satisfaire. Mes paroles se graveront d'autant mieux dans ta mémoire qu'elles répondront davantage à ton désir intérieur.

« Réjouis-toi, mon enfant : Dieu t'a créé de l'abîme sans fond, au moindre degré de l'être, dans le sommeil primitif au sein des ténèbres, et te voilà, par une illumination divine, arrivé à l'état d'homme. D'a-

bord soumis à la fatalité des lois nécessaires qui régissent la matière, tu t'es élevé vers la lumière et la vie à travers le monde inorganique, puis le monde organisé, et dans mon sein tu as passé du règne de la fatalité à celui de la liberté.

« Réjouis-toi, mon enfant, car trois choses naissent à la fois dans le monde : l'homme, la liberté, la lumière.

« Dans cette vie supérieure où Dieu t'a conduit, ne dédaigne jamais cet humble monde des animaux et des plantes, ne méprise pas même la nature qui paraît inanimée, c'est le monde des matériaux organiques que couve et organise sans cesse la bonté de Dieu. Devant ces frères inférieurs qui, enveloppés dans la matière, pourtant aspirent comme toi, n'oublie jamais les mystères de ta longue enfance.

« Dieu, en te créant, t'a doué d'une *personnalité* distincte de tout autre être, force vitale, génie propre, principe propre de mémoire et de perception, vocation personnelle, influx divin, source de tes productions et de tes développements, vie plus ou moins latente dans les règnes inférieurs, conscience plus ou moins active à partir de l'humanité, qui fait de toute créature, à un état quelconque de ses existences, une manifestation, comme il n'y en a pas eu d'identique et comme il n'y en aura jamais, de la beauté, de la grandeur et de la bonté du Créateur. Ainsi Dieu t'a prédestiné de toute éternité à concourir à la joie, à la richesse, à la splendeur de l'univers.

« Voilà pourquoi je t'aimai pour toi-même d'un amour sans borne : je fus initiée à la pensée de Dieu en toi ; dès cette vie j'ai senti tout cet avenir qui préexistait en toi. Là où personne ne vit, j'ai reconnu Dieu ; là où tous ont blâmé, j'ai vu la grandeur de ses desseins, et dans le plus secret de mon cœur, je l'ai remercié de m'avoir choisie pour engendrer celui qu'il a créé pour sa gloire.

« Mais je te dirai pourquoi je t'aime surtout, pourquoi aujourd'hui je voudrais t'enflammer de cette lumière de certitude : c'est que, pauvre créature, sortie de la mort, tu restes un être incomplet, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber dans le chaos, tant que tu ne seras pas né à la conscience de ton immortelle vie.

« Pour cela je fus en ce monde ta providence, développant la substance matérielle dans laquelle tu fus animé, et ensuite m'efforçant de développer ta connaissance et ta force morale.

« Maintenant tu es arrivé à l'âge viril, tu dois marcher seul et sans lisières. Te voilà prêt pour le combat de la vie. Tu as à conquérir librement ta destinée. Le champ de la lutte est en toi-même, dans l'essor de tes puissances non équilibrées encore. Il est aussi dans la société où tu dois vivre, dans les oppositions et les rapports de ta personnalité avec celle des autres créatures. Ces conflits t'instruisent à te reconnaître, à distinguer ce qui est de toi-même et du monde, et

à t'élever à la conscience de ce qui doit être et de ce qui ne doit pas être.

« Voilà le moment que j'ai le plus souhaité et qui devait me causer le plus d'angoisse.

« Entré par la liberté, tu t'élèves ou tu tombes par la liberté. Ta responsabilité est personnelle.

« Ne te plains point du mal que tu trouves en toi. N'en accuse pas Dieu, mais toi-même. Il dérive de l'usage de ta liberté dans une existence antérieure, de l'imperfection d'une créature non ordonnée encore. N'accuse pas Dieu du mal que tu trouves chez les autres : ce sont des créatures qui ont failli comme toi, imparfaites comme toi.

« Le mal, c'est le manque d'équilibre entre un être borné et une âme infinie dans son essence. Il n'y a de durable que le bien. Le mal n'est que par défaut.

« C'est ce mal qui fait ta grandeur. Dieu veut de l'homme une personne libre qui conquière par elle-même, dans sa lutte contre le mal, le bonheur de le connaître.

« Tout sert à ta victoire, les calamités même dont nous souffrons le plus : les empêchements de notre vie sur terre, l'absence de mémoire de nos existences antérieures et la mort.

« Que la fièvre de tes passions s'allume, que le désir obstiné des choses funestes te possède : ta volonté dévoyée se brisera contre les lois immuables, établies par Dieu dans la nature et dans la société où tu dois vivre.

« Que ces déceptions ne t'aient ni éclairé, ni guéri : Il dépend de toi de reculer indéfiniment ta destinée, en t'obstinant volontairement dans le mal, jusqu'à ce que, par la souffrance, tu ouvres enfin les yeux à la vérité de ta nature.

« Esprit divin, enchaîné dans un corps, en vain ton âme, dans ses élans magnanimes, luttera contre ces liens de la nécessité, héritage de tes vies passées et condition de ta vie présente ; si elle succombe, console-toi : la mort fera ce que tu ne peux accomplir par tes seules forces. Dans une autre existence tu renaîtras avec l'oubli de tes défaites pour que tu recommences la lutte, libre et dégagé d'un souvenir qui t'accablerait, jusqu'à ce que tu aies obtenu la victoire.

« Ainsi le *fiat lux* qui t'a suscité du chaos se prononce à chaque moment de la durée de tes existences, et il croît d'efficacité et de puissance en proportion de tes mérites. Ainsi dans cet enfantement de ton être, Dieu te mesure et t'augmente les trésors de son amour par les œuvres mêmes de ta liberté.

« Réjouis-toi, mon enfant , car l'état d'homme c'est l'héroïsme.

« Si tu es ferme contre le mal, tu iras à une vie meilleure.

« Si tu n'es pas ferme, tu revivras, jusqu'à ce que tu sois ferme.

« En tout cas, tu es libre de choisir entre la fata-

lité et la liberté. Seul arbitre de tes destinées futures, je te regarde avec fierté comme avec angoisse.

« Si par ignorance, par tiédeur pour le bien, par attachement au mal, ou, ce qui est le plus grave, par orgueil, par fausseté, par dureté de cœur, tu retombais dans une existence inférieure, Dieu qui a su t'en susciter, saurait bien t'aider à en sortir encore, et je te remets à sa bonté comme je me fie à ta nature dont l'essence est de monter.

« Le savoir, le vouloir, le pouvoir et surtout l'amour, accomplissent quoi que ce soit dans leur connexion avec les choses. Ces victoires commencent dès l'état d'humanité et se continuent éternellement, et quand l'homme a fait tout ce qu'il a pu relativement à son pouvoir, à son vouloir et à son savoir, sa vie ne procède plus de la mort, mais elle procède de la vie.

« Mon enfant, avant que notre pensée s'élève vers ces sphères supérieures où ta destinée doit s'accomplir, j'affirme ce qui est dans ton instinct : l'infranchissable limite qui sépare et séparera toujours Dieu de ses créatures.

« L'homme n'est pas Dieu. L'homme est limité et Dieu ne saurait l'être. L'homme a un commencement pour la conscience et Dieu n'en saurait avoir. L'homme doit passer par des états d'existence de plus en plus heureuse, à cause de son impuissance à supporter une éternité invariable, et Dieu ne saurait changer, car il peut supporter toute chose et cela avec la féli-

cité. Dieu seul est dans son éternité immuable, mais en rapport constant avec l'univers qu'il remplit de sa présence. Ainsi Dieu est à la fois en dehors du monde et dans le monde, dans l'immobilité et dans le mouvement, dans l'éternité et dans le temps. Il est infini en lui-même et fini par rapport au fini.

« Ainsi par la distinction de la créature et du Créateur, liberté en Dieu, liberté en l'homme.

« La vérité de l'homme c'est la perfectibilité sans limite dans une individualité indestructible.

« Sa mission est de s'épanouir dans l'idée de ce qu'il doit être. Il n'y a que l'immortalité qui puisse remplir son espérance, accomplir tout son désir.

Le bonheur pour l'homme, c'est le mouvement vers le bien, du bien vers le mieux. La félicité, c'est d'entrer de plus en plus dans la plénitude de sa personnalité propre, et de se rapprocher indéfiniment, dans une éternité mobile et perfectible, de l'idéal que Dieu eut en le créant.

« Ma récompense, et celle des mères ici-bas, c'est que Dieu nous permet d'entrevoir son regard sur notre enfant. Oh ! si tu pouvais pressentir le regard de Dieu sur toi, tu en aurais une joie si vraie qu'elle augmenterait toujours. Regarde dans ton cœur, c'est là que Dieu pour toi a déposé son image. Fais le bien, aime, sois magnanime et tu sentiras s'ouvrir cette source de productions de ton être, effluve de ton génie propre, pourquoi tu existes, pourquoi tu es

sacré, béni entre toutes les créatures, pourquoi toutes doivent t'aimer, pourquoi toutes ont besoin de toi.

« Qu'importe, mon enfant, qu'il ne te soit donné encore que d'en jouir rarement! une fois allumée dans l'homme, cette soif de croître augmente toujours. Qu'importent l'imperfection de ton organisation actuelle, les entraves de ton corps, les limites de ton intelligence! qu'importent les retards, les troubles, les souffrances, les obstacles de quelque genre que ce soit qui viendront t'assaillir!—rien n'est qu'ajourné et elle viendra cette éternité plus heureuse où tu entreras dans la possession de plus en plus complète de ce bon génie que Dieu mit en l'homme.

« Vois les hommes de génie, ceux qui dès la terre ont eu le plus leur âme, ils sont restés dans notre mémoire parce qu'ils furent les bienfaiteurs du monde. Ils n'ont pu sentir en eux l'esprit de Dieu sans le susciter chez les autres.

« Mon enfant, adore avec moi la bonté de Dieu : la grandeur de chaque homme est d'avoir reçu un génie propre;—eh bien! ce don d'individualité se trouve être, pour l'homme, le plus puissant élément de bonheur, le mobile de toute société, la source de tout amour entre les créatures. Cet esprit divin ne peut s'éveiller dans un homme, sans se reconnaître chez les autres créatures, comme on ne peut reconnaître Dieu dans un autre sans le sentir en soi, car c'est Dieu, le principe unique, qui se rejoint dans

les créatures. Mais si c'est toujours Dieu, c'est dans chaque créature Dieu comme il n'est nulle autre part. Voilà pourquoi, mon enfant, tu ne sentiras jamais si bien Dieu en toi et comme il n'est qu'en toi, que lorsque tu l'auras reconnu et aimé chez un autre et comme il n'est qu'en lui. D'où il suit que Dieu, principe de l'idéal propre à chaque créature, est le lien d'amour entre toutes les créatures, sans que jamais la créature puisse se confondre en Dieu et les créatures entre elles.

« Dans cette vie toujours croissante que tu auras su conquérir, c'est alors que les amitiés commencées et brisées ici-bas auront toutes leurs puissances, car tu pourras donner et recevoir inépuisablement ce pourquoi l'on t'aima et ce pourquoi tu aimas. De ce que tu inspiras, de ce que tu donnas d'affection, ne crains point de rien perdre.—Mais non, ton amour, croissant avec ta connaissance, s'approfondira indéfiniment dans la personne aimée, embrassant de proche en proche toutes les créatures et s'élevant toujours plus vers Dieu, principe de l'idéal de chaque être.

« Quelle joie de retrouver la mémoire de ce passé qui semble aujourd'hui un vain mot, tant il est perdu pour l'homme! Quelle joie de dominer son existence entière, en ressaisissant par le souvenir l'unité de sa nature personnelle! Quelle joie de réunir dans une synthèse de plus en plus lumineuse tous les moments de sa vie épars dans la succession des temps!

« Quelle expérience infinie de sonder à loisir et avec toute clairvoyance les mystères de Dieu dans ses créatures, et cela avec le respect et la reconnaissance pour des âmes qui se sont affranchies par elles-mêmes, par l'amour qu'elles inspirèrent et par la bonté de Dieu!

« Et si dans ces existences d'épreuve, il en restait des âmes qui te fussent chères, et sans lesquelles tu ne voudrais pas du bonheur, il te serait donné de revenir à volonté vers elles, de les aider, de les conquérir et de les ramener avec toi dans ta félicité.

« O vous, qui avez tant aimé votre patrie, vous pourrez, comme Jeanne Darc, au jour du danger, revenir la sauver! O vous, qui avez voulu plus de lumière, comme Galilée, vous pourrez revenir la répandre et dévoiler à vos frères les splendeurs de Dieu! O vous, qui n'avez vécu que pour aimer et consoler ceux qui souffrent, comme le Christ, vous pourrez être le sauveur du monde et manifester dans un homme les trésors de la bonté de Dieu!

« O vous, qui avez laissé votre œuvre inachevée, n'ayez pas de regret, c'est maintenant qu'il vous est possible de l'accomplir. Pour connaître, l'immortalité vous ouvre les espaces et les profondeurs de l'univers; pour aimer, tout ce qui vit; pour agir, l'immensité indéfinie de toutes œuvres à entreprendre.

« Car les trois plénitudes de la science pour l'homme seront de passer par tous les états des êtres, de se souvenir de chacune de ces existences et de ses

incidents, et de pouvoir revenir à volonté par un état quelconque, en vue de l'expérience et de l'amour.

« Et les trois plénitudes du bonheur seront de participer de toute qualité avec une perfection principale, de posséder toute espèce de génie avec un génie prééminent, et d'embrasser tous les êtres dans un même amour et avec un amour en première ligne, savoir l'amour de Dieu.

« Mon enfant, Dieu ne nous éclaire de cette foi sublime, qu'afin que nous fassions de cette vie la semence de nos félicités futures. Dans quelque situation que tu te trouves, fais ton devoir et d'un cœur magnanime,—et repose toi sur Dieu de ce que tu ne peux comprendre.

« A toi de mesurer ta moisson et ta récompense. Quoi qu'il t'arrive, je te laisse un cordial : l'espérance infinie. »

LE RÉVEIL DE LA GAULE.

Imaginez-vous, mon ami, la félicité d'un tel entretien ! Si c'est là une conception purement individuelle, nous bénirons Dieu de cette révélation, d'où qu'elle vienne, car ce que dit cette mère comprend toute vérité et tout mystère. C'est ma vérité, c'est la vôtre, c'est la vérité de toutes les créatures. Susceptible de toute forme et de toute mesure, de toute interprétation et de tout développement, elle embrasse toute situation, toute intelligence, tout amour, l'homme isolé comme les harmonies des mondes, et il n'est rien dans les sciences de la nature et de l'humanité comme dans les vérités acquises jusqu'ici à la conscience qu'elle ne puisse justifier. Sublime et raisonnable, précise et indéfiniment extensible, il n'est pas de douleur, pas de souffrance, pas d'angoisse qu'elle ne puisse consoler. Elle explique le passé, assure l'avenir et

sanctifie la vie présente comme la voie d'un bonheur à mériter.

Que sera-ce donc si la réalité surpassant la supposition, cette mère qui parle à son enfant C'EST NOTRE MÈRE LA PATRIE, ET CETTE RÉVÉLATION LA FOI DE NOS PÈRES ! En vérité, je n'ai rien supposé, je n'ai fait que traduire[1], et à travers mes paroles insuffisantes le sceau de notre race est manifeste.

Nous nous croyions abandonnés de Dieu et la France près de périr, parce que nous nous étions oubliés devant des autels étrangers qui ne parlaient plus à notre cœur ;—et voilà qu'au plus fort de notre désert moral, la Gaule du fond des âges nous envoie sa foi, pour nous rappeler à nous-mêmes, et que de l'émotion de nos cœurs nous en fassions jaillir les splendeurs.

Il n'a rien manqué à cette merveilleuse histoire, ni l'enfantement de la douleur, ni la domination de l'étranger, ni l'oubli par la France de sa propre révélation, ni l'immolation de ceux qui eurent le dépôt de ces vérités nationales, ni la succession des prophètes, ni la cendre chaude des martyrs qui garda l'étincelle.

Ils se récrieront, ils se moqueront, les pharisiens, de ce que la foi de la France sorte d'un coin de terre ignoré et d'hommes sans nom. Eh bien ! oui, c'est là le caractère de la vérité de venir ainsi à son heure, sous une forme méprisable, et d'être méconnue du grand nombre.

[1] V. *Triades bardiques.*

Pour que le génie de la vieille Gaule produisît tout son fruit, une partie de notre race est restée pure, à l'abri de tout mélange, et, dans le secret de la méditation, a porté pendant le moyen âge ce Verbe d'espérance.

C'est de leur vie même et de leurs échecs, que nos pères ont arraché le mot de l'énigme, transformant magnanimement leur passé de guerres barbares en affirmation de sociabilité universelle, leurs rivalités sanglantes en reconnaissance du droit d'égalité, la supériorité tyrannique des individus en devoir de répandre la lumière et de se dévouer : faisant de l'aveuglement, intrépidité ; de la passivité, constance ; de la résignation, héroïsme ; de l'ignorance, réceptivité infinie ; du malheur, vertu ; des rares moments de bonheur sur terre, les pressentiments du ciel ; de l'univers, le livre de la connaissance de Dieu pour l'homme.

Ils ont embrassé intrépidement tout ce qui est et ce qui n'est plus, tout ce qui se conçoit et ne peut se concevoir ; pas une créature existante, ou possible, n'a été oubliée par eux, pas un état des êtres, pas un désir de l'homme, pas une activité, pas une personnalité, pas un mystère. Aussi fiers dans leur isolement, envahis par la catholicité européenne et dépossédés de leur sol, qu'ils avaient été aventureux à se répandre par le monde dans leur première effervescence, ils ont mieux aimé périr exterminés, que de transiger avec une foi étrangère qui ne pouvait contenir leur

croyance ou de se mêler à des races qui ne savaient comme eux défier la mort.

Mais aujourd'hui que le travail au grand jour de l'humanité moderne confirme cette foi antique de nos pères, elle acquiert des puissances, elle prend des énergies qu'elle ne comportait pas dans la pensée de ses prophètes, et devient, non plus la protestation d'une race qui meurt, mais le Verbe d'allégresse de l'humanité à travers les mondes; non plus seulement l'appel aux vies futures, pour la persistance d'une race à qui la patrie manquait, mais, dès la terre, le déploiement de l'univers infini pour la perfectibilité des sociétés, par l'incessante évocation de ce qu'il y a de plus énergique dans la nature, la personnalité de chaque être.

Nous savons maintenant pourquoi l'Angleterre, en exterminant des populations celtiques entières, n'entama jamais l'esprit de nos frères de Galles, de Cornouailles, d'Écosse et d'Irlande.

Comme les Juifs attendaient un Messie vengeur de leur race, et eurent un Messie d'amour qui constitua une humanité, les Kymrys, dans leur paradis de pierres, songeaient à leur délivrance, et leur foi en l'immortalité fera la délivrance du monde.

Pour être le soldat de ce Dieu de bonté, et l'apôtre de cette Église de l'immortalité, il semble que la France ait été si bien mêlée au monde, et que toutes les races aient contribué à la doter, comme une

nouvelle Pandore. En vérité, au jour de sa grande action, il ne lui resterait de tous ces dons qu'un seul, celui que reçurent les Gaulois entre tous les peuples lui suffirait : l'espérance, — mais l'espérance invincible, infinie; l'espérance aussi vaste que toutes les douleurs à soulager, que toutes les aspirations à remplir, que toutes les œuvres à entreprendre; non plus la vague et stérile espérance, qui s'ajournait après la terre, mais dès cette vie, l'espérance présente, active, énergique; l'espérance avec la certitude qu'elle ne sera pas trompée cette fois, puisqu'elle trouve dans ses œuvres sa récompense.

Si notre génération était trop malade, trop sceptique pour recevoir ce Verbe d'espérance, rien ne serait perdu, mon ami, car quel enfant, devant cet Évangile de la France, ne s'écriera : C'est maintenant que je puis entrer dans la vie. Je puis connaître, je puis aimer, je puis entreprendre, je puis souffrir, je puis mourir.—Qu'importe que ma vie soit tranchée avant l'âge, des aveugles me plaindront, mais moi, qui sais que je ne meurs point, je me réjouis, soit que je vive, soit que je meure, car Dieu m'appelle à conquérir une plus grande vie, où rien ne pourra me séparer de ceux que j'aime.

DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.

Il nous est donc expliqué par la personnalité même, ce mystère de la solidarité universelle. Il ne vient pas un homme, pas une créature au monde, dont tous les mondes ne doivent être réjouis, augmentés, glorifiés. Car plus cette créature existe en elle-même, plus elle devient nécessaire, indispensable à tout ce qui n'est pas elle.

Voilà qu'il se découvre dans sa grandeur, cet universel concert de la création, qui se joue dans l'âme individuelle comme entre les créatures. Viennent toutes les sciences, celles qui sont nées et celles à naître, jamais, en découvrant incessamment de nouvelles perspectives dans les choses visibles et invisibles, elles n'épuiseront les harmonies de la vie en soi, de la vie dans les autres, de la vie par les autres, de la vie pour les autres. —Quelles diversités! quelles ressemblan-

ces! quels contrastes! quels rapports! quelles combinaisons! quelles analogies! quelle analyse! quelle synthèse! quelle solidarité et quelle libre personnalité de ces créatures qui avancent vers la perfectibilité indéfinie, chacune dans sa mesure et son mouvement propre, sans jamais se perdre ni se confondre! Étends-toi, mon intelligence, pour comprendre cet univers et ce Dieu qui l'habite.

La vie de la terre est donnée à l'homme, non-seulement pour pressentir ces vérités, mais pour s'assurer qu'elles existent. Il y a dans l'âme, comme dans le milieu qui l'entoure, le germe de tout ce qui sera.

L'homme était caché à l'homme et la nature à l'homme, et voilà que, dans la foi en l'immortalité, ce devient un bonheur de voir des hommes et les œuvres des hommes, de pressentir leur âme et leurs destinées immortelles.

O bonheur de parler à un homme comme à un frère immortel! source nouvelle de tout art et de toute poésie! Rien que par cette bonne intention, on ferait des miracles en éveillant une âme et la suscitant à sa vie.

O nature, je te regarde avec une curiosité infinie. Rien de tes phénomènes ne m'est indifférent, même de ce que je ne puis comprendre. Ton spectacle n'est pas pour moi une vaine fantasmagorie qui passe, mais le vrai milieu de mon âme, le champ des réa-

lités éternelles où mon intelligence mesure la grandeur de Dieu à la perception que j'ai de ses merveilles.

Dans ce court passage sur terre, où je n'en aurai presque rien aperçu ni compris, je sais du moins qu'elles existent ces merveilles que je ne puis concevoir, et que plus je croîtrai, plus je pourrai les connaître. Heureuses découvertes des sciences, elles anticipent et m'éclairent sur le développement de mes sens dans l'immortalité!

Le microscope et le télescope ne me permettent encore d'envisager qu'un objet particulier au delà de ma vue habituelle; mais quand cette vue indéfiniment amplifiée sera mienne, quand mes yeux seront capables de percevoir les plus petites parties de l'étendue comme les plus considérables, par une corrélation équivalente de mon intelligence, j'aurai la compréhension au même instant des plus grands intervalles de temps.—« Alors, dit M. de Humboldt, disparaîtra l'immobilité apparente qui règne dans les cieux. Les étoiles sans nombre sont emportées, comme des tourbillons de poussière, dans des directions opposées; les nébuleuses errantes se condensent ou se dissolvent; la voie lactée se divise par place comme une immense ceinture qui se déchirerait en lambeaux: partout le mouvement règne dans les espaces célestes, de même qu'il règne sur la terre à chaque point de ce riche tapis de végétaux, dont les rejetons, les feuilles et les fleurs présentent le spectacle d'un perpétuel développement. »

C'est ainsi que, porté sur la terre ferme de la tradition de mes pères, leur croyance m'ouvre déjà la possession « de ces champs sillonnés par la lumière où germent des myriades de mondes comme l'herbe d'une nuit. »

Cette terre est la base d'où mon esprit s'élance vers ses vies supérieures. Cette vie humaine est la semence de mes félicités ou de mes misères. A moi de la faire bonne ou mauvaise. C'est vanité de vouloir s'en abstraire. Il ajourne sa destinée et méconnaît l'œuvre de Dieu en lui, celui qui perd ou méprise cette vie. Le fond des vérités de la France, c'est la morale humaine. Il n'y a rien de réel pour moi que ce moment où je vis, puisqu'il enfante tous les autres.

La révélation de la France met l'homme en vue du bonheur. Mais il n'y a qu'une voie pour l'y conduire, cette vie. Le surplus est une conséquence qu'il en tire pour enchanter son labeur et sa peine.

L'homme est perfectible. La société est perfectible.

Le jour d'une plus grande justice se lève incessamment sur cette terre, éclairant plus d'hommes, plus de peuples.

Ils ne sont pas morts pour la vie, ces hommes obs-

curs. Ils n'ont pas passé, ils ne passent point rejetés de la lumière, ils auront leur avénement.

Elles ne sont pas mortes ces idées ajournées. Elles couvent, se purifient et se complètent, et ce qui a fait le scandale du monde fera sa réconciliation.

Elles auront leur résurrection et leur justice, ces nations martyres qu'on croyait exterminées et disparues de la terre. Ils ne sont pas voués à un éternel oubli les peuples qui paraissent n'avoir plus d'histoire. L'immortalité leur assure leur place dans le concile du genre humain. Chacun a son droit, sa vérité, et, à mesure que l'histoire les réveille dans notre souvenir, nous reconnaissons en chacun d'eux, comme dans une image agrandie, une partie de notre révélation qui se découvre.

Ils ont passé ces peuples et ils revivent dans le souvenir et la justice de l'histoire.

Ils ont passé et ils revivent en des sociétés meilleures.

Ils ont passé ces hommes et ils ont leur continuation et leur accomplissement en d'autres hommes.

Ils ont passé et ils sont allés se perfectionnant ailleurs.

Ainsi double action de tout homme, de toute société, immortalité en soi, immortalité dans les autres.

Maintenant regardons sans vertige ces inégalités dont les uns ont voulu s'abstraire, que d'autres ont espéré anéantir dans leurs systèmes : elles existent partout; elles sont mieux qu'un accident transitoire, elles sont la vérité de chaque âme et la condition essentielle de vie pour les sociétés. Elles sont fondées en raison, car naturelles ou volontaires, elles dérivent de la liberté et de l'activité de l'homme dans ses existences antérieures et dans cette vie.

Ces inégalités de nature et de mérite, qui tendent toujours à s'accroître, loin d'être un obstacle à l'égalité sociale, sont les éléments mêmes de l'harmonie dans une société de frères immortels.

En prenant pour type la divine ordonnance de l'univers où l'unité de Dieu éclate dans la diversité harmonique des créatures qui toutes procèdent de lui, quoique différant entre elles, et tendent toutes, par les voies les plus diverses, à se rejoindre en leur auteur, —l'harmonie d'une société consiste dans la plus grande inégalité des aptitudes, dans la plus grande diversité des activités;—mais avec des moyens d'éducation qui sollicitent toute âme de faire cesser l'inégalité qu'elle subit, par une supériorité propre qu'elle acquière sur les autres; — mais avec la conscience d'une religion commune qui réunisse toutes ces destinées diverses dans l'unité d'une même famille dont Dieu est le père.

De sorte que le but de l'éducation, dans une société immortelle, est de faire de chaque âme une indivi-

dualité si forte qu'elle devienne par cela même indispensable à l'ensemble, à cause des avantages que seule elle peut donner.

De sorte que le but de la religion est de réunir toutes ces âmes en Dieu, père de cette famille, qui se réjouit d'autant plus que chacun de ses enfants ressemble moins à l'autre, et que sa famille devient une harmonie de plus en plus complète, parce qu'elle représente mieux l'infinie diversité de ses dons.

Ce n'est pas seulement l'individu, mais la société, mais l'histoire qui a son explication dans la croyance en l'immortalité, et nous pouvons vraiment dire : les âges de la conscience commencent.

O nations, quand vous saurez que la France, dans sa foi, n'a rien d'hostile ni d'exclusif, mais qu'elle vous convie à élever cette nouvelle Église où chacune de vous représentera les vérités que Dieu lui a confiées et qu'il semble n'avoir confiées qu'à elle, tant elles se sont empreintes du caractère même de chaque race et de chaque nationalité, alors cette terre se renouvellera d'une humanité nouvelle.

Les mêmes vérités se sont répandues dans tout l'univers, mais dans chaque nation et dans chaque homme comme elles ne sont nulle autre part. C'est cette reconnaissance des mêmes vérités, sous les formes les plus diverses, qui sera le lien de la nou-

velle alliance entre les nations, les classes et les individus.

Que ces paroles d'immortalité aillent d'abord à ceux qui souffrent.

Frères, notre pouvoir n'égale pas encore notre vouloir. Limités, imparfaits comme nous sommes, nous ne pouvons, nous ne savons vous aider assez. Mais nous vous apportons la bonne nouvelle que vous serez consolés et que chacun de vous aura la plus grande vie et le plus grand bonheur qu'il puisse souhaiter par la possession de plus en plus complète de sa personnalité propre.

Il y a entre nous des barrières, des obstacles physiques, des malentendus, des ignorances. Si j'allais à vous dans ma personne vivante, vous ne m'entendriez pas. Mais vous entendrez ce mot que je tire de la foi de la France :

Frères, si mes yeux pouvaient s'ouvrir, je verrais Dieu en vous.

Frères, si vos yeux pouvaient s'ouvrir, vous verriez un Dieu bon, même dans ces hommes qui vous méconnaissent ou vous maltraitent.

Dans cette société dont vous êtes les victimes et pour laquelle votre vie n'est qu'un sacrifice sans récompense, vous travaillez à des œuvres qui ne s'arrêtent pas à ce monde.

Votre labeur ingrat vous gagne un bien autre bon-

heur que celui que vous pourriez envier aux heureux de la terre. La privation, par devoir, de ce qui est le plus nécessaire à l'homme, le met dans l'état humain par excellence, l'héroïsme.

Privés encore des lumières de l'immortalité, les hommes n'ont ni repos ni trêve. Ils cherchent le bonheur, car c'est l'instinct de toute créature, mais si aveuglément qu'ils s'exterminent eux et leurs frères dans un travail meurtrier. Poussés dans le vertige de la nécessité, comme par l'épée vengeresse, jamais ils ne se relèvent pour regarder la face de Dieu.

Il n'est pas si ennemi de l'homme, ce Dieu, qu'il faille tant de douleur pour le connaître. Il est partout visible, manifeste dans la création, dans la société, dans l'individu quand on s'est reconnu soi-même.

Qu'ils sachent, ces mercenaires, sevrés d'un air pur et des splendeurs de Dieu, qui toujours travaillent sans relâche pour le salaire du jour, que leur âme a autant de prix pour Dieu que celle du riche, que leur destinée sera aussi magnifique que celle du puissant et de l'homme illustre qui à peine les regarde !

Qu'ils sachent, ces riches insolents qui ne songent qu'à se faire un paradis pour leur corps, que tout n'est pas fini pour eux avec cette vie qu'ils perdent dans la prospérité, et qu'un jour, pour expiation, ils sentiront la pauvreté de leur âme !

Qu'ils sont admirables, ceux qui travaillent et qui

souffrent et pour qui ces vérités de l'immortalité n'ont pas lui encore! Mais ils ont Dieu quelque part, car c'est dans les moments surtout où la vie pèse que l'homme se sent libre en son âme.

Maintenant ô bonheur de voir la campagne, de respirer dans le plein air cette espérance infinie! bonheur de regarder le ciel! bonheur de voir une fleur! bonheur d'avoir un ami!

Que sera-ce donc d'aimer une femme et de lui dire: Voici ma vie et son immortalité. Voici ma vérité qui comprend toute vérité. Voici ma foi qui comprend toute foi et toute science, où toute inquiétude peut s'apaiser, tout amour se satisfaire! Inépuisable cœur de femme, ouvre-toi, l'homme te revient capable d'aimer comme il n'a pas aimé encore.

Mon enfant, ce que tu vois, c'est déjà la demeure de Dieu, c'est le commencement de la Société éternelle.

Tu es le bienvenu maintenant, car d'où que tu viennes, tes yeux pourront s'ouvrir dans cette vie à la vérité de ta destinée. Que tu sois une malheureuse créature vouée à l'expiation; que tu sois un esprit immortel venu pour affranchir et consoler ce monde.

O divine doctrine du Messie! Ce n'est plus un

homme, ce n'est plus le Christ seul, ce peut être tout enfant qui naît.

Si tu es le Sauveur du monde, vois que d'hommes à sauver, que de lumière à répandre, que de dévouements à accomplir !

Si tu es de ceux qui ont besoin d'être sauvés, ne désespère point, ils ne te manqueront pas les guides et les sauveurs. Regarde ton peuple, comme il fut plein de vanités, de doutes et de ténèbres ! Que de fois il parut perdu et pourtant il portait le Verbe de l'espérance infinie. Mon enfant, n'oublie jamais que dans la croyance en l'immortelle vie : Il n'est pas d'homme, si abandonné qu'il soit, que Dieu n'ait réservé pour sa gloire.

Mon Dieu, vous m'avez animé pour que je pusse vous comprendre. Comme tous les hommes qui m'ont précédé, j'ai cherché passionnément votre lumière. Soyez béni de m'avoir permis de l'entrevoir.

Certes, je n'ai rien résolu de vos mystères insondables, mais en vérité je suis dans la voie de les résoudre. En parlant de vous, je ne serai plus ni impie, ni absurde, car au lieu de la terreur, je puis mettre votre bonté ; au lieu du hasard, votre justice ; au lieu de la fatalité, la raison ; et pour vaincre le mal qui est en moi et dans le monde, ma liberté, mon énergie, l'amour et votre grâce.

LE CIEL SUR TERRE.

Parmi tant d'hommes, victimes d'un travail meurtrier et d'une vie contre nature auxquels nous condamnent presque tous, dans les villes, les nécessités d'une société si imparfaite encore, combien diraient avant de mourir, s'ils se recueillaient sur leur destinée :

« J'aurais eu le ciel sur terre, si, enfant, j'avais pu naître et grandir au milieu des animaux mes frères, au milieu des plantes mes sœurs, si la nature entière avait été ma nourrice, comme elle l'est du brin d'herbe. O spontanéité que je sentis à l'éveil de mon être pour la voir peu à peu s'éteindre, que tu aurais jailli du milieu de cette vie immense qui coule à flots dans les veines de la nature et que tous les êtres respirent! Instincts à peine pressentis, horizons à peine

entrevus, que mon âme eût été libre, qu'elle se fût déployée heureuse, si mon corps eût été le vase où toute chose de l'univers eût déposé son atome. Les vents auraient été mes messagers; la mer, ma berceuse; les forêts, ma retraite; les plaines, ma course sans limite; les vallées, ma demeure; le ciel, mon spectacle. De tous ces sites, de toutes ces scènes, de toutes ces sensations diverses comme l'instant qui passe, j'aurais puisé mille germes de puissances inconnues. Éclos avec l'aube, je serais rené avec tous les êtres que la lumière évoque, pour croître avec tous. A ma poitrine si vaste, l'air pur aurait donné la libre inspiration de tout ce qui se respire. Dieu, qui êtes un si bon nourricier de vos moindres créatures, pourquoi laissez-vous l'enfant des hommes sevré de votre nourriture?

« J'aurais eu le ciel sur terre, si, à l'âge où l'on aime, j'avais pu aimer au milieu de la nature. Quelle félicité d'avoir une autre âme près de soi, à soi, au milieu de tout ce qui s'aime! Qu'est-ce donc que l'amour, lorsque tout conspire avec deux êtres qui s'aiment? Dieu! vous n'avez pas mis tant de forces d'aimer dans le cœur de l'homme, pour qu'il s'enferme dans une vilaine maison, sans voir le ciel, au risque que son cœur éclate. C'est votre nature qui est la place d'un homme et d'une femme qui s'aiment. Tout ce que j'aurais parcouru enfant, adolescent, sans le voir, quel accent il aurait pris de sa pré-

sence ! O soleil, ô nuit, ô lumière, ô ténèbres à deux, et vous surtout demi-ombres, lisières des bois, clairières fleuries, quelles joies intenses vous faites entrevoir à une âme avide de bonheur ! Dieu ! qui semblez avoir créé la campagne pour une conversation éternelle avec une personne qu'on aime, pourquoi laissez-vous l'homme flétrir son cœur ?

« J'aurais eu le ciel sur terre, si, dans la force de ma pensée, j'avais pu interroger Dieu dans ses œuvres, si mon premier livre avait été celui qu'il nous donne à lire. Il a placé l'homme au milieu de la nature pour qu'il la regarde, pour qu'il l'interroge et qu'elle lui raconte ce qu'il ne peut savoir de lui que par elle. Oh ! quelle instruction j'aurais eue, si j'avais pu la contempler dans les phases successives de ses saisons, de ses climats, de ses productions, de ses diversités infinies ! Mes sens, qu'avez-vous fait loin du champ de votre expérience ? Harmonies de couleurs, de bruissements, de senteurs, inépuisables variétés et différences des créatures, où dans toutes apparaît un seul et même type, et dans chacune d'elles une individualité distincte, vous m'auriez éclairé, expliqué, commenté ce monde spirituel dont l'homme porte en soi le problème. Dieu, qui êtes si transparent dans votre création, pourquoi ma pensée, à force de ne plus la regarder, s'est-elle égarée jusqu'à vous méconnaître ?

« Pauvre petit enfant, j'aurais eu le ciel sur terre,

car Dieu avait pris soin lui-même de me construire mon berceau. Il a pensé que j'aimerais, car ce jour-là jamais il n'a fait la nature plus enivrante. Il a voulu que j'eusse un ami, car les profondeurs de ma conscience s'ouvrirent lorsque je me promenai avec lui dans la campagne.

« Mais il a voulu surtout que les hommes en société eussent le ciel sur terre. Il n'aurait pas fait ce monde si plein d'harmonies, s'il n'avait voulu enseigner l'harmonie entre toutes ses créatures. Les animaux ne se rassembleraient pas par troupes, les plantes, par essences et tribus, si les hommes ne devaient vivre aussi en commun pour mieux habiter la terre. O vertu des sociétés ! Seule, la nature semble inanimée, ses forces dorment latentes; engourdie dans sa torpeur, elle ne paraît pas vivre. Mais qu'ils l'éveillent cette légion d'esprits, alors elle enfante, elle étale ses trésors. Ses forces, ses secrets, elle les fait surgir au service de ce Prométhée multiple. Elle se fait sa manœuvre, sa bonne ouvrière. Elle lui fournit ses éléments inépuisables, pendant que lui commande, ordonne, bouleverse, scrute, compose et manifeste les vrais miracles de Dieu dans l'univers.

« Certes, ils travaillent dans les desseins de Dieu, ces hommes qui s'acharnent sans relâche à s'assimiler les secrets de la nature. Mais qu'elle est encore loin des conditions normales de l'homme sur terre,

cette société malheureuse qui, dans des villes infectes, s'abstrait du reste de la création, et prétend, à elle seule, usurper les forces de la nature!

« A peine né, je dois quitter la terre. De ces merveilles visibles, je n'ai presque rien vu; de cette exubérance de productions, je n'ai presque rien goûté; de cette multiplicité infinie de sensations, je n'ai presque rien éprouvé. Par imagination, à peine ai-je entrevu ou par surprise j'ai cru jouir, mais si peu de ce dont Dieu avait voulu que je vécusse! Il m'avait appelé dans un séjour si beau, que je ne puis concevoir rien de plus beau que ce qu'il a mis en ce monde. O fleurs, ô ciel, ô regard de l'homme, votre beauté est si douce et si splendide que souvent j'y crus voir Dieu! Je quitte la terre, l'âme altérée; je n'ai vécu que pour m'emplir de désirs. Et c'est ainsi que je suis arraché de ce monde. Il était votre œuvre, et je n'ai pu vous y connaître. Je suis enlevé à ceux que j'aime, ou déjà ils me furent enlevés, lorsqu'à peine nous avions pu nous pressentir. Et dans un temps si court, les inquiétudes, les regrets, les amertumes, les remords ont empoisonné ou voilé de tristesse ce que vous avez fait plein de votre paix, de votre sérénité, de votre activité incessante! — D'autres hommes seront plus sages ou plus heureux que moi! — Mais pourquoi n'ai-je pu l'être?.... Ce monde est si beau, on pourrait y être si bien, que je ne pouvais concevoir rien de plus désirable que d'y vi-

vre, et j'y ai été si misérable que je ne voudrais plus y revivre. Vous qui n'êtes que justice et que bonté, pourquoi ce châtiment, cette malédiction qui s'est attachée à moi dont l'âme est divine, au milieu de cette nature divine. Je n'ai, dans ma vie, qu'aspiré au bonheur; tout ce qui était votre œuvre m'y invitait, et je ne trouvai que douleur là où je croyais me satisfaire. Qu'avons-nous donc fait pour gâter notre vie, lorsque vous aviez préparé tout pour en faire un paradis? Comment n'ai-je rien à me dire que ces paroles vaines : J'aurais pu avoir le ciel sur terre, si Dieu l'avait voulu. »

TOUT EST CIEL.

A ces anxiétés, à ces regrets, à ces angoisses de l'inassouvissement, la croyance de l'immortelle vie répond :

La vie de l'homme sur terre n'est qu'un passage. C'est un moment pour agir et non pour parfaire, pour s'éprouver et non pour jouir, pour aller en avant et non pour se satisfaire. Transition entre ses vies passées, dont la conséquence est ce qui est, et ses vies futures qui doivent lui donner tout ce qui n'est pas; l'abîme est derrière, la félicité devant.

Affrontons donc résolûment la vie telle qu'elle se présente, acceptons franchement les conditions du problème de la destinée, tel qu'il se pose, nous sommes libres de le reposer autrement, et capables d'anticiper dès ce monde sur nos vies futures.

Aimer, agir, apprendre, c'est la solution du problème.

Pour enchanter la route, nous avons le mot du voyage : Assurance parfaite! il y a réponse à tout; nous savons qu'à tous les doutes il y aura lumière, à toutes les peines allégement, à toutes les entreprises accomplissement.

Plongé au milieu de mystères, je ne sens plus ni terreur ni vertige, mais l'avidité de connaître plus, et l'allégresse de sentir, dans mon imperfection actuelle, qu'il n'est rien de si sublime et de si caché dans les profondeurs de Dieu que mon intelligence ne puisse un jour pénétrer.

Mais ajournons ces grandeurs dont la conception n'est possible qu'à de rares instants, et que notre immortalité nous tient en réserve.

Revenons sur terre, dans notre vie terrestre, et si nous y découvrons le ciel, c'est-à-dire la félicité qui doit croître toujours, nous aurons plus fait pour nous consoler qu'en découvrant au delà des perceptions humaines les abîmes insondables des mondes invisibles.

Au moins, ami, s'il nous est impossible de nous satisfaire, nous n'aurons plus la souffrance de l'homme dans les autres croyances d'empoisonner par le regret de l'irréparable nos meilleures jouissances.

Que nous voyions la nature si belle, que nous sentions dans un autre la bonté humaine, que le rayon

divin qui l'anime éclate et nous embrase, que notre cœur déborde de bonheur, que nous nous sentions un moment en possession de la félicité, nous ne dirons pas : c'est un instant qui passe pour ne pas revenir, c'est un leurre.

Nous dirons : c'est la réalité dans laquelle nous devons de plus en plus vivre, c'est un moment de notre vraie vie. Tout ce qui est beau sur terre, c'est la vérité des choses qui ne changent que pour devenir plus belles et meilleures ; et notre âme ne s'en sépare que pour y revenir plus clairvoyante et plus sensible, avec l'attendrissement du souvenir et la plénitude relative de la connaissance.

Donc, ami, considérons avec sécurité la demeure de passage où Dieu nous a déjà entourés de ses merveilles, ce sont ses promesses ; les joies que nous avons à les sentir, ce sont les arrhes de notre immortalité. Qui saurait comprendre serait déjà sur terre à même de pressentir l'éternelle félicité.

O quelle science ! de pouvoir observer, surprendre et retenir, dans ce qui passe, ce qui ne peut faillir, et de pénétrer, dans ce qui est, le germe et les commencements de ce qui sera toujours !

O quelle société ! de reconnaître à plusieurs que tout ce que nous avons éprouvé de bonheur entre nous, ce sont des instants vrais de notre éternelle société !

Le mystère de la vie reste donc le chemin pour

arriver à ce bonheur : comment l'homme ne s'enfante encore que par la douleur à la vie croissante? Mais n'avons-nous pas déjà enlevé de ce problème l'âcre blessure en nous remplissant de la sécurité que tout nous sera rendu de ce que nous n'avons pu ni assez aimer, ni assez comprendre, ni assez faire? que tout ce qu'on nous donna d'affection, nous pouvons l'emporter et le préserver, comme une propriété indestructible, par delà toute mort, toute séparation, toute absence, et que jamais, par le souvenir, nous ne le ferons croître plus qu'il ne nous sera rendu. Plus de regret, plus de déception, plus de désespoir; l'homme n'aura jamais été bien que pour y revenir mieux.

O nuages du ciel, prairies en fleurs, forêts austères, montagnes sublimes, mer immense, splendeurs de la nature, enchantements de mes sens, divines harmonies de tout ce qui vit et respire, vous n'êtes point belles devant un homme qui ne peut, qui ne sait, ou qui ne veut pas vous voir. Vous êtes mes spectacles naturels où mes sens s'exercent à mieux voir, à mieux sentir, à mieux comprendre vos spectacles qui me seront toujours plus touchants et plus sublimes. Vous me serez rendues aussi belles et toujours plus belles. Je m'explique ainsi l'indicible ravissement que j'eus à vous apercevoir la première fois : charme vague, mais si intense de l'impression première, qui n'était que le pressentiment de pouvoir toujours mieux pénétrer en vous le mystère qui

m'attire et qui fait de la nature l'enchanteresse de l'homme. Ah! plaignons ceux qui, voyant la nature si belle, la croyaient funeste ou dangereuse. Ce n'est plus Circé, ce n'est plus Satan; c'est la bonté de Dieu qui gît au fond de ses merveilles.

Que sera-ce donc, si j'applique ce principe de félicité aux sentiments humains, aux joies de l'intelligence, aux émotions du cœur! Ah!.... mon âme se fond d'avoir à sonder ces abîmes des félicités de la conscience.... J'en fais mon refuge comme du plus précieux trésor que lègue l'expérience de la vie.

Sécurité dans la science, sécurité dans l'amour, sécurité dans tout ce que notre conscience affirme vrai, juste, bon et beau, voilà le réveil en moi de la foi de mes pères.

Donc la société est enfin sur sa base, donc la science a trouvé son Dieu, donc la recherche a ses voies sûres et sans limite, donc nous avons un levier de certitude pour soulever de plus hardis problèmes, et ouvrir à notre activité une plus ample carrière que celle que l'humanité a jusqu'ici parcourue.

Donc ne me parlez plus d'autres terreurs que de celles de la conscience et d'autres châtiments que de ceux d'une liberté qui se punit elle-même. Dieu est bon! Dieu est grand! et ces mots se renouvellent de vérité et de splendeur quand je comprends, quand j'affirme que Dieu veut le bonheur de l'homme et le progrès indéfini des sociétés.—Et si nos âmes sont

trop ambitieuses par rapport à nos corps, prenons patience : Dieu saura bien nous revêtir à notre convenance et nous douer de nouvelles aptitudes, comme il tient en réserve pour la plante en culture de plus riches couleurs que ce qu'elle en avait reçu de lui dans son état natif.

Non certes, la vérité de la terre n'est pas la vérité éternelle. Nous ne disons point comme les docteurs et les théologiens, qui s'imaginent restreindre à leurs formules les grandeurs de Dieu. Notre vérité n'est qu'un commencement de l'éternelle vérité, mais c'est la voie, c'est le chemin vers une vérité qui croîtra toujours.

Aussi, dans nos conditions d'imperfection actuelle, au lieu de maudire le bon moment qui passe, à cause de l'amertume qu'il nous laisse; au lieu de fermer l'âme à cet éclair de beauté qui l'illumine, parce qu'il nous laisse plus sombres nos ténèbres, nous ouvrirons nos yeux, nous ouvrirons notre âme pour nous faire, dès cette vie, à la lumière de Dieu dont il a répandu partout des lueurs, nous invitant certes, en toute évidence, à y chercher, à y pressentir sa lumière.

Mais abordons la plus grande souffrance de l'homme sur terre: ce n'est pas d'ignorer, c'est de ne pas voir assez, ni assez retenir, ni assez comprendre, ni assez parfaire ce qu'il a entrevu, aimé et commencé.

Or, c'est là que triomphe la croyance en l'immor-

talité, et qu'elle sait rendre intrépide dans la pratique de la vie, qui n'est et ne sera toujours sur terre, dans les conditions d'une âme avide d'infini avec des sens bornés, que renoncement, sacrifice, abnégation.

En vérité, le renoncement, le sacrifice, l'abnégation sont bien faciles à ceux qui savent que rien n'est qu'ajourné pour l'homme et que tout lui sera rendu au delà de ce qu'il aurait pu jusqu'alors comprendre, aimer, sentir et faire.

Le renoncement n'est donc plus une négation hostile, une protestation orgueilleuse comme chez les stoïciens; non plus une immolation contre nature, un avilissement de la créature, une injure au Créateur comme chez les Juifs, écrasés par un Dieu de terreur, ou comme chez les Chrétiens, prédestinés par un Dieu de caprice. Le renoncement est un acte de confiance, le sacrifice un témoignage d'amour, l'abnégation un élan de charité dans la foi d'un Dieu de bonté, qui déjà sur terre promet à l'homme plus qu'il ne peut comprendre, comme pour l'assurer qu'il saura le satisfaire au delà de ce qu'il peut désirer.

L'univers est indéfectible à la créature, et la créature indéfectible à l'univers: c'est la bonne nouvelle des sciences de la nature qui révèlent, par tous les phénomènes et toutes les expériences, l'inamissibilité de la substance et la solidarité des êtres. L'univers est pour l'homme le patrimoine inépuisable de son

activité, de ses satisfactions et de ses progrès, qui se découvre sans cesse par degrés à sa connaissance en proportion de son mérite. Pour supprimer le temps et la mesure, pour aller, d'un coup, des misères de la terre aux félicités de l'immortelle vie, pour guérir, en une fois, de la plaie incurable d'une âme éprise de l'infini, qui se débat dans les entraves et les limites d'un corps, il est des ailes directes, infaillibles, — et j'ai, pour le dire, l'autorité du genre humain, — les ailes de l'initiative héroïque, des dévouements et des sacrifices, c'est-à-dire l'élan libre, volontaire d'une âme, qui, sûre de ne rien perdre en Dieu, et toute en ce qu'elle aime, en ce qu'elle croit, dépouille intrépidement ce qui paraît son existence, mais qui n'est en vérité qu'une de ses formes de passage.

Ces moments sublimes sont rares dans une créature pleine de misères et de défaillances, enchaînée à la matière, sujette aux nécessités, comme est l'homme. Pour surmonter ses peines, pour vaincre les impossibilités de la vie auxquelles il se heurte, pour défier les surprises de la mort, qui sans cesse menace ou ruine ses entreprises, il lui faut un cordial possible à toute heure, dans toute situation, dans toute circonstance. Que dirais-je comme prière à ce moment où j'écris, si je devais quitter brusquement cette vie? Voici ce que je trouve en toute humilité, mais en toute confiance :

Mon Dieu ! j'ai vu bien peu, j'ai compris bien peu,

à peine ai-je senti ce que c'est qu'aimer; sans doute je n'étais ni capable, ni digne; mais tout n'est qu'ajourné pour moi de la possession de vos vérités. Je vous remercie pourtant de tous les bons moments que vous m'avez donnés, car ils m'ont assuré que j'étais né pour le bonheur. Je vous reviens avide, plus avide que lorsque vous m'avez fait naître. Je me remets à votre école; instruisez-moi davantage, car de toute ma vie je n'ai puisé qu'une passion, la passion de me comprendre et de vous comprendre.

Je vous remercie de cette vie. A l'aube de notre intelligence, nous y recueillons la semence de vos vérités éternelles, impatients de les faire croître, mais, au fond, pleins de sécurité dans votre univers, puisque vous avez mis votre bonté au fond de tout ce qui est.

L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

La foi de l'immortelle vie nous rend à notre nature, à la vérité de notre race, c'est le Verbe de joie, l'Évangile de l'allégresse. Tant que le monde restait esclave ou serf, sans savoir que l'esclavage ou le servage pût finir sur terre, la religion devait être la passion et ses douleurs. Mais, lorsque nos sociétés modernes, d'accord avec la vieille Gaule, affirment, « trois choses contemporaines: l'homme, la liberté, la lumière, » entre frères, entre amis immortels dont la foi est de s'aimer toujours, de connaître sans limite, d'agir sans cesse, de croître sans borne et de vivre sans fin, la religion est la félicité de l'avenir éternel et la reconnaissance sur terre de ce que Dieu nous a déjà départi de cette félicité.

Donc la croyance de nos pères, telle qu'elle se réveille, est la contre-partie du christianisme. Non

qu'elle le détruise! elle le complète, elle y ajoute tout ce qu'on avait méconnu dans des âges de désastre, d'oppression et d'ignorance, où l'homme n'aspirait qu'à se détacher de la terre, à fuir les sociétés et la nature maudites, dans un seul refuge, Dieu, abstraction de ses œuvres. Aujourd'hui, par une plus saine compréhension de la réalité, l'homme, les sociétés et la nature se trouvant pleins de Dieu, la vie sur terre, dans ses conditions normales, se découvre le vrai fondement de l'autel d'où l'homme peut à jamais adorer son Créateur.

Donc la foi de l'immortalité ne méconnaît point la nature humaine, comme le stoïcisme, en niant la douleur et la part de fatalité qu'il y a en ce monde; elle ne s'étourdit point par le plaisir, comme l'épicurisme; du gémissement de l'humanité souffrante; comme le christianisme, elle sanctifie *cette vallée de misères* en s'en remettant à un Dieu bon de ce que l'homme ne peut comprendre ni empêcher; mais de plus, parce qu'elle attribue la cause et la fin de l'expiation à la liberté de l'homme, elle panse et enchante sa douleur présente de la félicité qu'il conquiert pour ses vies futures. De plus, comme stimulant d'énergie, elle confirme cet instinct du bonheur, toujours nié, immolé ou maudit par les religions antérieures et qui les a ruinées toutes; par delà des plaisirs grossiers, impuissants à le satisfaire, elle lui ouvre les joies sans mesure dont l'homme a déjà pour avant-goût ses bons moments sur terre; en un mot, elle

lui fait accepter intrépidement toute épreuve, car, à travers ses larmes, elle lui éclaire avec certitude le bonheur.

Ainsi du milieu de notre anarchie morale, du sein de nos doutes et de nos disputes, jaillit la foi de l'immortelle vie, réconciliant les hommes et la nature dans la même fraternité d'origine, affirmant toutes les énergies de la science et du travail moderne, découvrant à la personnalité individuelle et aux sociétés, dans le champ de l'univers, les perspectives d'une perfectibilité indéfinie et d'un avenir sans limites.

Et pour qui sait entendre, cet appel ne s'adresse pas seulement aux hommes qui vivent et à ceux qui vivront, il embrasse dans l'incommensurable de l'univers toutes les créatures à leurs divers degrés de l'être, qui ont passé, qui passent, et qui passeront, les suivant, dans leurs transformations mystérieuses, par delà les mondes visibles qui tombent sous nos sens jusqu'aux abîmes sans fond des mondes invisibles.

De sorte que notre Église est vraiment universelle, en ce sens qu'il n'y a rien de ce qui a été, qui est ou qui peut être de l'univers visible ou invisible, de l'univers connu ou à découvrir, rien de ce qui a été animé, qui l'est ou qui le sera, qu'elle ne contienne, et que toutes les créatures, présentes par la foi pour chacune des créatures, comme elles le sont en réalité dans le temple de l'univers, adorent, à leurs

divers degrés de connaissance, un seul et même Dieu.

Cette conception, loin de nous accabler par sa sublimité, est la seule qui ne soit ni vague, ni ruineuse. Elle est le vrai fondement solide de la religion, que tout ce qui viendra à notre connaissance pourra développer, étendre, élargir, sans la déconcerter jamais.

Chacune des créatures des mondes est donc en communion avec l'univers entier, qu'elle n'en perçoive, par l'infirmité de son organisation, que la partie la plus restreinte, ou, qu'au plus haut degré du développement et de la connaissance, elle embrasse l'univers dans chacun de ses êtres particuliers ainsi que dans leur ensemble.

Il est donc dans le vrai l'homme qui, dans sa science ou dans son amour, s'occupe uniquement d'une créature, car, quelque minime, quelque imparfaite qu'elle soit, elle est inépuisable en elle, puisqu'elle contient en germe toutes les perfections possibles de tous les êtres possibles avec une perfection principale qui croîtra toujours prédominante.

Il est donc dans le vrai, le philosophe, le politique ou l'historien qui ne s'occupe que des rapports des créatures entre elles, car la vérité de chaque créature est non-seulement en soi, mais hors d'elle, dans tout ce dont elle a besoin des autres, dans tout ce qui n'est pas elle.

O foi énergique de la France, cordial d'action, lien

de solidarité de toute entreprise, de tout labeur, faisceau de lumière des sciences spéciales, foyer d'universalité des synthèses, tous les travaux accomplis ou possibles, toutes les recherches particulières ou générales deviennent par toi un acte d'adoration dans notre universelle Église. Qu'importe qu'ils en aient eu ou qu'ils en aient plus ou moins conscience, les pionniers de la recherche, les martyrs de l'invention, les hommes de travail et d'action, les milliards d'ouvriers et de manœuvres de tous les arts et de toutes les industries? elle leur arrive, en fin de compte, la consécration religieuse de toutes leurs activités, de toutes leurs peines, de toutes leurs sueurs, de tous leurs efforts.

Ma joie, mon assurance, car j'y puise, dès ce monde, l'idée de mon infini, c'est d'affirmer que jamais je n'épuiserai mes rapports avec chaque créature, ni avec l'ensemble des créatures. Je puis le dire, mais pas assez le comprendre pour le faire passer dans les limites infimes de la vie. Qu'importe? j'enchante mon travail des puissances de mon activité indéfinie, j'ouvre à ma curiosité le champ d'une recherche sans mesure, et je charme mon ignorance de ce concert des harmonies de l'univers que Dieu m'a déjà permis de concevoir et de pressentir dans mes rapports bornés avec quelques-unes de ses créatures.

Pouvoir aimer, pouvoir rêver, pouvoir espérer

infiniment! — Mon imagination est à l'aise, puisqu'il n'y a rien qu'elle ne puisse souhaiter que Dieu ne veuille accomplir dans mes vies futures...

Certes, il ne l'accomplira pas suivant mon désir actuel, mais il y a un principe sublime dans mon désir grossier qui s'épurera avec le changement de mes existences, et c'est là ce qui est indestructible et indéfiniment extensible. Il ne m'importe pas de retenir l'imperfection des choses, mais leur perfectibilité. L'une ne m'apporte que déception et douleur; l'autre, la vraie jouissance, parce qu'elle doit augmenter toujours.

Non, je ne conçois pas ce ciel grossier de retrouver les personnes que j'ai aimées à l'état imparfait où je les ai connues, et de recommencer, sans fin, le cercle des malentendus ou des choses vaines qui ont empoisonné ma vie sur terre, et voilé de tristesse mes plus chères affections.

Non, quand je dis, quand j'espère que le souvenir me sera rendu de toutes mes existences antérieures, ce n'est pas que je trouve plaisir à m'abreuver encore de mes amertumes, de mes chagrins, de mes misères et du spectacle de tout ce que j'ai vu souffrir aux autres.

Non, quand je conçois, comme mes pères, qu'il me sera accordé de pouvoir revenir dans un état correspondant à mes existences antérieures, pour mieux aimer, ou mieux comprendre, ou mieux faire ce qui est inhérent à ces existences, et que je n'ai pu, ni

assez aimer, ni assez comprendre, ni assez faire; ce n'est pas que je sois tenté de recommencer, dans l'état de mon intelligence actuelle, l'apprentissage pénible et, pour ainsi dire, stérile des sciences et des entreprises humaines qui n'apportent que doutes, qu'hypothèses, que déceptions, et de déchoir de la lumière aux ténèbres.

Non, quand j'admets la croyance magnanime de mes pères de pouvoir revenir à une existence antérieure, pour éclairer ceux qui ignorent, aider ceux qui souffrent ou sauver ceux qui se perdent, ce n'est pas que je ne sache qu'il y aura toujours des persécutions, des ingratitudes et des supplices pour les grands cœurs qui se dévoueront, ou les esprits de lumière qui voudront éclairer les hommes.

Mais c'est que j'aurai acquis, quand nous nous retrouverons, moi et ceux avec qui j'aurai déjà vécu, la lumière sereine qui nous rendra les uns aux autres moins imparfaits et plus capables de réaliser entre nous cette société que nous avons rêvée sans l'atteindre.

C'est que j'aurai acquis, quand je recouvrerai le souvenir, la lumière sereine qui, dans mes amertumes, verra mes expiations; dans mes chagrins, le travail de Dieu dans mon âme pour qu'elle s'ouvrît et devînt féconde; dans mes misères passées, la justification de mes richesses sans mesure; et dans les afflictions des autres, l'explication des desseins de Dieu qui, à travers

tant d'épreuves, leur aura fait conquérir leur félicité et par là leur aura assuré la mienne.

C'est que j'aurai acquis, si j'ai à revenir à des vies déjà traversées, la lumière supérieure qui supprimera les lenteurs de ma connaissance et de mon activité, impuissantes, dans mes conditions actuelles, et à comprendre et à accomplir les entreprises de Dieu.

Et si je reviens sur cette terre pour éclairer ceux qui ignorent, aider ceux qui souffrent, sauver ceux qui se perdent, c'est que j'aurai la lumière pour les convaincre, la parole pour les entraîner, l'acte pour les sauver et l'intrépidité qui me manque de me sacrifier, de souffrir et de mourir avec joie, par l'assurance parfaite qu'ont les héros et les martyrs.

Le principe de ma science et de mon amour, c'est le désir d'infini qui me possède et pourquoi j'ai besoin de chaque chose en particulier et de toute chose en général. Dans chaque chose, je crois tout apprendre, chaque être doit tout me donner. Ils me comprendront, ceux qui aiment, car c'est la vérité éternelle de l'amour, que celui qui aime demande l'infini à ce qu'il aime. Mais, douleur et vanité, quand l'amour se circonscrit dans ce moment borné, il brise ou exaspère. Que ceux qui aiment soient en sécurité et ne demandent point ce qui ne peut s'obtenir sur terre : tout leur sera rendu de la personne aimée, pour qu'ils l'aiment en proportion de leur faculté d'aimer ; tout leur sera rendu, non plus seulement

par la mémoire de l'amour passé, mais dans la présence réelle. Ah! qu'ils renouvellent, les poëtes, leur conception de l'amour, jamais ils ne trouveront le fond des puissances d'aimer qu'entr'ouvre la croyance en l'immortalité; jamais ils n'imagineront une langue assez émue, assez heureuse, jamais une musique de l'âme assez pénétrée d'amour pour ce qu'apporte de pressentiments au cœur de l'homme qui aime, la foi de l'immortelle vie.

Ne serait-ce que la pensée de prendre possession de l'univers à deux, de tout voir, de tout connaître, de tout réfléchir, de tout entreprendre, de tout accomplir, de tout aimer à deux.—Ainsi je m'explique les puissances insondables de l'amour. Ses joies, que ne peut soutenir l'âme humaine, ce sont éclairs d'un plus grand et toujours plus grand amour.

Amour, tu es l'échelon sublime d'où mon âme, encore impuissante à de telles conceptions, peut se confondre aux vertiges de son voyage pendant l'éternité, à travers l'univers infini, en société avec les créatures qui, chacune, et plusieurs, et toutes à la fois, lui feront voir, connaître, réfléchir, pratiquer, aimer Dieu, comme chacune d'elles, comme plusieurs et comme toutes à la fois, le voient, le connaissent, le réfléchissent, le pratiquent et l'aiment sous ses aspects et dans ses énergies infiniment distincts!

Du moment que la créature arrive à l'état d'homme,

elle sent sa conscience et plus jamais elle ne la perd. Principe de toute éducation volontaire, de toute réforme, de tout progrès de la personnalité.

Être indéfiniment perfectible dans un univers en mouvement qui ne change que pour s'améliorer et se perfectionner sans cesse, j'ai toute sécurité. Que j'avance, je marche de concert avec ce qui jamais ne s'arrête. Mais je puis me reposer aussi. Ah! bonheur de savourer et de retenir enfin ce qui passe, ne fût-ce que par la pensée, sans impatience ni angoisse. Qu'importe le temps! puisque j'ai l'éternité pour aller au delà. En vérité, je ne me sens plus au fond aucune raison d'impatience, comme si rien pouvait me manquer. La paix que tant d'âmes inquiètes cherchèrent en vain dans le renoncement, l'oubli, l'anéantissement, je la trouve dans la certitude que mon activité et mon amour augmenteront toujours. Le principe de mon progrès se perdra-t-il jamais? N'est-ce pas l'infini qui m'attire partout, en tout, et que je ne pourrai jamais assez percevoir? Mon aiguillon, n'est-ce pas la douleur, la souffrance, même dans une félicité relative, de rester à une réalité encore imparfaite, lorsque mon aspiration est et sera toujours au delà? Aurais-je cherché ces vérités, si je n'avais eu à charmer ma douleur et ma misère présente?

J'ai donc enfin trouvé mon Église, et je me mets en communion avec l'univers, quand je dis du fond de mon angoisse :

De tout ce que j'ai aimé, de tout ce que j'ai connu, de tout ce que j'ai commencé, tout me sera rendu pour l'aimer, le connaître, le parfaire par une plus ample faculté de connaître, d'aimer, de faire.

De tout ce que je n'ai pu connaître, ni aimer, ni faire, tout me sera donné, et alors je saurai mieux le connaître, l'aimer, le faire que dans mon imperfection antérieure.

Parqué par la nécessité sur un petit point de l'espace, mon désir, avant de quitter cette terre, eût été de la parcourir, de l'habiter, de la connaître en tous sens, dans ses moindres recoins comme dans sa plus vaste étendue.

Quelle instruction j'ai entrevue de ressusciter les sociétés passées dans les lieux où elles laissèrent leurs traces et leurs monuments ! Religion du souvenir, histoire des diversités de l'humanité identique, que j'aurais voulu l'étudier là où les hommes, mes frères, ont vécu, dans les lieux toujours pleins de leur souffle et de leur empreinte !

Quand je voyageai, j'emplissais mon regard avec une curiosité infinie. Je n'avais pas assez de toutes mes puissances pour embrasser et boire des yeux et de l'âme cette diversité inépuisable de l'univers. A une figure au passage, à une trace vive de l'homme, œuvre ou monument, à un arbre de la route, à une fleur du sentier, à un nouvel horizon, fleuve, montagne, nuage du ciel, je sentais comme un infini qui

avait tout à m'apprendre; mais emporté, sans m'arrêter jamais, je tenais au moins à en réfléchir l'image en moi pour qu'il en devînt ce qu'il plairait à Dieu, bien sûr, en mon instinct, qu'il ne m'avait donné cette avidité de percevoir que pour m'en faire retenir l'impression à mon insu, et me permettre d'y revenir et de la compléter sans fin.

Que je regrettai souvent d'être inhabile aux arts par lesquels une âme exprime à la fois et l'infini de l'univers et l'infini d'elle-même!

O peinture, que je portai envie à celui qui peut par ton art surprendre et fixer, dans l'insaisissable de la vie, le mystère des formes, et représenter une âme infinie, dans l'inépuisable variété de ses expressions!

O musique, que j'ai envié de scruter seul, dans le recueillement de la prière, le mystère de l'inspiration des maîtres! Quelle société j'ai rêvée entre mes amis et moi, de chanter ensemble les épanchements de ces hommes de génie, et de communier dans ces saintes agapes du Verbe humain!—Maîtres! vous m'avez fait comprendre un des plus vifs bonheurs! Rien que de vous entendre, vous m'avez fait pressentir une amitié supérieure dont nous avons déjà entre nous les commencements.

Je parle de la peinture et de la musique, mais ce sont tous les arts de l'homme, toutes les sciences que j'aurais besoin d'avoir, car ce n'est pas trop de toutes les manifestations individuelles et collectives

de l'intelligence humaine, de toutes les curiosités de la nature, de toutes les formes et de toutes les propriétés de la substance, de tous les phénomènes de la vie universelle perceptibles sur cette terre, pour étancher ma soif de connaître, et m'instruire aux problèmes des sociétés humaines.

Car, ô douleur, ô remords, ô angoisses pires que les autres! toute cette vie je suis resté comme étranger aux hommes, je ne puis rien pour eux, je les vois passer, souffrir et se méconnaître, et je vis près d'eux stérile, fermé, égoïste par lâcheté, par malentendu ou par infirmité de nature. Bénis sont ceux qui se dévouent, qui souffrent, qui travaillent, ou qui meurent, donnant tout à la société sans s'appartenir jamais, car ils acquittent le prix de cette vie et ils se désoppressent le cœur pour leurs vies futures!

Que cette vie m'est donc insuffisante! Au peu que j'ai entrevu de la nature, des sciences, des arts et des sociétés, j'ai senti toujours monter en moi un désir inextinguible d'infini. Enchaîné par la nécessité, distrait par l'instabilité de mes impressions, borné d'intelligence, j'ai cherché, j'ai aspiré à trouver quelque repos, quelque explication de ne pas pouvoir assez comprendre, car ce que j'ai éprouvé de bonheur était moins dans la jouissance présente, que dans ce qu'elle me faisait pressentir.

Maintenant qu'elle me vient, cette réponse, j'affirme la vanité qu'il y a de circonscrire une âme infinie et

immortelle dans le temps borné qu'elle passe sur terre, et dans ce corps périssable qui n'a que des limites; la fausseté qu'il y a de considérer l'humanité individuelle ou collective du point de vue de cette vie unique.

Il est temps enfin, après tant de séparations, de pertes, de ruines et de catastrophes qui contredisent pour chacun de nous les arrangements et les espérances limités à cette terre, de faire parler la vérité des choses, et d'ouvrir à notre cœur oppressé les libres espaces d'un avenir sans limite où nous pourrons tout retrouver, tout réparer et sûrement reconstruire.

La vie présente n'est que calamité, si elle n'est point un moment partiel de notre immortelle vie, la science ne serait que folie, l'amour déception, la religion duperie, la société un instinct absurde qui ferait entreprendre tant de choses vaines en vue de l'anéantissement.

Que les hommes qui vivent autour de moi prennent cette vie bien autrement au sérieux! et qu'à les voir travailler, souffrir, s'agiter, c'est un blasphème insensé, contre toute évidence, de supposer qu'au bout de ces activités, de ces passions et de ces douleurs, il y ait pour solution le néant!

Certes, nous n'avons de rien une réalité suffisante, mais à y bien regarder, comme arrhes de conviction, nous avons les éléments de cette réalité, qui doit de plus en plus nous satisfaire, et pour instrument infaillible, le désir qui la fera. Oui, à tout prendre, mon

désir énergique, c'est là encore la plus solide assurance de mon immortalité ! J'en sais assez pour vouloir savoir plus, j'aime assez pour vouloir plus aimer, j'ai déjà vécu assez pour vouloir plus vivre et toujours agir plus. Tout inhabile et limité que je suis, je me sens si avide qu'il n'y a pour moi de possible que l'*infini*. Ce que ce mot veut dire, je ne puis l'exprimer dans ma langue actuelle, mais j'en appelle à la cause qui m'a créé, qui me crée incessamment, et qui seule peut répondre à ce que dit le soulèvement de mon cœur, désir d'infini qui me possède et qui possède toutes les créatures.

Voilà l'Église, voilà l'association, voilà le lien, ou pour mieux dire, la religion qui rassemble toutes les créatures de l'univers. Elle est entre les choses visibles comme les invisibles, entre les réalités présentes comme les réalités à naître ou à découvrir, elle est entre le passé de l'homme, son présent et son avenir. Conforme à tout état particulier de la créature comme de toute société, aussi bornée, aussi multipliée qu'elle soit, notre Église est dans l'âme individuelle, comme entre deux personnes et plusieurs, comme entre toutes les créatures de l'univers.

Et nous dirons à l'homme d'aujourd'hui, martyr de l'isolement : Non, tu n'es pas seul. Si tu n'as pas la communion avouée, publique, dans la société où tu vis, c'est un malentendu : tu es en communion ma-

nifeste avec tout ce qui vit dans l'univers, tu es en solidarité avec l'universelle nature dans tout ce que tu peux percevoir et comprendre, comme dans tout ce que tu ne peux ni percevoir ni comprendre. Par delà ton horizon borné, emprisonné que tu es dans un corps, tu es à l'univers comme la partie au tout, indissoluble comme lui, éternel comme lui, infini comme lui; et, s'il n'est aucun atome de matière qui puisse se perdre ou se détruire, tu dois conclure que ta conscience est aussi inamissible que cette poudre de ton corps, instrument temporaire de tes organes.

Pendant ce temps de transition, à la fin des vieux cultes, s'il en est, comme moi, à qui ils ne suffisent plus et qui veulent croire, aimer, connaître, agir au delà, ils peuvent rester seuls et libres dans leur conscience sans transaction menteuse; car, en dehors de toute religion publique, ils se sentiront en communion par delà la lettre morte avec toute créature, avec le genre humain, avec toutes les créatures des mondes.

Malgré tout, ce n'en reste pas moins une vive souffrance de n'avoir pas entre nous de communion avouée et visible.

Eh bien! non, il n'y a pas à regretter qu'elle ne soit point encore essayée, avant qu'on ait découvert ses fondements solides et irréfragables, car nous en avons assez de l'oppression des religions tyranniques, de l'intolérance, de la mesquinerie des sectes, des ruines et des décombres des systèmes!

Non, à défaut d'un libre accord dans les termes d'une communion qui embrasse l'univers et qui ne laisse rien en dehors, il est préférable pour l'homme émancipé des vieilles croyances de rester seul, plutôt que de transiger avec ce qu'il ne croit plus, ou d'accepter moins qu'il ne peut croire, c'est-à-dire de tuer ou de mutiler son âme, sauf à n'en pas guérir dans cette vie.—L'isolement, c'est l'illusion.—Que chacun de nous ouvre les yeux, il se sentira dès la terre toucher à l'univers par tous les points de son être, comme un vase encore trop étroit qui doit indéfiniment s'étendre pour tout recevoir et tout contenir; et s'il ne veut pas être d'accord avec moi sur le mot, il est en possession de la réalité de ce que j'exprime et de ce qu'il conteste.

Mais que serait-ce, si cette foi que j'affirme dans ma solitude venait vous toucher, mon frère, si de vous-même vous me disiez que vous êtes en communion avec moi, et si, reprenant tout ce que vous pouvez concevoir et exprimer de l'univers, vous renouveliez librement ce que je viens de dire en le complétant, en y ajoutant comme vous pouvez seul le faire!

Que serait-ce, si d'autres venaient renouveler ces problèmes et leurs solutions par leurs libres affirmations et si, d'un simple examen de conscience ou d'une conversation entre vous et moi, ce devenait des actes de foi dans toutes les manifestations diverses d'une société à plusieurs!

Que serait-ce, Dieu bon! si la France se retrouvant, peu à peu, dans le Verbe de ses pères, l'élaborait avec son esprit si clair, dans la combinaison des éléments multiples qu'elle a reçus du monde, et que la foi de l'immortelle vie reçût sa diffusion par ses grands écrivains, ses artistes et ses ouvriers de tous les arts!

Alors elle serait vraiment la réconciliation entre les nations, car son premier dogme est d'affirmer toutes les diversités; de sanctifier ce qui distingue l'individu, comme la nation, comme la race; de reconnaître les assises saintes des nationalités, et loin de les supprimer, d'en vouloir le développement pour les progrès ultérieurs de l'humanité, ouvrant leurs barrières qui empêchent les hommes de se reconnaître identiques, de s'enrichir de leurs différences et de s'aimer en Dieu, source unique de toutes les variétés de génie, de lumière et d'activité entre les hommes.

Et ainsi cette croyance, qui embrasse toute vie, se répandrait successivement sur toute la terre, la renouvelant d'une humanité qui aurait plus conscience, et qui, se sentant en sécurité en Dieu, travaillerait, de concert avec la nature si docile, si féconde pour les hommes qui la scrutent et l'exploitent en commun, à commencer, dès cette vie, une société qui se perpétuerait à travers tous les mondes.

Certes, c'est là au fond ce qui se passe; mais, de même que ce qui distingue l'homme de la brute, c'est la conscience, de même ce qui distinguera l'huma-

nité nouvelle des âges passés et du temps présent, c'est une plus grande conscience.

Voilà toute la différence, car, j'ai hâte de le déclarer et de retirer aux hommes trop prévenus ou trop asservis pour redevenir sincères, la pierre de scandale dont ils voudraient nous accabler dans notre libre recherche : La foi que j'affirme n'est pas nouvelle. — Ce ne sont point des hommes qui furent parqués dans un petit coin de l'île de Bretagne, ce ne sont point des bardes qui l'ont fondée à eux seuls, et qui, à l'exclusion de tous autres, ont découvert ces vérités;—elles existent de toute éternité, elles sont affirmées implicitement par toutes les religions, par toutes les civilisations, par tous les peuples comme par toutes les créatures.

La France, dans sa tradition, avec le caractère de sociabilité qui la distingue, n'a fait que dégager plus nettement et développer plus passionnément la croyance à l'immortalité.

La forme seule sous laquelle cette croyance est présentée ici est nouvelle. Je ne l'expose que comme le balbutiement d'une créature imparfaite qui, sentant en soi un esprit immortel, s'essaye et cherche une langue pour son âme infinie.

C'est pour vous entendre, ami, que j'ai écrit, car vous pouvez m'instruire comme je ne le pourrai jamais seul ; c'est pour solliciter votre âme dans ses profondeurs mystérieuses que j'ai surmonté la peine

de parler seul, loin de vous; c'est parce que je suis avide d'entendre, d'écouter et de m'instruire de ceux qui me liront, que je publie ce commentaire que j'ai fait pour moi seul, en mon nom seul, dans la pensée de ceux qui me sont le plus chers.

En effet, dans cette recherche, je n'ai songé qu'à ceux que j'ai aimés et que j'ai le plus connus, dont j'ai pu apprécier au vrai l'âme sans fond. Ils m'ont montré l'excellence de Dieu dans l'homme; ils furent mes inspirateurs, mes soutiens, mes guides; ils sont pour moi les témoins et les garants de ces vérités de l'immortalité.

Avec une sécurité parfaite, ami, je termine ou plutôt j'interromps cet entretien, car tout ce que j'ai aimé, pressenti, voulu, entrepris, espéré, a reçu désormais sa justification, sa promesse, son avenir de certitude. Oui, j'ai à cœur de le dire, car je ne l'ai pas encore assez exprimé, tout ce qui fait battre le cœur de l'homme, tout ce qui soulève sa poitrine, tout ce qui anime son regard, tout ce qui redresse son front courbé par le doute, tout ce qui le relève de l'affliction et de la misère, tout ce qui sur la terre lui révèle le ciel et lui affirme Dieu, tout ce qui est grand, beau, bon, fécond, sublime, dans l'amour, dans l'amitié, dans la famille, dans la société, dans la patrie, dans l'humanité, dans la nature, dans notre conscience, tout cela a maintenant plus que jamais sa raison d'être, sa consécration religieuse et ses voies tracées de ce

monde vers un avenir infini. Dans la foi de l'immortelle vie, je me trouve d'accord avec moi-même, comme avec tout ce que je sais du genre humain, mais avec les meilleurs moments de moi-même et des autres hommes. Tout ce que j'ai reçu d'instruction, tout ce qu'on m'a donné d'affection, tout ce que j'ai senti, éprouvé, pratiqué, se réjouit dans cette foi d'espérance et d'immortalité. Tout ce que j'ai aimé et perdu, tout ce que le temps a trompé dans mes projets d'affection et de bonheur, s'en est allé, non dans le néant de l'irréparable, mais dans l'abîme de l'espérance, au sein d'un Dieu bon qui me le tient en réserve pour être continué, poursuivi, accompli et ne jamais périr.

En vérité, je me trouve, en terminant, le cœur plein comme je ne l'ai jamais eu. Je suis avide d'apprendre tout et partout et de tout, et je sais de nos pères qu'on n'apprend qu'en faisant, si énergique est notre croyance ! Il me semble que mes yeux s'ouvrent, que je vais tout voir comme je n'ai pas vu encore, que je réfléchirai comme je n'ai pas pu encore comprendre, que j'ai à me souvenir comme je n'ai pu avoir, pour me préparer à mieux ravoir. Plus sensible, plus impressionnable, plus avide, plus réceptif que jamais, au fond je n'ai point de peur et j'accepte avec intrépidité toute expérience, car, je me sens immortel, dans un univers qui m'est donné à jamais comme le gain de ma conscience, entre les mains d'un Dieu qui me pénètre de sa grandeur et de sa bonté infinie—par mes sens trop

bornés et trop grossiers encore pour le percevoir suffisamment,—mais je sais que le prix de ma vie sera de mériter qu'ils croissent et s'étendent dans mes vies futures pour le mieux connaître, le plus aimer et le plus pratiquer.

Donc je suis prêt, comme dit le poëte, à mettre à la mer; mais sans impatience ni aveuglement: car du peu que j'ai vécu, j'ai acquis l'expérience que, dans quelque situation où l'homme se trouve, il est l'ouvrier énergique de sa félicité, celui qui désire et qui, ne pouvant posséder, suit sans relâche et sans murmure la voie laborieuse de son devoir, avec l'assurance intérieure que son désir sera accompli plus qu'il ne peut désirer, mieux qu'il ne sait désirer.

Et, s'il faut résumer d'un mot ma foi, je dirai: Oui l'homme n'est entouré que de mystères et il est mystère lui-même; mais, au fond de tout, c'est un bon mystère.

NOTES ET FRAGMENTS.

La France.

Les Français qui meurent pour la patrie ne sont-ils pas toujours les Gaulois qui se dévouaient intrépidement, joyeusement pour le salut de leurs amis ou de leurs frères?

Soldats qui meurent sur le champ de bataille, soldats de la démocratie qui meurent pour un principe ou plus de justice sur terre, ce sont toujours ces mêmes Gaulois qui se riaient de la mort. Leurs fils ne rient plus, car leur foi s'est obscurcie, mais l'instinct en est vivace en eux comme la race même.

Page 5.

Nos révolutionnaires étaient si désintéressés qu'ils sont morts pour l'affranchissement du monde, sans même espérer pour eux une autre vie.

Du moins ils n'eurent pas le loisir d'en faire des théories. Mais ils eurent la vraie pratique de la foi en l'immortelle vie dans leur intrépidité à mourir.

Je lis ce fragment dans une *Histoire de l'Immortalité*, inédite :

« Je méprise la poussière qui me compose et qui « vous parle, dit Saint-Just dans ses *Institutions*. On « pourra persécuter et faire mourir cette poussière, « mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépen- « dante que je me suis donnée dans les siècles et dans « les cieux. »

« Le sentiment d'immortalité que révèle cette

parole, tous alors l'ont confessé avec la même énergie.

« Ils appelaient l'immortalité, ils la voyaient, ils l'annonçaient lorsque, debout sur la charrette fatale, le front haut, le regard inspiré, ils adoraient la Liberté qui les tuait.

« Jamais l'immortalité ne pénétra mieux les cœurs que dans ces heures terribles où la mort régna.

« Ils ont fait, dans leur dévouement magnanime, le plus héroïque de tous les sacrifices, celui de la mémoire qu'ils laisseraient d'eux-mêmes.

« Périsse notre honneur, disaient-ils, et que le monde soit sauvé ! »

Page 8.

Mon âme, altérée de ses vies supérieures, a perdu le souvenir de ses anciennes existences.

Raphaël et Mozart sont une preuve entre mille, mais des plus éclatantes, de la préexistence. Ils ne furent si précoces que parce qu'ils naquirent doués d'avance.

Voyez sur Raphaël mon *Art Italien;* sur Mozart *la Foi nouvelle cherchée dans l'art* et les touchantes anecdotes de son enfance dans sa *Vie* par Otto Jahn; par exemple son allégresse à trois ans, lorsqu'il trouvait au clavecin des intervalles harmonieux, réveillant son génie à ces retentissements sonores.

J'ai essayé aussi, dans *la Foi nouvelle cherchée dans l'art,* de représenter le premier réveil de Claude Lorrain au milieu de la campagne de Rome.

L'histoire des arts fournirait les plus précieux documents sur ces ressouvenirs comme sur les pressentiments de nos vies successives.

Qu'il me soit permis, dans ce livre sur l'Immortalité, de payer ma dette à l'homme qui m'a le plus appris sur l'immortalité.

Qui plus que Beethoven fait comprendre dans sa musique comment les passions humaines deviennent héroïsme, comment elles se transfigurent dans l'éternel amour!

Qui plus que Beethoven a réalisé les paroles de l'Apôtre : « L'homme est le temple de Dieu vivant! »

Sourd et sans commerce avec les hommes, avec la nature, sans perception par les sens de ses œuvres mêmes, qui plus que lui, par ses progrès, donne les pressentiments et comme les avant-goûts d'un développement de l'âme ininterrompu et successif!

Ses œuvres n'inspirent si bien la force que parce qu'il l'a trouvée lui-même.

Par la foi à l'esprit, il s'est consolé, il s'est fortifié. Ainsi cet homme, mort pour la société, est resté si clair, concentrant dans ses œuvres la plénitude des mouvements humains avec une liberté et une sûreté d'expression qui déconcertent l'école, mais qui sont la splendeur du vrai.

Quelle plus grande démonstration de l'immortalité, que cet homme qui, muré en lui-même, vit tant qu'on ne vit pas ainsi au milieu des hommes, et trouve,

dans cette mort vivante, des hymnes d'une félicité si grande qu'elle reste inaccessible ! N'est-ce pas l'homme, dès la terre, relié à ses vies futures ?

Pour moi, je le confesse, tout ce que j'ai pressenti de religion, je l'ai senti se réjouir et croître à l'audition des œuvres de Beethoven ; moments où j'ai le mieux entendu en moi les voix prophétiques, où j'ai surtout ressaisi mon âme. Qui m'a plus confirmé dans mes aspirations, qui m'a mieux relevé dans mes angoisses, qui m'a plus fait croire à la vie éternelle que la sincérité magnanime de cet homme qui trouva si bien d'avance les voix de mon âme, les prières de mon âme ?

Plus de terreurs, plus de doutes : nous vivrons toujours, nous agirons toujours, nous aimerons toujours, nous saurons, nous connaîtrons dans la splendeur. Voilà quelle fut pour moi l'affirmation de cette musique. Elle est la victoire du vrai.

O nourriture de toute vertu pour laquelle mon âme est faite ! Avec quelle avidité je buvais cette musique !

Providences des faibles et des inquiets, médiateurs énergiques vers les vies supérieures, hommes de génie, quand je vous entendais, j'étais à votre point.

Il est si facile d'être héroïque au milieu des héros !

Voilé encore à moi-même, vous révéliez en moi l'homme éternel que chacun de nous doit ébaucher avant de disparaître.

Vous m'avez laissé la sécurité. Par vous j'ai connu mes vraies destinées.

Page 10.

Les sens de l'homme se fatiguent, son intelligence se perd à saisir les rapports de sa vie avec l'univers qui l'entoure, et, pour lui, le fil de cette trame immense sans cesse se brise.

Il n'est qu'un moyen de ne pas succomber sous l'infinie multiplicité des phénomènes de la nature, des sociétés, et de l'immensité des mondes que découvrent les sciences, c'est de se sentir une âme immortelle qui saura de plus en plus comprendre les harmonies de l'univers. La clarté n'est pas dans l'accumulation des faits, a dit M. de Humboldt, elle est dans leur composition, c'est-à-dire dans l'ordonnance de plus en plus simple que s'en fait l'âme humaine.

Page 12.

La mère.

*

. . . . . .

« Femmes, nous vous appelons près d'un berceau.

« Cet enfant que vous allaitez, il est immortel.

« Ce fruit arraché avec douleur de vos entrailles, vous pouvez, comme de bonnes fées, le douer de bonheur ou de malheur pour cette vie et les suivantes. »

Ce fragment et les suivants marqués d'un astérisque ont été écrits sous la dictée de l'un ou l'autre de mes amis.

Page 15.

Dieu veut de l'homme une personne libre.

L'homme, dans les temps modernes, est devenu si libre que, contre toute tradition, contre toute opinion qui veut s'imposer à lui, il se révolte, et c'est sa gloire. Ce n'est point orgueil, comme veulent le faire entendre les gens intéressés à dominer au nom de Dieu; c'est le véritable esprit de religion. Dieu est un père qui veut l'amour de son fils, mais libre. L'apologue de l'enfant prodigue est sublime, lorsqu'il s'agit de l'homme enivré de science et de liberté.

Page 23.

Le réveil de la Gaule.

« Les Saoson (les Anglais en celtique) croient qu'Arthur est mort; ils se trompent, Arthur vit et attend. Le sage des sages, le druide Myrdhyn dort sous une pierre dans la forêt.

« *En attendant le jour de sa résurrection,* elle chante et pleure cette grande race. Ses chants sont pleins de larmes. Nos Bretons, moins malheureux, sont pleins de paroles tristes... En Écosse, la cornemuse ne fait plus entendre qu'un chant dans les montagnes :

« Cha till, cha till, cha till, sin tuile. »
Nous ne reviendrons, reviendrons, reviendrons
Jamais [1].

Ainsi chantaient nos frères, les Celtes d'Écosse,

1 Michelet, *Histoire de France,* tome Ier.

quand, leur foi obscurcie par tant de souffrances, ils désespéraient, sentant périr leur race. Eh bien! aujourd'hui que la foi de nos pères se réveille, le temps même où elle renaît affirme de l'antique religion celtique, qu'il n'y a rien d'irréparable, rien qui ne puisse revenir, rien dont on doive désespérer, rien qui meure, même dans ce monde mortel, car ce temps a commencé l'ère des résurrections.

Comme les premiers disciples du Christ avaient entendu par résurrection la résurrection des corps, les hommes grossiers de ce temps ont entendu par archéologie la restauration des monuments. Partout on les a remis à neuf sans s'apercevoir que ces copies, le plus souvent maladroites, en faussaient le caractère et en détruisaient l'impression morale.

Cela s'est fait jusqu'ici le plus souvent sans conscience, par l'impulsion instinctive, dans un siècle de synthèse, d'un besoin, plus ou moins réfléchi, bien ou mal expliqué, de tout éclairer et de tout savoir.

Quelles seront donc les énergies des sciences historiques et philosophiques, lorsqu'on reconnaîtra de plus en plus que le travail de la science humaine n'est autre que la tendance même de l'homme à l'immortalité ! Alors les résurrections historiques apparaîtront, non-seulement comme réparations de justice envers les hommes qui ne sont plus, mais pour ceux qui vivent comme des prises de possession, par le souvenir reconquis, de leur univers infini.

Ainsi l'humanité arrive aux âges de la conscience.

Déjà elle se voit de plus en plus revivre et puise par la mémoire qui lui est rendue peu à peu de ses origines et de ses précédents, comme dans les sources de son immortalité, un développement de sa vie d'autant plus vaste et plus libre qu'elle se sait plus à accomplir, plus à réparer et plus à faire et à entreprendre de ce qui jamais n'a été commencé, fait ou entrepris.

Il est juste de dire que les vrais prophètes de ce sentiment de l'immortalité dans l'histoire sont nos grands historiens.

Maîtres, qui avez fait le martyrologe de nos pères écrasés, exténués du moyen âge, de nos révolutionnaires altérés de la justice, votre science, c'est la révélation de la France !

Page 24.

La Gaule du fond des âges nous envoie sa foi, pour nous rappeler à nous-mêmes, et que de l'émotion de nos cœurs nous en fassions jaillir les splendeurs.

*

LE NOUVEL AN.

« Au temps de la vieille Gaule, il y avait un jour solennel.

« Par toutes les bourgades, les lumières s'éteignaient, les foyers s'éteignaient, le silence se faisait. Une heure de recueillement plein d'angoisse, d'attente pleine d'espérance.

« Soudain, sur une haute cime, une flamme s'allumait par la main des vierges et s'élançait dans les cieux. La flamme courait dans les plaines, gravissait les montagnes. Les cœurs s'ouvraient. Tous quittaient les maisons, vieillards chargés d'ans, jeunes enfants, femmes, hommes, couvraient les sentiers, se prenaient les mains, commençaient une immense farandole, à l'image du chœur ininterrompu des années.

« Un cri d'allégresse retentissait de toutes parts :

Une nouvelle carrière s'ouvre devant nous, nous renaissons! *En guil-an-eit,* le blé germe.

« Nous venons reprendre ce cri national, nous les fils pieux de ces vaillants semeurs.

« A l'année qui s'en va, qui nous laisse dans le deuil et la tristesse, adieu et oubli.

« Année qui nais, jeune vierge, tu descends vers nous calme et souriante, le front ceint de couronnes, les mains pleines de promesses et de dons.

« Tu nous presses de vivre.

« La flamme éteinte sur les montagnes, tu la rallumes dans nos cœurs. Ah ! notre espoir est immense, notre sécurité ferme: Il suffit d'une parole pour régénérer un monde.

« Nous disons : que la foi soit, que l'espérance se relève, que l'avenir commence.

« L'amitié nous met la main dans la main, et, mêlant nos cœurs, il nous semble que nous renaissons avec la pureté de l'enfance, que nous prenons possession de l'univers, notre domaine infini, et qu'à nos yeux baignés de lumière s'ouvrent les perspectives de l'immortalité.

« Nous avons foi, ô nouvelle année, que nous pouvons te douer d'un grand destin, et te donner ce titre glorieux que dans un élan magnanime, mais prématuré, nos pères trouvèrent jadis : L'an premier. »

Page 25.

Les Gaulois ont mieux aimé périr exterminés, que de se mêler à des races qui ne savaient comme eux défier la mort.

LE GAULOIS DE PRÉAULT.

. . . . . .

Il est là, descendu de cheval, il repose...
De son buste trapu son bras monte nerveux,
L'élan sauvage anime et son geste et sa pose,
Le vent de la forêt anime ses cheveux.

Il sonde à l'horizon les vagues d'une armée.
Son bouclier d'où sort à traits épouvantés
La tête de Méduse, et sa longue framée
Au pied d'un tronc de chêne au hasard sont jetés.

Ils sont calmes tous deux, et le cheval et l'homme;
Pressés l'un contre l'autre ainsi que deux amis,

Héros faits pour lutter contre César et Rome,
Ils écoutent sans peur les pas des ennemis.

Pourtant on sent courir un vent d'inquiétude
Sur les deux compagnons en halte dans les bois ;
La guerre a retenti jusqu'en leur solitude,
C'est l'agile César dans la Gaule aux abois.

O Vercingétorix ! prends ton bouclier sombre,
Ta peau de sanglier ; tes soldats vont périr ;
Ta framée à la main, pour ton pays qui sombre,
Bondis de tes forêts ; c'est l'heure de mourir !

. . . . . .

CHARLES ALEXANDRE.

Page 27.

Quel enfant, devant cet Évangile de la France, ne s'écriera :... Qu'importe que ma vie soit tranchée avant l'âge? des aveugles me plaindront; mais moi, qui sais que je ne meurs point, je me réjouis...

*

CEUX QUI VIVENT.

LA MÈRE, *à son lit de mort.*

« Mon fils, résiste à ta douleur, tu dois me survivre. Je t'ai enfanté à la vie, mais pas à une vie d'un jour. T'aurais-je tant aimé si j'avais dû me séparer de toi? —Je ne vais pas mourir, je vais vivre, je t'attends.

. . . . . .

L'OUVRIER, *sur son grabat, épuisé par le travail, entouré de ses enfants en pleurs.*

« Mes pauvres enfants, vous voilà grands. Je vous

ai donné ma vie, la séve de mes bras et le sang de mon cœur.—Oh! que j'ai hâte de dépouiller ces chairs usées et de retrouver mon agilité robuste et ma jeune vigueur. Ces joies de la nature, ces délicatesses de l'art, ces plaisirs de l'intelligence, dont j'ai été sevré, enfin ils me seront donnés; je vais les connaître. Ne me plaignez pas, je vais ravoir mes vingt ans.

LE SOLDAT, *tombant ensanglanté sur la brèche.*

« Camarades, passez sur mon corps, la ville est à vous. A moi l'avenir immortel! Déjà je ne suis plus des vôtres, je rejoins nos amis. Au revoir! Voulais-je vieillir et survivre à ma jeunesse? Non! Il est beau pour un jeune soldat de brûler l'étape, il est beau de mourir à vingt ans.

LE SAVANT, *mourant entouré de ses livres.*

« Que m'ont dit ces livres? qu'on ne meurt pas. Que me réponds-tu, mon âme, quand je te consulte? qu'on ne meurt pas. Que me dit cette nature terrestre qui se renouvelle sans cesse? qu'on ne meurt pas. Que me disent ces astres, ces myriades de mondes semés dans les espaces infinis, îles charmantes de l'immense océan de l'éther, tentes d'un jour, stations du pèlerinage éternel des êtres? qu'on ne meurt pas. Sciences nouvelles, mon âme s'ouvre pour vous contenir, j'ai soif de vos mystères. Vous ne m'effrayez pas, espaces infinis, vous me souriez. Sublimités, vous

n'êtes ni désertes ni silencieuses, vous êtes peuplées d'harmonies, de solidarités mystérieuses. Oh! quelle joie de gravir un à un les échelons bénis de l'échelle de l'univers infini! Tout comprendre et avoir éternellement vingt ans!

L'ARTISTE, *expirant dans son atelier, entouré de l'essaim de ses pensées.*

« Filles de mes rêves, chères aspirations tant caressées, vous remplissez mon imagination et mon cœur; allez-vous donc mourir comme de jeunes vierges avant leur robe nuptiale, sans avoir pris corps, sans avoir enchanté les autres hommes comme vous m'avez enchanté moi-même? Non; si ces mains débiles laissent échapper le ciseau, vous ne périrez pas avec ce corps. Songes aimés, vous vous envolerez avec moi, laissant dans toutes nos demeures passagères un reflet de votre beauté, poursuivant de sphère en sphère et de ciel en ciel, vous votre réalisation jamais épuisée, et moi mon idéal toujours inassouvi. Inspirations d'un cœur toujours jeune, nous aurons toujours ensemble nos vingt ans. »

C'est l'inspiration des dernières strophes de Mignon, mais avec quelle plus grande allégresse de certitude!

« ... On voulut ôter à Mignon son costume d'ange: elle s'y refusa, prit sa guitare et chanta quelques strophes, avec une grâce admirable

« Laissez-moi paraître, en attendant que je sois.
« Ne m'ôtez pas la robe blanche. Je fuis la belle terre,
« et descends dans l'inviolable demeure.

« Là je sommeillerai un peu de temps, puis mes
« yeux ranimés s'ouvriront ; je quitterai ma blanche
« tunique, ma ceinture et ma couronne.

« Et les figures célestes ne me demanderont point
« si je suis homme ou femme, et nuls voiles, nuls
« vêtements n'envelopperont mon corps glorifié.

« A la vérité, j'ai vécu sans soins et sans peine, ce-
« pendant j'ai senti d'assez profondes douleurs ; j'ai
« vieilli de chagrin avant l'âge : faites-moi renaître
« jeune pour toujours. »

WILHELM MEISTER, *traduction de M. Porchat.*

Page 30.

Dans la foi en l'immortalité, ce devient un bonheur de voir les hommes et les œuvres des hommes, de pressentir leur âme et leurs destinées immortelles.

« Contemplons par avance, dès cette terre, le soleil des âmes, disait un poëte persan, son éclat jaillit de la figure du sage. »

Pour nous ce reflet divin jaillit de tout en ce monde mortel; il anime la moindre créature comme il éclate dans l'harmonie des mondes, quand notre esprit peut s'y élever. Il jaillit incessamment de toute conscience pour glorifier Dieu dans l'univers.

Page 31.

Heureuses découvertes des sciences; elles anticipent et m'éclairent sur le développement de mes sens dans l'immortalité.

Combien la terre nous garde de merveilleux spectacles dans les phénomènes les plus ordinaires auxquels nous assistons sans les voir, et dont nous vivons sans en soupçonner la grandeur! Ainsi s'accomplit le prodigieux phénomène de la rotation de la terre, emportant l'homme incessamment et ne se découvrant à nos sens par aucun signe.

A ce propos, on a dit excellemment : « Les bienfaits de Dieu sont d'un cours si calme, qu'à peine y prenons-nous garde, tout en en jouissant continuellement. Il ne se manifeste qu'aux esprits qui le cherchent... »

M. Jean Reynaud, auquel j'emprunte cet exemple et les

belles paroles citées entre guillemets (*Élévation vers Dieu par la nature*), semble, tout en s'appuyant des faits de la science moderne, ne reproduire ici que cet étonnant fragment d'un chant attribué à Taliesin (VIe siècle):

« Je demanderai aux bardes du monde, et pourquoi les bardes ne me répondraient-ils pas? je leur demanderai qui soutient le monde pour que, privé de support, il ne tombe pas; et, s'il tombe, quel est le chemin qu'il suit? Mais qui pourrait lui servir de support? Quel grand voyageur est le monde! Tandis qu'il glisse sans repos, il demeure tranquille dans son orbite; et combien la forme de cette orbite est admirable, pour que le monde n'en tombe dans aucune direction! » (*Chant du monde.*)

Page 35.

L'histoire a son explication dans la croyance en l'immortalité.

L'histoire raconte et fait comprendre le voyage de découvertes d'une humanité supérieure, d'une terre plus splendide, d'une société plus solidaire. Et à chaque instant de ce voyage, les générations qui se succèdent, portées par le travail et par les énergies des hommes qui les ont précédées, s'éveillent plus près de Dieu.

Page 36.

Dans cette société pour laquelle votre vie n'est qu'un sacrifice sans récompense, vous travaillez à des œuvres qui ne s'arrêtent pas à ce monde.

Nous sommes si bien portés d'instinct à travailler aux progrès futurs du genre humain dont nous ne jouirons pas, qu'il est juste, et conséquent à notre nature, que nous participions à ces progrès par une vie continuée.

Page 39.

« *Mon enfant, n'oublie jamais que, dans la croyance en l'immortelle vie : Il n'est pas d'homme, si abandonné qu'il soit, que Dieu n'ait réservé pour sa gloire.* »

Un ami m'écrivait :

« J'ai eu pour élève un jeune Breton, maussade, hargneux, ni grâce, ni fraîcheur, un esprit lourd, ennuyé, parole embarrassée, air grognon, déplaisant à ses camarades, insupportable à son maître. « Taisez-vous, ou je vous fourre à la porte. » Et j'avais une démangeaison de l'y mettre.

« Hier, on sonne chez moi. J'ouvre. Un jeune officier de marine me serre les mains et s'élance à mon cou. « Mon cher maître ! » s'écrie-t-il. Je le regarde avec émotion. Tournure noble, regard doux et fier, grâce du geste, élan contenu, cœur joyeux, homme intrépide. Il s'enquérait avec sollicitude de ma santé, de mes travaux, me remerciait avec effusion.

« Il revenait de Crimée. La mort affrontée, l'autre vie entrevue avaient éveillé cette âme. »

Page 41.

Parmi tant d'hommes, victimes d'un travail meurtrier et d'une vie contre nature, combien diraient encore :

« J'ai vu ma jeunesse se flétrir, ma vie se tarir, mon souffle manquer. Mercenaire, il faut aller, s'user à la nécessité et s'ensevelir dans des travaux sans mémoire. Ainsi périt la plante sous le hâle obstiné; ainsi une cruelle maladie dévore : mais ce qui ne s'éteint ni ne se dompte, c'est la soif du cœur inassouvi, c'est le désir de la vie ajournée, c'est l'idée du bonheur entrevu et toujours avorté.

« Parfois l'imagination trompe la réalité; de ses ailes brillantes elle vous fait parcourir tout ce qui aurait été possible en ce court moment sur terre, elle vous fait toucher ce qui encore guérirait. Cette

magicienne assoupit par le mensonge d'une vie qui devrait être et qui ne sera jamais. Ainsi, dans les existences les plus déshéritées des joies de ce monde, parfois luit un rayon qui enveloppe l'âme d'un océan de bonheur. Plus la réalité mord, plus ce rayon s'illumine; il s'éteint quand on devient à peu près bien. »

. . . . . .

. . . . . .

Marche! marche! créature, tu es l'invitée de Dieu. Il faut te rendre à son heure. Ton œil, ton âme voudrait s'arrêter. Il ne le faut. Ce que tu vois, tu ne saurais maintenant le comprendre. Ce que tu désires est encore impossible. En vain tu te reposes sur le sein de cette femme; tu crois avoir trouvé ce qui peut te retenir à jamais. Si tu t'arrêtes, tu n'embrasses que pourriture. O Mort! que ton vol est rapide, si la vie a cette fièvre!

Dieu nous invite à parcourir son univers infini. Il faut traverser vite les lieux de ténèbres pour se reposer dans les séjours de lumière. Ceux qui n'auront pas connu Dieu ici-bas le connaîtront plus loin, pourvu qu'ils aient fait leur tâche. Mais ceux qui, comme nous déjà, vous adorent, mon Dieu, sans pouvoir vous comprendre, combien ravis quand ils vous verront à n'en plus douter! Ils ne regretteront rien alors, puisqu'ils auront à prendre de tout la pleine et immortelle possession.

Page 47.

La vie de l'homme sur terre, c'est un moment pour s'éprouver et non pour jouir, pour aller en avant et non pour se satisfaire.

*

LES TROIS AVIDES.

« La poésie se meurt, dit-on.

« Non, la vieille poésie est morte. Cette lyre grinçante avait trois cordes.

« Cette lyre a chanté la jouissance. Aujourd'hui Tantale blasé déclare que le fruit mythologique vers lequel, pendant tant de siècles, il tendit la main, n'apaiserait pas sa faim, et que l'eau vive, que pendant tant de siècles sa lèvre aride poursuivit, n'étancherait pas sa soif. Faute de mieux, Tantale joue à la Bourse...

« Cette lyre a chanté l'amour. Aujourd'hui don Juan déchire son interminable liste. Il nie les femmes, ne cherche plus. Il ne fait plus l'amour ; il prend l'amour tout fait.

« Cette lyre a chanté la connaissance. Mais Faust a renoncé à l'infini métaphysique pour la chimie industrielle, et à la géométrie pure pour le prix de revient de la fabrique. Il ne prétend plus découvrir les lois des êtres, mais les rapports des phénomènes. Il n'induit plus, il constate. Il ne fait plus des théories, mais des collections. Il n'a plus d'autre critérium que le scalpel ou le creuset. « Je touche, donc je suis. »

« Tantale, don Juan, Faust, vous périssez justement.

« Vous avez voulu changer les lois de la nature. Ce monde était construit pour l'espérance, vous avez voulu le rebâtir pour la jouissance. Certes il vous avait été donné de belles arrhes de la vie infinie; mais vous avez tout infecté.

« Vous, Tantale, vous vous ruez dans la ruche laborieusement élevée par tant de générations. Frelon de la ruche, vous vous gorgez misérablement et ne songez qu'à aiguiser votre appétit insatiable.

« Vous, don Juan, vous aspirez, vous épuisez dans un baiser tout ce qu'il y a d'attente dans le cœur d'une femme. Au moment où, par un lâche mensonge, vous avez éveillé en elle une espérance infinie, au moment où elle s'attache à vos vêtements et vous dit : Je t'aime! vous prenez votre chapeau et vous vous en allez ailleurs. Vous êtes le vampire qui se glisse flatteusement, s'enroule autour d'un corps vivant, en suce la vie, laisse les veines glacées, et se nourrit de la mort.

« Vous enfin, Faust, vous étendez les mains et croyez toucher les bornes de l'univers. Vous vous fabriquez je ne sais quel microcosme étriqué et ridicule, dont vous tenez les rouages dans votre main, et que vous montez et démontez comme votre montre.

« Tous les trois, vous êtes des égoïstes, vous êtes des impatients.

« Il faudrait travailler, se préparer, se confier et attendre, et vous ne voulez que jouir. »

Page 48.

Aimer, agir, apprendre, c'est la solution du problème.

Nous ne sommes pas nés pour savoir, mais pour nous mettre en état de savoir. Il ne nous est pas donné de retenir la félicité de l'amour quand il nous vient, mais de mériter, dans l'amour même, un plus grand amour.

Cette vie mûrit une semence qui trouvera bien où germer.

Page 58.

La foi de l'immortalité ne s'étourdit point par le plaisir, comme l'épicurisme... De plus que le christianisme, elle attribue la cause et la fin de l'expiation à la liberté de l'homme.

*

« Notre paradis n'est ni celui des *jouisseurs*, ni celui des *ascètes*.

« Ils cherchent de l'œil lâchement le port. Nous, nous demandons la mer immense.

« Contre le travail, il leur faut un asile. Aux *jouisseurs*, l'irresponsabilité du néant, aux *ascètes* le sein de Dieu ; aux uns et aux autres l'absorption et la perte d'eux-mêmes.—Nous ne faisons pas de nous-mêmes ce mépris. Nous, pour qui le travail paye le travail, pour qui la vie est le salaire de la vie, nous voulons vivre. »

Page 61.

Pouvoir aimer, pouvoir rêver, pouvoir espérer infiniment!

Il n'y a pas de désir en l'homme qui ne doive se satisfaire.

Mais rien ne se fait suivant notre vue mortelle et nos sens bornés.

Élevons donc bien haut nos cœurs et nos pensées; nous ne monterons jamais jusqu'où Dieu veut nous conduire.

Page 65.

Les joies de l'amour, que ne peut soutenir l'âme humaine, ce sont éclairs d'un plus grand et toujours plus grand amour.

UNE VIEILLE GRAVURE

Un jeune homme mène par la main une jeune fille élégamment parée, qu'on voit par derrière et qui tient une rose. Ils sont dans une chambre. Il la conduit vers un canapé, en la tenant délicatement du bout des doigts.

Ils vont être ensemble, tout entiers l'un à l'autre, dans l'émotion du premier amour... La Mort entre pour la ravir.

En effet tant de bonheur n'est pas de ce monde. C'est ce que se dit ce jeune homme. Il ne voit pas la Mort, mais il la pressent. Elle le gêne et l'oppresse.

Il y a dans son regard, dans son geste, tant d'anxieuse tendresse, tant de sollicitude que je comprends ainsi ce respect infini pour cette vie qui va lui échapper. Le poignant, c'est que cette jeune fille paraît forte; elle est bien prise de corps, il semble qu'elle ait tout pour vivre; mais lui, qui la connaît, il sait qu'elle a trop.

Pour exprimer cette apparition, ce souffle de jeunesse qui va s'envoler, le burin a effleuré le cuivre, et il a rendu, avec une délicatesse exquise de linéaments, le satin de la robe, les cheveux, le duvet de cette tendre fleur.

Page 65.

Amour, tu es l'échelon sublime, d'où mon âme peut se confondre aux vertiges de son voyage à travers l'univers infini.

*

« A l'infini de l'amour, il faut l'infini de l'univers. »

Page 66.

La conscience, principe de toute éducation volontaire, de toute réforme, de tout progrès de la personnalité.

Les Gaulois disaient à Alexandre : « Nous ne craignons que la chute du ciel. »

Pour nous, nous ne craignons plus que le ciel tombe, ni que la terre se brise, ni que l'humanité périsse. Mais nous craignons que notre conscience s'obscurcisse.

Page 66.

Être indéfiniment perfectible dans un univers en mouvement qui ne change que pour s'améliorer et se perfectionner sans cesse...

*

« Tous compagnons, tous associés, tous frères, mais tous libres individus.

« Associés, pour quelle œuvre? Pour le progrès de cette harmonie universelle successive, et dont la marche en avant constitue l'histoire propre de Dieu.

« Nos pères l'ont dit : Dieu souffre avec nous dans Abred (*les Migrations*[1]).

« Notre progrès fait le progrès de Dieu.

« Nos pères disaient encore : « Dieu est l'équilibre, » c'est-à-dire l'Harmonie.

[1] V. *Triades bardiques.*

« Équilibre qui se fortifie. Harmonie qui croît. Chaque être qui s'augmente augmente l'être universel.

« Chaque être qui se diminue, diminue il est vrai, l'être universel.—Mais qui ne sent que la liberté vainc l'obstacle, que la lumière vainc les ténèbres?

« Tu cultives ta force propre. Eh bien! sache que tu cultives la force de tous.

« Et voilà pourquoi on va pourrir volontairement sur un ponton, pourquoi on monte légèrement sur un bûcher, pourquoi on livre au fer du bourreau une tête sereine et souriante..... »

Page 69.

Car, ô douleur, ô remords, ô angoisse pires que les autres! toute cette vie je suis resté comme étranger aux hommes... et je vis près d'eux stérile, fermé, égoïste par lâcheté, par malentendu ou par infirmité de nature.

Dans une composition dont j'ai cité un fragment[1], je trouve le même sentiment exprimé, mais du point de vue de l'affranchissement par la mort.

« Ah bonheur! les glaces de l'égoïsme sous lesquelles notre cœur emprisonné battait à peine se fondent dans l'épanouissement de la lumière éternelle. Il est vrai, nous fûmes durs, lâches souvent; hélas! c'était l'ignorance et la lutte, aujourd'hui c'est la réconciliation dans la lumière de Dieu, la fraternité. Ici l'on aime. »

[1] Page 98.

Page 69.

Que cette vie m'est donc insuffisante !...

Personne ne peut dire ce qui lui sera permis sur terre. Mais ce que je sens bien, c'est que j'ai des ailes cachées qui se déploieront un jour ; c'est que j'ai dans le cœur une plénitude d'amour qui n'a pas aimé encore. Pour que ces réserves de l'âme, richesses sans fond ni mesure, apparaissent, il ne faut le plus souvent qu'un moment, un regard, une parole, une situation, un aspect de la nature... Quand sera-ce ? Qu'importe ! Combien de plus dignes l'ont attendue, cette occasion, et ne l'ont pas eue sur terre !

Nous mesurons cette courte vie aux besoins de notre âme, et cette vie n'est qu'un moment de notre immortelle vie.

Page 70.

Il est temps, après tant de séparations, de pertes, de ruines et de catastrophes, de faire parler la vérité des choses, et d'ouvrir à notre cœur oppressé les libres espaces d'un avenir sans limites...

(*Après une audition de la Symphonie Héroïque de Beethoven.*)

La crainte de la mort est une fantasmagorie qui fausse l'Histoire. Les batailles, les ruines, les grandes destructions, qui nous semblent les coups terribles d'une divinité impitoyable, ne déconcertent en rien les lois de la Providence. Cette grande mère n'e poursuit pas moins dans chaque âme ses voies d'initiation, que cette âme quitte la terre ou qu'elle y reste.

Nuit noire que ces événements pour l'homme

aveugle, mais où se déploie pourtant l'héroïsme de ceux qui les affrontent et s'y mêlent bravement, sans rien savoir au delà.

La Symphonie Héroïque est conçue dans cette inspiration de dégagement. C'est si peu de chose de mourir entre les mains de la Providence ! Il me semble que cette musique porte dans ses souffles des légions d'âmes qui transmigrent, tant une poitrine d'homme libre respire de mystères sublimes !

Qu'importent les déplacements? Rien ne se perd rien ne s'abîme, rien ne se sépare vraiment. Ce sont évolutions de la destinée dont nous n'avons pas encore conscience, et dont Beethoven, le grand artiste, se rit dans sa ferveur.

En ce sens, les œuvres de Beethoven me représentent les hommes des sociétés futures qui, sûrs de ne pas mourir, se donneront carrière, comme se déploie la libre inspiration de cet homme de génie.

Page 75.

Ce n'est ici que le balbutiement d'une créature imparfaite qui, sentant en soi un esprit immortel, s'essaye et cherche une langue pour son âme infinie.

Aujourd'hui que les vérités de l'immortalité peuvent être balbutiées à peine, la meilleure éloquence à y apporter serait le naïf abandon de l'enfance, son sourire ineffable et la ferveur d'une âme enchantée aux premières lueurs de ce bonheur immense.

Page 77.

Au fond je n'ai point de peur, car je me sens immortel.

*

. . . . . .

« Qui me vaincra jamais, fils immortel de Dieu et confiant en la magnanimité de mon père! »

DE LA

MORALE DE L'IMMORTALITÉ

Qu'ajoute à la morale humaine l'assurance de l'immortalité et des progrès de la vie indéfiniment continuée?

Quelles applications cette croyance, devenant une conviction de la conscience individuelle et collective, peut-elle avoir à cette vie sur terre, au travail, à l'industrie, à l'éducation, à l'art, aux rapports sociaux, aux rapports de l'homme avec les animaux et la nature qui l'entourent?

C'est un sujet qui se présente naturellement ici. Nous réservons les développements sociaux : Éducation, pénalité ; — conceptions épiques, art dramatique, fêtes publiques, cérémonies religieuses, etc., etc., tout un monde de sentiments, d'œuvres, d'institutions qui

naîtront de la conscience collective d'une société continuée.

Dans les quelques fragments qui suivent nous ne parlons de l'immortalité qu'au point de vue intime de la conscience individuelle.

FRAGMENTS

DE LA

MORALE DE L'IMMORTALITÉ.

Du Caractère.

*

« Dans l'époque dont nous sommes les premiers nés, le génie sera le caractère.

« Le caractère fit les grands faits de l'histoire.

« Nos pères, les Gaulois, ont défini l'homme idéal que chacun porte en lui : un caractère.

« Plaignons les faibles et les lâches. Ils se cherchent, ils ne se sont pas trouvés.

« Le caractère fait l'égalité ou l'inégalité entre les hommes.

« Cet enfant se jette à l'eau pour sauver son camarade ;

« Cette fille prend l'épée pour défendre la frontière avec les hommes contre l'ennemi;

« Cette servante nourrit ses maîtres devenus pauvres et infirmes;

« Ce philosophe s'atrophie dans une chambre, pour porter, nourrir, enfanter une idée;

« Cet ouvrier donne quinze heures de sa journée, pendant tous les jours de sa vie, pour gagner le pain de sa femme et de ses enfants;

« Où est la distinction des classes?

« Tous nobles.

« Ils se sont trouvés.—Ils ont fondé sur l'éternel l'édifice de leurs entreprises.

« Les autres flottent, ils rêvent, ils ne vivent pas.

« L'homme ne vit que par le caractère. »

De la Conscience.

Quelle sanction proposent les philosophes qui rejettent la croyance de l'immortalité comme étrangère ou indifférente à la morale humaine?

La conscience.

Sanction bien fragile qu'une conscience que la maladie peut suspendre, qu'une passion aveugle, et qui échappe à l'improviste avec cette vie précaire.

Oui, il n'est qu'une sanction : la conscience,—mais la conscience qu'on sent en soi immortelle, inamissible, qu'on sait retrouver toujours.

Du Bien vivre.

Celui qui ne veut prendre nulle charge de la vie y glisse et ne laisse nulle empreinte, comme il n'en reçoit aucune. C'est une vie à recommencer.

La vie ne consiste point à effleurer, mais à commencer à connaître à toujours.

Donc pour atteindre la vraie vie en ce monde, il est d'un esprit qui se sait immortel de ne rien fuir, de ne rien dédaigner, s'il le faut d'affronter toute épreuve, toute situation, et de courir gaiement, sans les chercher ni les craindre, tous les hasards de l'action.

De la Longanimité.

Je ne dirai point comme Léonard de Vinci : fuir les orages,—mais les conjurer par la sérénité consciente d'une vie continuée où les passions folles, les malentendus et les vaines disputes deviennent expansion et confiance infinies, joies durables.

Rien n'est contraire à la vie dans son acception immortelle, tout la sert et l'augmente.

De la Mansuétude.

Entrer dans l'âme des autres et n'exiger rien, voilà la vertu.

Qui exige est injuste.

De l'Héroïsme et du Sacrifice.

Tout ce qui se fait de grand et de généreux en ce monde dépasse cette vie. Je ne connais rien de plus universel que l'assentiment des hommes et leur admiration à des actes qui excèdent ou ruinent les satisfactions de l'homme en cette vie bornée. C'est un honneur chez tous les peuples de donner sa vie pour ce qui ne peut la payer. Et cependant quand il s'agit de conclure au delà, les plus hardis disent : « Je ne sais, » comme si ce qui fait l'admiration du genre humain se trouvait hors des lois rationnelles.

Il en résulte que les actes héroïques sont des miracles sans cause. Il est temps de rendre à la vraie nature de l'homme le génie, l'héroïsme, d'y reconnaître l'expansion d'une âme sûre d'elle-même, que n'arrête, dans son essor, ni crainte, ni doute, ni barrière.

De l'Amour.

L'amour donne à l'âme le plus vif et le plus complet sentiment d'immortalité dont elle soit capable en cette vie. Vouloir tout donner, tout recevoir en un instant, supprimer à la fois temps, obstacles, impossibilités, si grand est dans l'amour le désir qu'il contient l'infini en un éclair. Mais pour tout donner, pour tout recevoir, Dieu se charge des voies. Ce sont les lois de la nature. Oui, vous donnerez tout, vous recevrez tout, mais après avoir acquis les puissances d'aimer et d'être aimé, qui ne peuvent se produire que dans une succession ininterrompue de vies et d'existences.

Pour se retrouver et se rejoindre, il n'est besoin d'aucun miracle, d'aucune intervention arbitraire du Créateur; la logique de la perfectibilité seule l'assure. Vous vous retrouverez à toujours, quand vous aurez ce plus grand amour, cette plus grande connaissance, cette plus grande puissance qui donnent à elles seules de retrouver, de posséder et de retenir.

De l'Amour.

*

« L'amour est une promesse de Dieu, promesse qui n'est pas trompée pour les cœurs purs, pour les cœurs droits. C'est l'amour qui dessille nos yeux, qui les ouvre à la beauté, ce reflet de la vérité.

« C'est l'amour qui fait germer (qu'importe au prix de quels déchirements?) cette moisson qui croît pour une vie prochaine. C'est un regard qui dépasse cette vie.

« L'amour est l'ambition d'une vie future.

« Bénie soit donc la coupe, fragile ou à toute épreuve, de diamant ou d'argile, le cœur d'une femme, où Dieu met, pour que nous l'y prenions, cette semence qui croît sur cette terre, et sera récoltée sur une autre ! »

Du Mal.

Le mal n'est pas par lui-même. Il est une conséquence naturelle mais temporaire de la liberté d'une créature distincte de son créateur.

Dans la création de Dieu, tout est bon et il ne peut y avoir rien que de bon. Mais comment, sans être Dieu lui-même, des êtres créés libres arriveraient-ils tout d'abord à connaître le bien, à le vouloir, à le faire? Le mal c'est la transgression des lois divines établies dans la création. Mais quelle créature pourrait tout d'abord connaître et pratiquer cette loi, sans être Dieu lui-même, ou sans y être conduit fatalement et à l'aveugle par Dieu, c'est-à-dire sans perdre sa liberté?

Tous y arrivent sous la discipline des lois divines immuables, mais volontairement, mais librement. Ignorance, résistances, déviations, conflits, tout en

entretenant temporairement le mal, n'ont d'autre solution que le bien. Vertu, amour, héroïsme, ce sont les victoires de la liberté, les ailes puissantes par delà le mal temporaire. Aveuglement, crime, perversité sont des retards, mais aussi temporaires. Au fond de l'enfer même du pervers, le remords le relève, l'instruit au bonheur.

Le mal est dans la nature des choses mortelles, résultat inévitable pour une pauvre vie infirme qui, cherchant ses voies, tâtonne et se trompe. Marcher droit, c'est retrouver sa route. La victoire est d'opposer au mal une âme divine, c'est-à-dire si sûre qu'il finira, que du fond de l'angoisse, du martyre même, l'horreur de ces moments se passe et s'enlève dans l'élan vers le bonheur.

De la Mort.

*

« La mort n'est qu'une succession de milieux dans la série des transformations de la vie. Elle est le point rapide où l'anneau qui finit se rive à l'anneau qui commence. Est-ce que la vie, par les voies qu'elle ouvre, par les désirs qu'elle suscite, par les vocations qu'elle éveille, par les fautes qu'elle engendre, n'appelle pas la vie qui frayera ces voies, qui satisfera ces désirs, qui développera ces vocations, qui réparera ces fautes?

. . . . . .

« Celui qui en ce monde a senti et aimé la nature; celui qui a pressé sur son cœur une amante ou un ami, celui qui a donné volontairement sa vie sur la brèche ou au chevet d'un enfant malade; celui qui, chaque jour, a senti son cœur se creuser davan-

tage et devenir plus large; celui qui chaque jour a mieux connu, plus aimé, supportera-t-il jamais l'idée qu'une fièvre typhoïde ou la balle d'un fusil tranche tant d'espérances, et ferme un livre sur une page commencée, un poëme au milieu d'un épisode? »

La mort est si bien contre la nature de l'homme que le simulacre l'en épouvante.

Dieu ne serait pas Dieu s'il détruisait la vie.

CHARLES ALEXANDRE.

. . . . . .

Du Désespoir.

*

« Que le lâche gémisse et oublie de vivre : le brave vit et sait attendre.

« Celui-là a toute patience qui se sent immortel. »

Consolation.

*

« Nos souffrances, nos malheurs ne sont qu'illusion et passage ; il n'y a rien dans la nature de mauvais contre nous. L'amitié, les joies de l'âme vont sans cesse grandissant.

« Les choses ou les personnes qui nous ont rendus malheureux nous diront, lorsque nous nous retrouverons à une étape supérieure de notre vie infinie : Et pourtant je t'aimais !

« Tout ce qui n'est pas de bienveillance est mensonge. Quand par nos actions nous semblons témoigner aux autres de la haine, nous mentons; nous portons contre les voix les plus mystérieuses et les plus saintes de notre âme un témoignage qui nous révolte contre nous-mêmes, qui nous rend malades et furieux.

« Que si quelqu'un a été pour nous une cause de chagrin, je le plains, car il s'est fait plus de mal qu'à nous. Sa raison a été plus troublée que la nôtre. »

Un Programme d'Amis.

*

« Nous sommes une amitié de jeunes hommes qui croyons à l'immortalité, à la vie illimitée, sur cette terre et au delà de cette terre. L'univers incommensurable est pour nous le champ de notre activité, de notre amour, de notre connaissance et de leurs progrès indéfinis.

« Cette foi faisait mourir intrépidement les Gaulois, nos pères ; nous, elle nous fait affronter la vie aussi intrépidement qu'ils défiaient la mort.

« Nous croyons à l'immortalité comme à notre existence.

« Si la vie ne se démontre pas, elle s'affirme et ne peut se nier.

« Nous affirmons l'immortalité parce qu'elle nous pénètre le cœur, les sens l'intelligence; parce qu'elle

est la trame même de notre vie; parce qu'elle seule peut en rattacher tous les fils qui se brisent incessamment; parce que nous ne concevons et ne comprenons rien sans elle et que par elle.

« Nous affirmons l'immortalité, parce que tout problème de la terre y a sa solution;

« Parce que nous aimons, parce que nous souffrons, parce que nous avons perdu et que cette foi nous ouvre les horizons pour tout retrouver, guérir, bénir;

« Parce que tout ce qui vit ou peut vivre avec nous, nature, hommes, sociétés, devant y vivre à toujours dans un progrès indéfini, tous les malentendus s'effacent en espérance. L'amitié éternelle commence dès la terre pour celui qui aime et se recueille dans notre croyance.

« Notre dogme, c'est la personnalité indestructible, progressive, solidaire, c'est-à-dire d'autant plus forte et puissante qu'elle croît et s'augmente des autres personnalités.

« Et pour reprendre une image bien connue, nous croyons que chacun de nous dans l'univers est un centre dont la circonférence indéfiniment extensible peut contenir tous les autres centres et toutes les autres circonférences.

« Libres individus, nous sommes légion. Car nous sommes cette âme multiple, universelle, immortelle, qui s'affirme dès la terre.

« Nous sommes la solidarité : c'est-à-dire une vie qui sans cesse se renouvelle, chez tous se puise, se rend, s'échange, s'augmente et s'universalise.

« On cherchera en nous le système, ou l'école, ou le parti, nous sommes la voie où expire tout système, toute école, tout parti.

« Notre devise est tous appelés, tous élus, tous amis.

« L'immortalité c'est la consolation.

« C'est la vie nouvelle ; la langue universelle par laquelle nous atteindrons le pauvre, l'infirme, le deshérité, le malade, le blessé, en leur apportant la certitude que leur souffrance doit finir et leur félicité durer toujours ;

« Le riche, l'heureux, le savant, celui qui aime, celui qui comprend et qui, passionné de la lumière, l'entrevoit et la veut toujours plus, en leur apportant la certitude que celui qui a aura sans mesure, que celui qui aime aimera toujours mieux, que celui qui comprend possédera en réalité ce qu'il n'atteint que du désir, que celui qui sait en partie saura pleinement sans épuiser jamais sa science.

« La littérature, l'art, la philosophie, toutes les manifestations de l'âme humaine ne sont plus désormais circonscrites à cette vie de la terre. Elles balbutient, bientôt elle affirmeront une science universelle.

« Germes féconds qui de ce globe s'élancent pour croître et fleurir dans un développement indéfini !

« Notre polémique contre les choses mauvaises sera d'y chercher déjà le bien ;

« Notre encouragement pour le bien sera d'y entrevoir le mieux ;

« Notre idéal, une vie de plus en plus consciente et solidaire, une amitié croissante ;

« Notre texte, une même âme exprimée par les intelligences les plus diverses ;

« Notre mobile, le cœur de tous associés par l'espérance ;

« Notre récompense, notre œuvre elle-même. »

CONCORDANCES

Je rassemble ici, sous le titre de concordances, mes pièces justificatives. La démonstration de l'immortalité par la conscience individuelle ne paraît pas d'ordinaire assez convaincante au plus grand nombre pour que j'aie dû négliger ce qui peut se rencontrer d'autorités et de justifications à ce sentiment dans la tradition du genre humain.

Je me suis particulièrement attaché aux croyances de nos pères en Occident et de nos grands-pères en Orient, aux religions de la Gaule et de la Perse antique.

J'ai profité aussi d'expériences récentes dans les sciences physiologiques. J'ai cité de Leibnitz des fragments de lettres dont quelques-unes inédites jusqu'à ces derniers temps. J'ai emprunté à des voyageurs

modernes des chants et des traditions de peuples et de tribus complétement étrangers à notre civilisation.

« L'immortalité de l'âme, disait Pascal [1], est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

J'ajouterai : L'immortalité est un thème assez vaste et assez peu exclusif pour n'opposer la prescription au témoignage d'aucun peuple, même les plus anciens, et ne point dédaigner, à côté des spéculations du plus vaste génie humain, l'humble déposition des naturels de l'Afrique centrale ou de la mer du Sud. L'éclair de vérité jaillit souvent même des recherches scientifiques qui semblent le plus étrangères aux procédés de l'intuition.

Je publie ces textes et ces concordances, afin que ce qui fut ma confirmation devienne ma critique et aide à trouver plus et mieux.

Comme un moissonneur, je me présente avec ma gerbe, paille et grain. Que le lecteur en fasse son pain de vie.

[1] Passage cité par M. Jean Reynaud dans un excellent article : De la Mémoire dans l'immortalité. (*La libre Recherche,* décembre 1860.)

L'IMMORTALITÉ DANS LA GAULE.

En 1854, me trouvant à la campagne et agitant avec un ami le problème de la foi nouvelle, la croyance de la Gaule dans l'immortalité nous saisit dans notre entretien, nous inspirant une certitude que nous ne nous étions pas sentie encore.

Me retrouvant seul, je lui écrivis, sous l'impression de cette affirmation instinctive, des lettres qui furent l'origine de cette recherche et dont je donne un fragment intitulé *la Bonté de Dieu* [1]. Mais que j'étais loin d'espérer qu'au milieu de cette recherche isolée, où je n'avais d'autre guide que ma logique intérieure, d'autre contrôle de certitude que le recours à mon ami, la confirmation la plus complète, la plus heureuse, la plus imprévue, nous serait donnée par une

[1] V. à la suite des lettres de Leibnitz.

découverte qui nous a rendu les développements de la foi de nos pères pendant le moyen âge, lorsque le catholicisme romain semblait avoir pris partout la place des croyances de la Gaule !

J'eus pourtant ce bonheur, plus grand que je n'ai pu l'exprimer, de retrouver, dans un monument récemment découvert [1], la religion de notre vieille mère, la Gaule proscrite, si bien d'accord avec notre conscience. La plus grande partie des pages qui précèdent fut écrite dans cette émotion.

En transcrivant le texte des Triades, je n'ose espérer qu'aucun lecteur ressente ce que j'éprouvai. Il faudrait être aussi avide que je l'étais alors de concordances avec mes instincts sur l'immortalité.

Il ne m'appartient pas de dire que j'ai ajouté rien d'essentiel à la source où j'ai puisé, lorsque tout mon désir eût été d'exprimer les vérités que j'y trouvai pour ma conscience. En un mot, je me suis senti en accord avec nos pères, mais comme un fils qui les continue librement.

Quant à l'authenticité des Triades, j'y crois avec MM. Pictet, Henri Martin et Gatien-Arnoult, par les excellentes raisons qu'ils ont données et sous les réserves qu'ils ont faites.

Mais cette authenticité serait-elle démontrée fausse,

[1] *Le mystère des bardes de l'île de Bretagne, ou la doctrine des bardes gallois du moyen âge sur Dieu, la vie future et la transmigration des âmes.* (Bibliothèque universelle de Genève, novembre et décembre 1853.)

je réponds que la question archéologique ne peut infirmer dans ce monument les vérités de la conscience, d'où qu'elles viennent. Il importe peu pour les besoins que j'ai de croire en l'immortelle vie, que je doive les meilleures assurances qui s'en sont encore produites, ou à une succession de bardes proscrits, ou à un philosophe anonyme.

TRIADES

DES

BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE.

Je suis, pour la transcription des Triades, la traduction de M. Pictet et la disposition de M. Gatien-Arnoult (*Histoire de la Philosophie en France,* tome I, Période gauloise, 1858). Ce nouveau classement éclaircit quelques passages restés obscurs dans l'ordre suivi par les premiers éditeurs (ordre indiqué par un chiffre à la fin de chaque Triade).

J'ai cru inutile de reproduire les commentaires des savants auteurs qui ont si bien élucidé le texte de ces Triades. Ce monument n'est obscur au premier abord que par sa forte concision.

Je me suis borné à citer quelques-unes des notes philologiques dont M. Pictet a enrichi son commentaire, lorsqu'elles étaient essentielles pour l'intelligence du texte. Mais j'ai cru devoir transcrire de son interprétation des passages dont j'ai le plus profité.

J'ai mis aussi en regard quelques-unes des interprétations de

M. Gatien-Arnoult qui a exposé avec autant de fidélité que de bonheur les points fondamentaux de cette doctrine.

Je suis aussi particulièrement obligé envers M. Henri Martin à qui je dois la première communication des Triades et dont le livre (*Histoire de France*, 4e édition) m'a fourni quelques admirables citations.

I.

Sur Dieu.

Triade I. « Il y a trois unités primitives, et de chacune « il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une Vérité et « un point de Liberté ; c'est-à-dire (le point) où se trouve « l'équilibre de toute opposition. » 1.

M. Henri Martin commente ainsi cette première Triade : « Dieu ou l'Être existant par soi-même, Dieu-Vérité, Dieu-Liberté, voici la trinité druidique. Ainsi le Dieu des Druides est l'antithèse absolue du Dieu-Destin ou Fatalité. Dieu est *ce que rien ne fait pencher de côté ou d'autre,* et la pierre de l'équilibre (les pierres branlantes si nombreuses parmi les monuments druidiques) est le symbole du Dieu-Liberté. Les pierres muettes recommencent à parler pour nous.

« On voit que la création est, aux yeux des Druides, un acte libre et non une production fatale. On voit aussi de quelle haute origine procède l'indomptable esprit de la liberté gauloise... »

Triade II. « Trois choses procèdent des trois unités pri- « mitives : toute Vie, tout Bien, toute Puissance. » 2.

Triade III. « Dieu est nécessairement trois choses : la « plus grande part de Vie, la plus grande part de Science, « la plus grande part de Puissance : et il ne saurait y avoir « plus d'une grande part de chaque chose. » 3.

Triade IV. « Trois grandeurs de Dieu : Vie parfaite, « Science parfaite, Puissance parfaite. » 10.

Triade V. « Trois choses seront (c'est-à-dire prévaudront) « nécessairement : la suprême Puissance, la suprême In- « telligence, le suprême Amour de Dieu. » 9.

M. Gatien-Arnoult donne une autre version de cette Triade : « Trois choses étant nécessairement : la suprême Puissance de Dieu, sa suprême Intelligence, son suprême Amour. »

Triade VI. « Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : « sa Puissance infinie, sa Sagesse infinie, son Amour infini : « car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse « devenir vrai, qui ne puisse être voulu par ces trois attri- « buts. » 5.

Triade VII. « Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas « être : ce qui doit constituer le Bien parfait, ce qui doit « vouloir le Bien parfait, ce qui doit accomplir le Bien par- « fait. » 4.

Triade VIII. « Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas « accomplir : ce qu'il y a de plus utile, ce qu'il y a de « plus nécessaire, ce qu'il y a de plus beau pour chaque « chose. » 7.

Triade IX. « Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, « comme créateur de toutes choses : amoindrir le mal, « renforcer le bien, mettre en lumière toute différence, « de telle sorte qu'on puisse savoir ce qui doit être et au « contraire ce qui doit ne pas être. » 6.

Triade X. « Trois nécessités de Dieu : être infini en lui-

« même, être fini par rapport au fini, être en accord avec « chaque état des existences, dans le cercle de Gwynfyd.» 46.

Voir plus bas les Triades XIV, XXI.

II.

Sur les Êtres en général.

Triade XI. « Trois causes (originelles) des êtres vivants : « l'Amour divin (en accord) avec la suprême intelligence ; « la Sagesse divine ayant la connaissance de tous les moyens, « et la Puissance divine (en accord) avec la suprême Vo- « lonté, l'Amour et la Sagesse. » 11.

Triade XII. « Trois choses que Dieu a données à tout « être vivant, savoir : la plénitude de son Espèce (ou de sa « nature propre), la distinction complète de son Individua- « lité et l'originalité de son Awen (de son génie primitif). « C'est là ce qui constitue la personnalité propre et com- « plète de chaque être. » 34.

Triade XIII. « Trois différences de tout être vivant par « rapport aux autres : l'Awen (le génie primitif), la Mé- « moire et la Perception. Car ces facultés sont complètes « pour chacun et ne sauraient se partager avec un autre « être. Chacun (les possède) en plénitude exclusive; et il ne « peut y avoir deux plénitudes d'aucune chose. » 33.

« Le mot gallois *awen* est traduit imparfaitement, dans ces deux Triades, par génie primitif.

« Étymologiquement, *awen* signifie flux, fluide, ce qui s'écoule, ce qui se meut, ce qui tend ou aspire, le principe des as-

pirations, des tendances, des aptitudes et des goûts.... Par extension et en employant un langage psychologique de nos jours, l'*awen* est le *principe de l'activité par soi* ou le *principe de la spontanéité :* on pourrait dire que c'est le *moi*, avec la conscience de soi-même. » (Gatien-Arnoult.)

Triade XIV. « Trois choses auxquelles tout être vivant « participe nécessairement par la justice de Dieu : la Sym- « pathie (ou le secours) de Dieu dans Abred ; car sans cela « nul ne pourrait connaître aucune chose : le privilége de « l'amour divin et l'accord (avec Dieu) quant à l'accomplis- « sement, par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste « et miséricordieux. » 16.

Note de M. Pictet :

« Le terme de *cydymoddef*, traduit par sympathie, signifie littéralement *co-souffrance* et implique l'idée d'un Dieu qui partage volontairement l'état de misère de la créature pour l'aider à s'en délivrer.

« De même l'expression de *cyd-ddiwedd*, littéralement *co-accomplissement*, exprime un accord d'action entre Dieu et la créature pour atteindre à un même but. »

Triade XV. « Trois cercles de l'existence : le cercle du « Vide (ou de la région vide, Cylch y Ceugant) où, excepté « Dieu, il n'y a rien de vivant, ni de mort, et nul être que « Dieu ne peut le traverser ; le cercle de la Transmigration « (Cylch y'r Abred), où tout être animé procède de la mort, « et l'homme le traverse ; le cercle de la Félicité (Cylch y « Gwynfyd), où tout être animé procède de la vie, et « l'homme le traversera dans le ciel. » 12.

Note de M. Pictet :

« *Cylch y Ceugant* littéralement : cercle de la circonférence vide (*ceu—cau*, creux; *cant*, circonférence). *Ceugant* signifie aussi infini, *circle of infinitude*. *Ceugant* signifie encore certain, absolu,

« *Cylch y'r Abred.* Le sens ordinaire d'*abred* est celui de mal; mais *abrediad* signifie transmigration, *abredu,* transmigrer, et ce sens-là nous conduit à la forme plus simple *pred,* migration, *a* est un préfixe intensitif qui exige le changement régulier de *p* en *b.*

« *Cylch y Gwynfyd,* composé de *gwyn,* beau, heureux, et de *byd,* monde, signifiant comme *gwynfa,* un lieu de bonheur, un paradis, et en général félicité, béatitude. »

« Ainsi, dit M. Gatien-Arnoult, l'âme immortelle parcourt deux cercles de l'existence; et après s'être épurée par de nombreuses transmigrations dans le premier (*Abred*), elle passe dans le second (*Gwynfyd*).

« César indiquait très-bien la première partie de cette doctrine quand il disait : « Les Druides veulent persuader que les âmes « ne périssent pas, et qu'après la mort elles passent d'un corps « dans un autre, et ils pensent que cela excite puissamment les « hommes au courage en leur faisant négliger la crainte de la « mort. » César désignait ainsi les transmigrations dans le cercle d'Abred; et il faut remarquer qu'il traduit très-exactement le mot du dogme philosophique. *Transire ab aliis ad alios* est la traduction propre du verbe *abredu,* transmigrer.

« Lucain, en ses vers, indiquait de même très-bien la dernière doctrine, quand il disait que, suivant les Druides, la même âme gouverne un corps dans un autre orbe : *regit idem spiritus artus orbe alio;* c'est-à-dire dans un autre cercle, le cercle de Gwynfyd. Le poëte latin traduit même ici très-exactement le mot du dogme philosophique gaulois. *Orbis* est la traduction propre de *cylch,* cycle, κυκλος, cercle. »

Voir, sur le symbolisme des monuments druidiques appelés *Cromlechs,* figurant les cercles de l'existence, Gatien-Arnoult.

Triade XVI. « Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie : le Commencement dans Annwfn (l'abîme), la Transmigration dans Abred, et la « Plénitude dans le ciel ou le cercle de Gwynfyd; et, sans « ces trois choses, nul ne peut être, excepté Dieu. » 14.

« *Annwfn* (ou *annwn*), composé régulier du préfixe négatif *an*, et de *dwfn*, fond, profondeur, avec changement ordinaire de *d* en *n*. *Annwfn* répond exactement au grec ἄβυσσος, sans fond, abîme. On entendait par *annwfn* une région de ténèbres et de mort. » (M. Pictet.)

M. Gatien-Arnoult propose cette autre étymologie d'*annwfn* : « Il peut être composé aussi de *an*, eau, et *dwn*, eau profonde. »

Triade XVII. « Trois états successifs des êtres animés : « l'état d'Abaissement dans Annwfn (l'abîme), l'état de « Liberté dans l'humanité, l'état d'Amour ou de félicité « dans le ciel. » 13.

Triade XVIII. « Trois puissances de l'existence : ne pas « pouvoir être autrement, ne pas être nécessairement au- « tre et ne pas pouvoir être mieux par la conception : et « c'est en cela qu'est la perfection de chaque chose. » 8.

« Cette Triade un peu obscure, dit M. Gatien-Arnoult, nous semble se rapporter aux trois états successifs qui viennent d'être indiqués dans la Triade XVII. Car, dans *Annwfn*, les êtres ne peuvent pas être autrement qu'ils ne sont : dans l'état d'*Humanité libre*, ils ne sont pas nécessairement tel ou tel ; dans *Gwynfyd*, ils atteignent le meilleur état qu'on puisse concevoir, et la perfection de chaque être consiste à s'élever d'*Annwfn* à *Gwynfyd*, ou de l'abîme au ciel. »

Triade XIX. « Trois choses qui n'auront point de fin, à « cause de la nécessité de leur puissance : la Forme de « l'existence, la Qualité de l'existence et l'Utilité de l'exis- « tence : car ces choses, délivrées de tout mal, dureront « éternellement chez les êtres animés ou inanimés, dans « la diversité du beau et du bien du cercle de Gwynfyd. » 39.

On voudrait connaître, d'une manière plus précise, le sens logique attribué par les bardes aux mots *dull*, *ansawd*, *lléo*, forme,

qualité, unité. Cette Triade nous paraît, du reste, s'expliquer très-bien en la rapprochant des Triades XLI et XLVI.

Triade XX. « Trois différences essentielles entre l'homme « et tout autre être (d'une part) et Dieu : l'homme (et tout « autre être) est limité, Dieu ne saurait l'être ; l'homme (et « tout autre être) a un commencement, Dieu n'en saurait « avoir ; l'homme doit nécessairement passer par des chan- « gements d'état successifs dans le cercle de Gwynfyd, à « cause de son impuissance à supporter le Ceugant, et Dieu « ne saurait changer ; car il peut supporter toute chose, et « cela avec la félicité. » 30.

Triade XXI. « Trois choses impossibles pour tout être, « excepté Dieu : supporter l'éternité du Ceugant, participer « à tous les états sans changer, améliorer et modifier toutes « choses sans les détruire. » 38.

III.

Sur l'homme, sa nature et sa destinée.

M. Gatien-Arnoult résume ainsi cette Doctrine : « Toute existence a son commencement dans *Annwfn*, qui est le plus bas degré du cercle d'*Abred :* en s'élevant à des degrés supérieurs, elle atteint l'état d'humanité ; et vit plus ou moins longtemps dans cet *Abred*, avec un sort et des changements divers, selon la conduite menée, jusqu'à ce qu'elle mérite d'entrer dans le cercle de *Gwynfyd*, où elle passe encore continuellement de changements en changements, au sein de la félicité. »

Triade XXII. « Trois choses nécessaires dans le cercle

« d'Abred (au degré Annwfn) : le moindre degré possible de « toute vie, et de là son commencement; la matière de « toutes les choses, et de là leur accroissement progressif, « lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité (c'est-« à-dire en vertu de lois nécessaires); la formation de toutes « choses de la mort, et de là la débilité des existences. » 15.

Commentaire de M. Pictet : « C'est dans l'abîme, *Annwfn*, que se trouvent à la fois, la vie à son moindre degré, c'est-à-dire en germe, la substance matérielle qui constituera l'enveloppe périssable des créatures, et la mort, c'est-à-dire le sommeil primitif au sein des ténèbres, où toute vie prend son point de départ pour se développer ultérieurement. Ce développement (le *werden* des philosophes allemands) ne peut s'effectuer, au début, que sous l'empire des lois nécessaires, qui régissent la matière et les forces cosmiques; car la liberté n'existe pas encore. Pendant cette évolution, la créature, sortie de la mort, reste un être incomplet, un composé d'existence et de néant, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber dans le chaos, tant qu'un principe supérieur et divin ne l'aura pas libéré des liens de la mort. »

Quels pressentiments de cette vue de la science moderne : « La vie remplit les lieux les plus cachés de l'univers. » (Pouchet, *Hétérogénie*.)

Triade XXIII. « Trois choses sont primitivement con-« temporaines : l'Homme, la Liberté, la Lumière. » 22.

Avant l'homme, les ténèbres, les créatures inférieures, les lois de la fatalité.

Avec l'homme le *fiat lux* se prononce, et de plus en plus à mesure qu'il entre dans la liberté morale.

Triade XXIV. « Trois priviléges de la condition de « l'homme : l'Équilibre du mal et du bien, et de là la fa-« culté de comparer; la Liberté dans le choix, et de là le « jugement et la préférence ; le Développement de la force

« (morale), par suite du jugement et de la préférence. Ces « trois choses sont nécessaires pour accomplir quoi que ce « soit. » 29.

M. Gatien-Arnoult donne cette variante : .... « la *puissance d'Option....;* le *déploiement de la Force....* Ces trois choses doivent nécessairement précéder toute action. »

A. *De l'homme dans le cercle d'Abred.*

Triade XXV. « Trois causes de la nécessité (du cercle) « d'Abred : le développement de la substance matérielle de « tout être animé, le développement de la connaissance de « toute chose, le développement de la force (morale) pour « surmonter tout contraire et Cythraul et pour se délivrer « de Drwg (le mal). Et sans cette transition de chaque état « de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour au- « cun être. » 17.

Triade XXVI. « Trois choses principales (à obtenir) dans « l'état d'Humanité (en Abred) : la Science, l'Amour, la « Puissance au plus haut degré (possible) de développement « sans la mort (c'est-à-dire avant que la mort ne survienne). « Cela ne peut être obtenu que dans l'état d'Humanité, « par le privilége de la liberté et par le choix (de l'homme). « Ces trois choses sont appelées les trois Victoires. » 27.

Triade XXVII. « Trois victoires sur Drwg et Cythraul : « la Science, l'Amour, la Puissance, car le Savoir, le Vou- « loir et le Pouvoir accomplissent quoi que ce soit, dans « leur connexion avec les choses. (Ces trois victoires) « commencent dans la condition de l'Humanité, et se con- « tinuent éternellement. » 28.

Cythraul signifie l'obstacle et l'adversaire : il est employé vulgairement comme l'équivalent de *diafwl*, *diawl*, le diable. *Drwg* signifie le mal et le malin; il désigne de même un être diabolique ou satanique. Le mot *drogue* en vient sans doute.

« ..... La dernière partie de la Triade XXVII semble dire que la lutte de l'homme contre le mal continuera même au delà d'Abred et conséquemment dans Gwynfyd; mais cela n'est pas exact. Nous verrons que, si l'homme parvenu en Gwynfyd continue, en effet, éternellement de développer sa Puissance, sa Science et son Amour, il le fait sans aucune opposition de *Drwg* et de *Cythraul*. » (Gatien-Arnoult.)

M. Henri Martin fait de la Triade XXVII la religion des héros :

« On atteint Gwynfyd par la force comme par la science. Les grandes vertus, les morts glorieuses, l'immolation volontaire sur les autels, qui est comme le chef-d'œuvre de l'impassibilité, y mènent tout droit. »

Triade XXVIII. « Trois choses nécessaires pour le « triomphe de l'homme (sur le mal) : l'Impassibilité (c'est-« à-dire la fermeté contre la douleur), le Changement, la « Liberté : et avec le pouvoir (qu'a l'homme) de choisir, « on ne peut savoir à l'avance, avec certitude, où il « ira. » 23.

Le changement, c'est-à-dire la transmigration.

Triade XXIX. « Par trois choses, l'homme tombe « sous la nécessité d'Abred (ou de la transmigration) : par « l'absence d'effort vers la connaissance, par le non-atta-« chement au bien et par l'attachement au mal. En consé-« quence de ces choses, il descend dans Abred jusqu'à son « analogue, et il recommence le cours de sa transmigra-« tion. » 25.

Triade XXX. « Par trois choses, l'homme redescend « nécessairement dans Abred, bien qu'à tout autre égard, « il se soit attaché à ce qui est bon : par l'orgueil (il tombe) « jusque dans Annwfn; par la fausseté, jusqu'au point de « démérite équivalent; par le manque de charité, jusqu'à « l'animal semblable (c'est-à-dire jusqu'au degré corres- « pondant d'animalité). De là il transmigre de nouveau « vers l'Humanité comme auparavant. » 26.

« La rechute de l'homme dans les choses inanimées et dans les existences animales, c'est-à-dire inconscientes, est la seule doctrine néo-druidique qui blesse le sentiment moderne, en vertu du principe que l'être, qui est une fois entré dans le monde de la conscience et de la responsabilité morale, n'en peut plus sortir, et y trouve sa peine comme sa récompense. » (Henri Martin.)

« L'âme immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables. » (Byron.)

Triade XXXI. « Trois alternatives (offertes) à l'homme : « Abred ou Gwynfyd, Nécessité ou Liberté, « Mal ou Bien : le tout en équilibre. Et l'homme peut à « volonté s'attacher à l'une ou à l'autre de ces alternatives. » 24.

« On ne saurait établir d'une manière plus formelle la doctrine de la liberté humaine. L'homme seul décide de ses destinées futures, bien que Dieu lui prête secours pour marcher dans la bonne voie. » (M. Pictet.)

Triade XXXII. « Trois choses indispensables dans « le cercle d'Abred : la transgression de la loi (le péché?), « car il n'en peut être autrement; la délivrance de la « mort devant Drwg et Cythraul; l'accroissement de la « vie et du bien, par l'éloignement de Drwg, dans la déli-

« vrance de la mort : et cela par l'amour de Dieu qui « embrasse toutes choses. » 20.

Il est à remarquer que, dans la Triade XXXII, M. Gatien-Arnoult traduit *anghyfraith* non par transgression de la loi ou péché, comme M. Pictet, mais par affranchissement de la loi. D'où cette variante :

« Trois choses indispensables dans le cercle d'Abred : l'affranchissement de la loi (de nécessité), car il n'en peut être autrement, etc. »

Triade XXXIII. « Trois choses s'affaiblissent de jour « en jour, l'opposition contre elles croissant de plus en « plus : l'Ignorance, la Haine, l'Injustice. » 44.

Triade XXXIV. « Trois choses se renforcent de jour « en jour, la tendance vers elles devenant toujours plus « grande : la Science, l'Amour, la Justice. » 43.

Triade XXXV. « Trois choses diminuent continuel- « lement : l'Obscurité, l'Erreur, la Mort. » 42.

Triade XXXVI. « Trois choses s'accroissent conti- « nuellement : le Feu ou la Lumière, l'Intelligence ou la « Vérité, l'Esprit ou la Vie. Ces trois choses finiront par « prévaloir sur toutes les autres : et alors Abred sera dé- « truit. » 41.

Triade XXXVII. « Trois calamités primitives du « cercle d'Abred : la Nécessité, l'Absence de mémoire, « la Mort. » 18.

« Le gallois exprime ces trois choses par trois mots analogues entre eux, et qui composent une formule mnémonique : *angen*,

anghof, angeu. Cela se rencontre fréquemment dans les Triades dont tout révèle la nature essentiellement traditionnelle. »

Triade XXXVIII. « Trois moyens efficaces de Dieu « dans Abred, pour dominer Drwg et Cythraul et surmon- « ter leur opposition par rapport au cercle de Gwynfyd : « la Nécessité, l'Absence de mémoire, la Mort. » 21.

B. *De l'homme dans le cercle de Gwynfyd.*

Triade XXXIX. « Trois (avantages) principaux du « cercle de Gwynfyd : Absence de mal, Absence de besoin, « Absence de mort. » 31.

« C'est-à-dire, dit M. Gatien-Arnoult, que l'homme, en Gwynfyd, est d'abord affranchi de toutes les calamités d'Abred. »

Les trois composés gallois *annrwg*, *anneisiau*, *annarfod*, constituent une formule mnémonique, comme dans la Triade XXXVII.

Triade XL. « Trois choses qui seront rendues à « l'homme dans le cercle de Gwynfyd : le Génie primitif « (l'Awen), l'Amour primitif, la Mémoire primitive; car « sans cela il ne saurait y avoir de félicité. » 32.

Commentaire de M. Pictet : « Les deux Triades XXXIX et XL dans leur concision caractérisent parfaitement l'état futur de l'homme dans Gwynfyd. D'une part, il sera délivré des misères d'*Abred*, du mal, du besoin, de la mort; d'autre part, il retrouvera pleinement les éléments essentiels du bonheur.

« En première ligne se place ce que les bardes gallois appellent l'*Awen*. Au point de vue psychologique de la Triade XL, l'*awen* représente le développement le plus élevé, la quintessence intellectuelle, la fleur idéale de chaque âme individuelle.

« Tout homme a son *awen*, mais il lui est rarement donné d'en jouir dans l'existence terrestre. Les mille entraves de la vie, et

les accidents de l'organisation matérielle, en arrêtent ou en troublent le développement. Et cependant ne serait-ce pas là, pour chaque individu, le plus puissant élément de bonheur? — Eh bien! cet élément sera possédé d'une manière complète dans le cercle de Gwynfyd, et là chacun deviendra en réalité ce qu'il a été primitivement comme idéal dans la pensée du créateur.

« Le second élément du bonheur sera l'amour, dans le sens le plus élevé. Les liens, les affections pures et sacrées de la famille et de la société, toujours brisés violemment par la mort, se renoueront à jamais dans Gwynfyd; car sans cela, l'homme ne pourrait être complétement heureux. Et non-seulement il y aura, sous ce rapport, une entière satisfaction, mais l'amour embrassera de proche en proche tous les êtres, tout en se concentrant toujours davantage sur Dieu, comme on le verra dans une des Triades qui suivent.

« Mais pour cela, ainsi que pour l'entier développement de l'*awen* et de la science, il faut que l'homme retrouve aussi la mémoire de ses existences passées, afin de ressaisir l'unité de sa nature personnelle, et de réunir dans une synthèse définitive tous les moments de sa vie, épars dans la succession des temps. »

Triade XLI. « Trois prééminences (distinctives) de chaque être vivant dans le cercle de Gwynfyd : la Vocation, le Privilége, et l'Awen (le génie primitif). Il n'est pas possible, en effet, que deux êtres soient identiques à tous égards : or, il y aura plénitude pour chacun en ce qui concerne sa prééminence distinctive, et la plénitude d'une chose comprend nécessairement tout ce qu'elle peut être en réalité. » 37.

Commentaire de M. Pictet : « Chaque personnalité humaine demeurera éternellement distincte avec un développement illimité. Mais, en arrivant à la perfection intellectuelle et morale, tous les êtres en viendraient à se ressembler complétement. Cela, cependant, n'aura pas lieu, et chacun possédera sa prééminence

distinctive, fondée sur trois choses : une *vocation* (ou juridiction, office, emploi, car le mot *swydd* signifie tout cela), c'est-à-dire, une sphère d'activité propre avec un but assigné par Dieu; un *privilége,* c'est-à-dire l'action libre et indépendante dans cette sphère d'activité; et le *génie original* (*awen*), qui, d'après la Triade XL, sera rendu à chacun dans Gwynfyd, comme un bien inaliénable. La perfection des êtres, à quelque degré qu'elle s'élève, n'impliquera donc pas l'uniformité, mais consistera en ce que chaque être réalisera complétement son *idéal propre*, en exerçant ses facultés dans une sphère déterminée et toujours avec un but positif, ce qui n'exclut pas l'idée d'un changement progressif : doctrine de bonheur en opposition tranchée avec l'immobilité contemplative telle que la conçoivent les Indous. »

Triade XLII. « Trois avantages excellents (qui résul-
« tent) des changements d'état dans Gwynfyd : l'Instruc-
« tion, la Beauté, le Repos. (Ces changements ont lieu)
« à cause de l'impuissance de l'homme à supporter le
« Ceugant, qui est au delà de toute connaissance. » 40.

« L'*instruction* (*ymddysg*) signifie le progrès dans la science; la beauté découlera de la variété (*harddwch, beautiful variety*). »

Quant au repos, il faut entendre que l'homme s'arrêtera définitivement dans le cercle de Gwynfyd, où il aura, dit M. Gatien-Arnoult, la calme satisfaction d'exister; car tout autre sens serait en contradiction avec les changements et l'activité continue qui, selon les bardes, persisteront dans Gwynfyd pour le bonheur même de l'homme.

Triade XLIII. « Trois conditions nécessaires pour arri-
« ver à la plénitude de la Science : transmigrer dans Ab-
« red, transmigrer dans Gwynfyd, se ressouvenir de toutes
« choses (passées en ces transmigrations) jusque dans
« Annvfn. » 19.

Triade XLIV. « Trois puissances (fondements) de la

« Science : la transmigration complète par tous les états « des êtres, le souvenir de chaque transmigration et de « ses incidents, le pouvoir de passer à volonté de nouveau « par un état quelconque, en vue de l'expérience et du « jugement. Et cela sera obtenu dans le cercle de Gwyn- « fyd. » 36.

Commentaire de M. Pictet : « Délivré du mal, de la mort et de l'ignorance, en pleine possession de son génie primitif, de son *awen*, et des pures félicités de l'amour, l'homme néanmoins ne s'arrêtera pas dans une monotone éternité de bonheur, incompatible avec sa nature. (V. Triade XX.)

« Un champ indéfini d'activité intellectuelle et de progrès lui restera toujours ouvert dans l'étude inépuisable des œuvres de Dieu. Aux trésors de science accumulés par le souvenir complet de ses existences passées, il ajoutera sans cesse de nouveaux trésors, car l'univers entier s'ouvrira devant lui comme un livre. Et non-seulement il abordera des sphères nouvelles, mais il pourra, s'il le veut, et, comme dit la Triade, *en vue du jugement et de l'expérience*, repasser par toutes les transmigrations, c'est-à-dire redescendre sur la terre; mais, comme de raison, avec les priviléges d'un habitant de Gwynfyd. »

M. Henri Martin dit très-bien : « Le génie sympathique des peuples gaulois veut que les héros renaissent pour sauver leurs frères ou venger leur patrie : on va, dans les jours d'infortune nationale, interroger les dolmens et les tombelles silencieuses; on écoute si l'on n'entendra pas une voix sortir de la grotte de pierre, un murmure résonner, un coursier hennir....; toutes les légendes sont pleines de cette généreuse croyance. La foi au *retour d'Arthur* en est la personnification la plus célèbre. Les légendes de Merlin et de Taliesin, redescendus de Gwynfyd sur la terre, se rapportent à la fois à la donnée scientifique des Druides et au sentiment populaire. »

Triade XLV. « Trois choses dont la Connaissance amè- « nera l'anéantissement de tout mal et de la mort, et la

« victoire (de l'homme sur eux) : Connaissance (des êtres)
« quant à leur nature propre, Connaissance de leur cause,
« Connaissance de leur mode d'action : et cette Connais-
« sance sera obtenue dans Gwynfyd. » 35.

M. Pictet dit en commentant cette Triade : « Si, dès cette vie, l'homme pouvait savoir clairement ce qu'est le mal en lui-même, d'où il provient, comment il agit, il n'y a pas de doute que le mal perdrait toute sa puissance sur lui. Le mal, en effet, n'a et ne peut avoir qu'une existence relative, temporaire, et qui ne se maintient qu'à l'aide d'une illusion trompeuse. Il n'a de prise sur l'homme qu'en l'égarant, en se donnant pour ce qu'il n'est pas, en faisant briller devant lui de vaines perspectives qui fuient sans cesse. Si l'homme avait la conscience de cette inanité, s'il savait où, comment et pourquoi les piéges sont tendus, il se garderait bien d'y tomber. Dans le cercle de Gwynfyd cette connaissance lui sera pleinement accordée, et le mal cessera d'exister pour lui. »

Triade XLVI. « Trois plénitudes (du bonheur) dans
« Gwynfyd : Participer de toute qualité, avec une perfec-
« tion principale ; posséder toute espèce de génie, avec un
« génie prééminent ; embrasser tous les êtres dans un
« même amour, avec un amour en première ligne, savoir
« l'amour de Dieu. Et c'est en cela que consiste la pléni-
« tude du ciel et de Gwynfyd. » 45.

Nous ne reproduirons aucun commentaire pour cette Triade, elle est la lumière même et la conclusion splendide de cette Doctrine.

CONCORDANCES

DES SCIENCES PHYSIOLOGIQUES.

Est-il nécessaire de déclarer de nouveau que nous n'avons point la prétention de ramener le XIXe siècle à ces aphorismes de forme barbare, que nous ne songeons point à faire du *Mystère des Bardes de l'île de Bretagne* une nouvelle Genèse ou un nouveau symbole de Nicée? Assez de copies, d'imitations et de redites. Le passé n'a que trop pesé sur le présent pour l'étouffer lui et l'avenir.

Notre joie a été de trouver un précédent à nos aspirations les plus intimes. — Rien de plus. Que les hommes de notre race aient sondé si profondément les questions religieuses qui nous attirent le plus, que l'ardent besoin de notre cœur ait eu ces magnifiques réponses dans les idées des bardes, que pendant tant de siècles se soient transmises de génération en génération la recherche passionnée, la certitude de

plus en plus vive de cet avenir de l'homme qui nous fait tressaillir d'espérance, nous en sommes heureux et fortifiés. Nous acceptons pour notre tradition cette affirmation de l'immortalité de l'âme et de nos vies futures. A nous et à ceux qui viendront d'élargir ce thème, de le féconder de notre vie, de nos actes, de notre science, de notre libre pensée, pour qu'au lieu d'une franc-maçonnerie de bardes proscrits se constitue légitimement une Église universelle librement acceptée et édifiée de tous[1].

Peut-être nous reprochera-t-on de nous être attaché trop servilement au texte des Triades dans le chapitre de *la Mère*. Ces pages furent écrites aus-

[1] Je ne puis écrire le mot de *franc-maçonnerie* sans un sentiment de respect pour la société qui fut au dernier siècle l'initiation de la tolérance et de l'humanité. Étranger à cette compagnie, cet hommage m'est permis. Je ne connais point de cérémonie religieuse plus grandement empreinte des consolations de l'immortalité, que le Rituel pour une pompe funèbre dans la liturgie maçonnique. J'y retrouve en traits touchants et la tradition des antiquités les plus vénérables et la magnanimité de la solidarité moderne.

Une impression analogue des grandeurs du prestige et des puissances de consolation que les cérémonies funèbres peuvent emprunter du sentiment de l'immortalité, je l'ai éprouvée dans le Wilhelm-Meister aux *funérailles* de Mignon. Gœthe aura sans doute puisé aussi dans l'idée mère de la franc-maçonnerie la donnée de la seconde partie du Wilhelm-Meister, lorsqu'il représente l'initiation de son héros dans une affiliation d'amis, s'élevant, par une sorte de providence mutuelle qui règle leur vie, au plus harmonique développement de leurs innéités individuelles.

sitôt après avoir pris connaissance de la publication de M. Pictet, dans la première joie de savoir nos pères si bien d'accord avec nous. Nous n'y modifions rien aujourd'hui de crainte d'enlever de ce livre sa seule éloquence, le reflet de la flamme que nous sentîmes en nous à cette découverte. On nous pardonnera d'avoir fait servir tout d'abord ces paroles antiques à nos pensées neuves encore. Elles réveillaient, à mesure que nous les répétions, des parties de notre âme qui n'avaient pas parlé. Mais qui voudra suivre ces idées dans cet écrit même, les sentira douées d'une vitalité si puissante que la littéralité de la tradition disparaît dans les chapitres suivants, *la Solidarité universelle, le Ciel sur terre, l'Église universelle,* pour ne laisser que la libre interprétation d'un homme dégagé de cette tradition même. En effet, comment affirmer un génie propre dans chaque homme et dans chaque créature, une personnalité sans cesse croissante avec les progrès de la conscience, et ne pas faire jaillir toute spontanéité, toute invention? L'archéologie est remise à sa vraie place devant ces horizons d'une vie de progrès indéfinis qui se déploient pour l'homme.

Plutôt que de revenir sur une discussion de texte, nous aurions un plus grand intérêt à consigner ici les justifications que les croyances de la vieille Gaule ont reçues des sciences physiologiques. Ce serait un livre dans un livre.

Cependant nous avons à cœur de le dire, les recherches les plus récentes sur la production des êtres vivants renouvellent les conceptions intuitives de la sagesse gauloise. Nous parlons entre autres des grandes expériences de notre illustre et vénéré maître et ami, M. le docteur Pouchet, qui, dans l'exposition des faits relatifs au problème de la production des êtres vivants, a remonté aussi haut qu'il est possible avec les meilleurs instruments actuels [1].

A ce point de vue des concordances des lois scientifiques établies par M. Pouchet, avec certaines affirmations de la philosophie celtique, nous signalerons entre autres la démonstration de la conception gauloise de l'*awen;* démonstration *implicitement* contenue dans l'exposé des expériences de M. Pouchet, nous nous hâtons de le dire, car l'auteur de l'*Hétérogénie* ne connaissait ni le texte, ni la doctrine des Triades, lors de la publication de son livre.

Que le lecteur juge du rapprochement de quelques textes.

Nous avons défini l'*awen,* avec MM. Pictet, Henri Martin et Gatien-Arnoult, l'influx divin dans la créature, le génie propre à chaque être au moindre comme au plus haut degré de son développement, le mouvement vital, le principe de la spontanéité, le principe de l'activité par soi, en un mot la personnalité

[1] *Hétérogénie* ou *Traité de la génération spontanée,* basé sur de nouvelles expériences, par F.-A. Pouchet. Paris, 1859.

individuelle absolument distincte dans tout être, qu'on le considère à son commencement le plus rudimentaire ou dans ses plus vastes développements.

Les résultats des expériences de M. Pouchet impliquent une conception tout à fait analogue, d'autant plus saisissante que les mots pour l'exprimer diffèrent, d'abstraits à notre point de vue psychologique, devenant concrets par la méthode expérimentale.

Ces expériences constatent dans la formation de l'ovule de tous les êtres une force initiale, un acte tout spontané, manifestation plastique qui rassemble soit dans un organe spécial comme l'ovaire des plantes et des animaux, soit dans un milieu *ad hoc*, comme la pellicule d'une macération, les molécules organiques pour en faire les éléments primitifs d'un nouvel organisme en rapport avec le milieu où ses éléments ont été primitivement puisés.—« Cette force obscure et indécise d'abord, bientôt accroît son énergie et finit ensuite par s'adjoindre les volitions intellectuelles. » (*Hétér.*, p. 331.)

Liberté propre de l'être dans la formation de l'ovule, même dans la conception ovarique : « La mère n'a nulle influence normale sur son produit, et celui-ci se forme non-seulement à son insu, mais, en outre, par une force spéciale. Ce n'est pas la mère qui le sculpte, c'est lui qui se sculpte lui-même. » (p. 334). — « La mère ne façonne pas plus son œuf que son fœtus. » (p. 329). « L'ovule recèle en lui-même sa puissance architectonique. » (p. 136).

D'où la conséquence : « Le principe vital ne se transmet pas. » Il est par lui-même[1]. « Il se manifeste dans toutes les circonstances où la vie peut se développer. » (p. 430).

La génération spontanée maintenant si incontestablement démontrée par les expériences de M. Pouchet, n'est-ce point la genèse du chant du barde Taliesin que nous avons cité p. 7 ?

« Existant de toute ancienneté dans les Océans, nous avons été poussés dehors, décomposés et simplifiés (nous avons été individualisés) par les forces génératrices. Quand ma création fut accomplie, *je ne naquis point d'un père et d'une mère*... J'ai été formé par la terre dans son état terrestre. »

Ces expériences dégagent et réservent dans la production des êtres le rôle de l'esprit créateur, dans un sens analogue à la conception de l'*awen*.

« Nous voulons, dit M. Pouchet, qu'on reconnaisse une force organique distincte des forces purement physiques. »

La cause intime de la vie, cette force initiale, avait dit Bremser, est l'esprit, le régulateur de tous les actes biologiques.

Qu'on l'appelle esprit, *awen*, ou *x* (qu'importe le

[1] Tout ceci doit s'entendre également du règne végétal. Les âmes végétales sont des âmes plastiques, ainsi que le disaient déjà Aristote et Leibnitz. Forces sans cesse occupées à modifier la matière relativement inerte, à la métamorphoser, et dont la personnalité énergique se manifeste comme chez les animaux, même au point initial de la formation de l'embryon.

mot, pourvu que l'idée soit de plus en plus manifeste), « la force organique travaille incessamment à rattacher à de nouvelles formes les éléments séparés par la mort. » (A. de Humboldt, *Tableaux de la nature*. Paris, 1828, t. II, p. 13.)

De même que le monument bardique affirmait, dans le cercle d'Abred, que toute chose se forme de la mort (*Triades* XV et XXII), M. Pouchet démontre « que les organismes ne se produisent qu'aux dépens « de la nature expirante. » (*Hétér.*, p. 327).

D'où cette vue hardie, magnifique intuition de la science moderne :

« Les particules organiques que le chimiste consi- « dère comme absolument mortes jouissent d'une « vitalité latente susceptible de se manifester aussitôt « qu'elles entrent dans un organisme nouveau. »

Ce qui faisait dire à Oken : « Le corps des animaux est un édifice de monades s'élevant par la putréfaction (désagrégation de monades). »

Et à Liebig : « Que le même atome de carbone qui fait partie des fibres du cœur d'un certain homme a pu autrefois appartenir au cœur d'un de ses ancêtres ; et que les atomes d'azote de notre cerveau peuvent provenir de l'encéphale d'un Égyptien ou d'un nègre expiré [1]. » (*Hétér.*, p. 338).

Ainsi voilà par cette vue de la science la double

[1] *Pulvis veterum renovabitur*. La poussière des choses anciennes renaîtra. (Prophétie de Merlin.)

immortalité dont nous parlions (p. 33), immortalité en soi, immortalité dans les autres.

Nous disons immortalité en soi, car pourquoi, si une particule de ma chair peut revivre dans un autre homme, mon âme que j'ai sentie pendant cette vie si bien unifiant et *coerçant* mes organes, pourquoi n'aurait-elle pas cette même force de cohésion et plus grande après cette vie? C'est ici le lieu de répéter les grandes paroles de M. Michelet, que je trouve pour me soutenir dans toute conception :

« Pas une pièce et pas un atome du corps dont fut vêtue mon âme n'est perdu. Des éléments qui le constituèrent chacun retourne à ses affinités. Combien plus l'âme elle-même, la puissance harmonique qui fit l'unité de ce corps, doit durer et survivre! Elle survit...; elle est de plus en plus ce qu'elle fut, une force d'attraction. »

Aux lecteurs passionnés pour ces problèmes de la destinée humaine, j'offre, sans insister, ces concordances de la physiologie moderne avec les vives intuitions d'hommes sans nom qui, dans un temps inconnu, sondèrent par la méditation et approfondirent logiquement des vérités de la nature humaine.

N'y a-t-il pas sujet de répéter avec l'auteur de l'*Hétérogénie :* « Penser, c'est créer; vivre, c'est s'organiser, » en y ajoutant: Penser, c'est savoir [1]?

[1] Nous devons citer ici ces belles paroles de M. Laugel (*Revue germanique*, juillet 1859, page 144) qui se rapportent si

Quelle puissance ces antiques pressentiments acquièrent dans ces paroles récentes qui entr'ouvrent pour nous la genèse de l'univers :

« La puissance vitale paraît diffusément répandue dans toute la matière organique, où elle n'attend que quelque circonstance déterminée pour concentrer son action et produire de nouveaux êtres. L'importance des êtres est toujours en raison proportionnelle de la masse en fermentation. » (*Hétér.*, p. 161, 370.)

« A diverses époques, dont aucun chronomètre ne peut donner une idée, de la matière inerte se sont formés des êtres organisés sans le secours d'aucun être organisé préexistant. » (*Ibid*, p. 460.)

« Depuis les plus anciens temps, les formes ont constamment changé et tous les êtres, sauf quelques oscillations, ont suivi une marche ascendante. » (*Ibid*, p. 461.)

« Dans cette succession d'organismes qui apparaissent et s'éteignent à chaque révolution tellurique,

directement à notre essai de concordances : « Il ne faut jamais perdre une occasion de remarquer que la raison peut s'élever par intuition à la compréhension des lois générales dont, par d'autres méthodes, la science démontre l'existence. » M. Laugel parle de Kant, que de pures considérations métaphysiques conduisirent, en 1755, aux aperçus de Laplace sur le mode de formation de notre système planétaire, « aperçus où Laplace fut amené (en 1799) par la plus magnifique série de travaux astronomiques. » Ce fait rappelle par analogie et commente le *Chant du monde* attribué à Taliesin, cité page 104.

nous voyons constamment progresser la suprématie intellectuelle. » (*Ibid*, p. 522.)

La sublimité de ces conceptions scientifiques confirme, en les développant, les inspirations des voyants.

Mais ce qui signifie plus que toute concordance de textes anciens avec ces découvertes modernes, c'est le besoin de vie morale que moi et d'autres éprouvent et que ces découvertes mêmes impliquent, besoin de lumière sur ces questions que j'aborde, trop rarement soulevées. Qu'on nous donne plus et mieux ! — Et nous laisserons ces traditions, ces à-peu-près, ces for-[illegible]ules incertaines et obscures, ces formes puériles et [illegible]bares. Mais qu'on réponde largement à notre pas-si[illegible] de vivre par delà la vie, par delà la mort. — A[illegible]ement, plutôt que de m'en tenir à l'insignifiance e[illegible]la nullité de l'enseignement chrétien en ces ma-[illegible]es, je préfère encore ces lueurs de la vieille Gaule, [illegible] me font, dès cette vie, prendre possession de mes [illegible]s antérieures et de mes vies futures de concert [illegible]ec toutes les créatures de l'univers.

COMPARAISON

DES

DESTINÉES DE L'HOMME DANS LE CHRISTIANISME ET LA DOCTRINE DES BARDES GALLOIS.

Pour bien préciser l'enseignement des deux doctrines, nous empruntons à M. Henri Martin la comparaison qu'il en a faite[1].

DESTINÉES DE L'HOMME.

MOYEN AGE.	DRUIDISME.
ORIGINE.	ORIGINE.
Les âmes humaines sont créées sur la terre à mesure de la génération des corps. Les anges, purs esprits, ont été créés tous au commence-	Toute âme est créée au plus bas degré de l'être, au fond de l'abîme, au commencement du *cercle des voyages*. D'abord soumise à la fatali-

[1] *Revue de Paris*, article sur le livre de *Ciel et Terre*, par M. J. Reynaud.

ment dans le ciel, dans l'état de pleine lumière.

CHUTE.

Une partie des anges sont tombés, dès le commencement, de l'état de lumière dans le mal pour l'éternité, et cherchent perpétuellement à entraîner les hommes dans leur chute. Ils ont réussi à faire tomber le premier couple humain, et l'âme humaine innocente, arrivant sur la terre, y est enveloppée dans la solidarité de la chute du premier homme.

Point d'explication des bons ou mauvais penchants, des inégalités de tout genre qu'apportent les âmes *nouvelles* en ce monde, ou explication, dans certains cas seulement, par la transmission héréditaire.

GRACE.

L'âme humaine se sauve

té, elle s'élève par des lois nécessaires à travers le monde inorganique, puis organisé : elle arrive à l'état d'homme par une illumination céleste, et passe du règne de la fatalité à celui de la liberté. « Trois choses naissent à la fois dans le monde : l'homme, la liberté et la lumière. »

CHUTE.

L'âme, entrée dans la liberté, s'élève ou tombe par l'usage de la liberté. La responsabilité est personnelle.

L'âme apporte sur la terre les innéités bonnes ou mauvaises résultant de l'usage de sa liberté dans des existences antérieures.

GRACE.

La grâce est universelle.

par une prédestination spéciale et gratuite, accordée à quelques-uns seulement. Viciée par la chute originelle, elle ne peut pas même faire spontanément un effort vers Dieu, si elle n'est prévenue par la grâce. Les œuvres, cependant, sont nécessaires au salut, et l'homme a assez de liberté pour accepter ou refuser la grâce offerte; mais les prédestinés seuls acceptent la grâce.

Toute âme est prédestinée; mais elle peut reculer indéfiniment sa destinée en s'obstinant volontairement dans le mal. L'âme, dans la condition terrestre, n'a pas la pleine lumière ni la pleine liberté, mais elle a assez de lumière et de liberté pour choisir sa route.

ÉPREUVES.

L'âme humaine est sauvée ou perdue à jamais par une seule épreuve sur la terre, quelle que soit la diversité infinie des situations, des tentations, des inclinations, etc.

ÉPREUVES.

L'âme passe d'épreuve en épreuve et de monde en monde, jusqu'à ce qu'elle ait mérité de parvenir au monde du bonheur.

CIEL ET ENFER.

Tous ceux qui sont morts en état de péché mortel sont damnés pour l'éternité. Les innocents, morts sans avoir eu part aux mérites de J.-C. par le baptême seront damnés, selon saint Augustin, Calvin et Bossuet : selon les plus doux, ils iront dans les *limbes*, lieu où l'on ne souffre pas, mais où l'on ne voit pas Dieu. Les chrétiens morts en

MONDE DU BONHEUR ET MONDE DES VOYAGES.

Ceux qui ont diminué leur être par le mal redescendent dans les existences inférieures, humaines, animales, inorganiques, et parfois jusqu'au fond de l'abîme (le chaos), d'où ils sont forcés de recommencer toute la série des existences... Ceux qui ont augmenté leur être par la connaissance et la *force* (morale) s'élèvent, de voyage

état de grâce sans avoir expié leurs péchés, les expieront en purgatoire avant d'aller au ciel, expiation qui n'est plus une épreuve, l'issue en étant connue d'avance. Les saints vont droit au ciel. Ils y sont placés inégalement suivant les mérites inégaux de l'unique épreuve. Les innocents morts baptisés vont aussi droit au ciel. L'état des âmes dans le ciel est immuable. Plus d'espérance ni d'activité.

Point d'explication des destinées si diverses des êtres qui meurent sans mérite ni démérite personnel; des enfants qui meurent baptisés ou non baptisés; ou, du moins, pour toute explication, la prédestination gratuite.

en voyage, jusqu'au monde du bonheur. Les sages et les âmes héroïques franchissent les intermédiaires et vont droit au ciel. On obtient, dans le monde du bonheur, la pleine connaissance de soi-même, de l'individualité absolument distincte que Dieu a donnée à l'âme en la créant, et qu'elle avait à l'état latent dans les existences inférieures, à l'état de demi-lumière, de réminiscence, de pressentiment dans l'état où nous sommes présentement. On ressaisit dans le ciel la mémoire de toutes les existences passées, mémoire qui nous accablerait, au lieu de nous aider, dans la faiblesse de notre condition terrestre. Dans le cercle des voyages, les existences successives *procédaient de la mort* (se renouvelaient par la mort). Dans le monde du bonheur, les phases successives de l'existence *procèdent de la vie;* la vie du ciel est éternellement active et progressive. On ne tombe pas du monde de pleine lumière et de pleine liberté; mais on y monte toujours de plus en plus vers Dieu, seul immuable, sans jamais se confondre à lui.

On remarquera peut-être que, pour les deux doctrines, M. Henri Martin se sert des mots *moyen âge* et *druidisme*. Nous ne sachions pas que, dans les temps modernes, les diverses Églises chrétiennes disent plus sur les destinées de l'homme et aient modifié sur ces questions leurs dogmes immuables.

Quant à la philosophie, sa voie a été assez rude sur terre pour qu'elle ait ajourné jusqu'ici de suivre l'homme avant la vie et par delà la mort. Mais aujourd'hui que la tradition de la vieille Gaule a été retrouvée, s'en tenir à une négation stérile ou à la résignation muette et fière d'un nouveau stoïcisme, c'est se condamner à subir indéfiniment l'indifférence universelle. Devant l'insuffisante affirmation de l'immortalité dans l'Évangile, devant les dogmes chrétiens contraires par la doctrine de la prédestination aux institutions d'égalité de la Révolution française, la philosophie est amenée à prendre le plus beau rôle qui se soit jamais offert à elle, la consolation de ce monde.

L'IMMORTALITÉ

DANS LA

GAULE ET DANS LA PERSE ANTIQUE

CONCORDANCES ORIENTALES.

On ne peut sentir une vérité en soi sans vouloir la scruter sous toutes ses faces. La foi qui nous ouvre l'avenir doit aussi éclairer nos antiquités. Cet essai serait trop incomplet s'il ne recherchait dans les origines de la race celtique les premières affirmations de la foi de la France.

De toutes les religions orientales, la plus parlante à notre civilisation moderne, celle où l'on sent le mieux, en concordance avec l'esprit de la Révolution française, un même génie évocateur, c'est l'antique religion mazdéenne dont Zoroastre fut le législateur.

Même loyauté, même pureté, même élan pour le triomphe du juste, même principe d'activité indivi-

duelle et sociale, même solidarité féconde de l'homme avec la nature, même consécration du travail, même évocation de toutes les énergies productrices, culture de la terre, industrie, sciences, inventions, — même notion de l'égalité entre toutes les créatures, même religion de la conscience.

Et en rapport intime avec des côtés de l'âme celtique qui se réveillent aujourd'hui, si longtemps opprimés par le matérialisme romain : même croyance efficace au bien, même espérance indéfectible, même assurance de l'immortalité, même foyer commun de perfectibilité incessante, indéfinie.

Que d'autres s'arrêtent devant les différences des temps, des contrées et des milieux, pour moi, je le confesse, toutes les dissemblances extérieures sont secondaires là où mon âme se retrouve. Il est une chose au-dessus de toute hypothèse et de tout système, c'est l'identité du moi qui parle à travers les âges dans des hommes ou dans des peuples.

Depuis longtemps ces analogies profondes s'étaient emparées de ma pensée sans que je pusse ni les définir, ni les expliquer. Indiquées par M. Quinet[1] et par M. J. Reynaud[2], elles éclatent devant les travaux

[1] « Je prétends qu'il n'est point aujourd'hui d'idées plus vivantes dans la tradition du genre humain. » (La religion des Perses, *Génie des religions*, p. 240, édition des œuvres complètes, 1857.)

[2] Article Zoroastre dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Voir *passim* et surtout à la conclusion.

récents de l'Allemagne [1]. Une érudition des textes, chaque jour plus exacte et plus savante, justifie mes pressentiments intérieurs.

Pour ne pas paraître suspect d'imagination dans l'interprétation d'antiquités si peu connues de la plupart des lecteurs, je m'abstiendrai de parler moi-même; je ne ferai que rapprocher des citations de livres et d'articles pour la plupart récents, tous écrits à un point de vue différent du mien. L'identité de caractère entre le génie celtique et le génie mazdéen est un fait trop important dans ses conséquences actuelles, pour ne pas laisser parler d'elle-même la vérité des choses.

[1] Résumés par M. Michel Nicolas dans la *Revue germanique*, août et octobre 1859.

Je n'insiste pas sur l'origine des Celtes-Gâls et des Celtes-Kymris : avant leur émigration en Occident, peuples voisins, dans l'Asie, des anciens Persans,—voisinage et fraternité de race qui expliquent, dit M. Gatien-Arnoult, outre les ressemblances qui se trouvent entre les langues des deux peuples, comment la constitution du sacerdoce chez les Celtes et le système de leurs pensées était semblable au sacerdoce et aux pensées de ces régions orientales d'où ils étaient originaires.

Je renvoie au livre de M. Gatien-Arnoult, sur l'*Origine des Celtes, sur leurs émigrations en Occident;* à l'histoire de M. Henri Martin sur la *Constitution du druidisme en Gaule.*

J'entre de suite dans l'examen de ces analogies entre les Mazdéens et les Celtes.

Rien ne respire mieux la haute antiquité à laquelle se rattache Zoroastre que son institution théologique de l'agriculture[1]. « Le fondateur du Mazdéisme, dit

[1] J. Reynaud.

M. Michel Nicolas, ne paraît pas avoir d'autre but que d'attacher le peuple aux travaux des champs, et de faire régner avec les mœurs simples et paisibles, inséparables de l'agriculture, le culte d'un Dieu de pureté morale.

« Parmi les hommes les plus agréables aux yeux d'Ormuzd, l'homme saint qui pratique le culte pieux tient la première place.

« Créateur des mondes doués de corps, ô pur, qui est-ce qui, en second lieu, t'est le plus agréable sur la terre? Là-dessus Ormuzd répondit: C'est un saint homme qui s'y est construit une habitation dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux, une habitation dans laquelle il y a abondance de bétail, abondance de probité, abondance de fourrages, de chiens, de femmes, de jeunes gens, de feu, de tout ce qui appartient à une bonne vie.—Créateur des mondes doués de corps, ô pur, qu'est-ce qui, en troisième lieu, t'est le plus agréable sur la terre? Là-dessus, Ormuzd répondit : C'est, ô saint Zoroastre, l'endroit où la culture fait produire du blé, des pâturages et des arbres portant des fruits bons à manger, où l'on arrose un terrain aride ou bien où l'on dessèche une contrée humide. »

Je réunis les deux versions de M. Michel Nicolas et de M. Jean Reynaud, là où les citations se complètent:

« Juste juge du monde, toi qui es la pureté même, quelle est la terre la plus excellente, celle qui marque à l'homme sa satisfaction en le favorisant de ses dons? Ormuzd répondit: C'est celle que l'on unit bien, ô saint Zoroastre! et dans laquelle on plante des grains, des herbes, des arbres, et surtout des arbres fruitiers; celle à laquelle on

donne de l'eau quand elle n'en a pas, ou que l'on dessèche quand elle en a trop. Il ne faut pas attendre trop longtemps à rendre cette terre fertile. On doit la labourer avec soin, y planter la semence pure. Tout y avancera bien; elle portera à la fin son fruit; elle sera en bon état. Si l'on a soin, ô saint Zoroastre! de remuer cette terre de gauche à droite, de droite à gauche, elle portera abondance de toutes choses. Comme un homme serre tendrement son ami lorsqu'il le voit, comme les enfants sont le fruit des embrassements qui se font sur le lit revêtu d'un tapis, cette terre portera de même toute sorte de fruits, cette terre, ô saint Zoroastre! que l'on aura eu soin de remuer de droite à gauche, de gauche à droite.

« A celui, ô saint Zoroastre, qui cultive la terre de gauche à droite et de droite à gauche, à celui-là la terre dit: Homme, qui m'as cultivée de gauche à droite et de droite à gauche, je veux toujours être fertile. Je veux toujours te fournir une abondante nourriture avec le fruit des champs. A celui, ô saint Zoroastre, qui ne cultive pas la terre de gauche à droite et de droite à gauche, à celui-là la terre dit : Homme, qui ne m'as pas cultivée de gauche à droite et de droite à gauche, tu iras toujours d'une porte à l'autre, mendiant ta nourriture. »

« Juste juge du monde, toi qui es la pureté même, quel est le point le plus pur de la loi des Mazdéens? Ormuzd répondit : C'est de semer sur la terre de forts grains, ô saint Zoroastre! Celui qui sème des grains, et le fait avec pureté, remplit toute l'étendue de la loi des Mazdéens. Celui qui entretient ainsi cette loi des Mazdéens est aussi grand devant moi que s'il avait donné l'être à cent créatures, à mille productions, ou célébré dix mille sacrifices. Quand les champs produisent des fruits, alors les Daévas sifflent; quand les rejetons des plantes poussent, alors les Daévas

toussent ; quand le chaume s'élève, alors les Daévas pleurent ; quand il y a des épis pressés, alors les Daévas prennent la fuite. C'est dans les maisons où se trouvent les épis que les Daévas sont le plus battus. — Alors on lira la parole sacrée avec plus d'attention. Si l'on ne mange rien, on sera sans force, et l'on ne pourra faire d'œuvres pures. Il n'y aura ni forts laboureurs, ni enfants robustes, si l'on est réduit à désirer la nourriture. Le monde tel qu'il existe ne vit que par la nourriture. »

Quel homme passionné pour la culture de la terre, et le nombre en augmente chaque jour, ne se sent pénétré par ces primitives paroles !

D'instinct la culture de la terre a toujours été pour moi œuvre religieuse. C'était son principal attrait.

Du jour où j'ai su que dans l'antique loi des Perses la culture de la terre était œuvre sainte, je l'ai reconnue pour ma loi [1].

Ici l'âme même répond pour les textes qui font défaut.

Nous ne savons rien de l'agriculture chez les Celtes-Gâls et chez les Celtes-Kymris. Nos pères qui n'écrivaient pas ne nous ont transmis aucun hymne.

M. Gatien-Arnoult dit seulement, en parlant des plus

[1] Avec quelle émotion profonde Schiller a étendu le sentiment de cette œuvre religieuse à l'espérance de l'immortalité : « Au « sein ténébreux de la terre sacrée nous confions l'œuvre de nos « mains.—Le laboureur lui confie sa semence, et il espère qu'elle « germera, qu'elle viendra à bien, au gré du ciel. Plus précieuse « encore est la semence que nous cachons, éplorés, dans le sein « de la terre, espérant que du fond des cercueils elle renaîtra et « fleurira à une vie plus belle. »

anciens Gaulois : « L'agriculture était pratiquée dans la Gaule dès la plus haute antiquité. »—« Ils ont apporté d'Asie, selon toute apparence, le froment et le seigle, et c'est à eux que l'Europe doit ces deux céréales.—Plus tard, la charrue à roues, le crible à crin, l'emploi de la marne comme engrais sont des inventions gauloises. » (Henri Martin.)

« La pureté est, après la naissance, ce qu'il y a de meilleur pour l'homme, » dit la loi mazdéenne.

« Penser le bien, parler selon le bien, faire le bien, telle est la principale prescription qu'Ormuzd ordonna à Zoroastre de transmettre à ses disciples. » (Yacna.)

Je ne relèverai pas ce que cette bénédiction de naître exprime de profondément identique entre les Celtes et les Mazdéens, mais je ne puis ne point remarquer qu'il y a comme un type des formules des Triades dans ces trois préceptes de l'*Avesta*, base de l'enseignement religieux des Parses : *homuté*, *hoakhté* et *vurusté*, c'est-à-dire : pureté de paroles, pureté d'action et pureté de pensées.

« *Être pur pour être fort, être fort pour être fécond*, c'est tout le sens de cette loi, l'une des plus *humaines*, des plus harmoniques, que Dieu ait données aux hommes, » a dit M. Michelet.

J'ajouterai : quel Celte ne sent frémir en soi comme une voix du sang dans cette doctrine de l'activité énergique de l'homme vers le bien, en lui-même et dans la nature !

« Il n'est point de religion qui relève plus fortement l'énergie morale. Elle donne une si grande importance à la vie active, qu'elle déclare un mal le sommeil, qui est la suspension de l'activité consciente. Comme la mort, le sommeil est l'œuvre d'Ahriman; Ormuzd ne le connaît pas ; il veille sans cesse. C'est pendant que l'activité de l'homme repose, que les esprits de ténèbres exercent le plus facilement sur lui leur détestable influence. Aussi l'*Avesta* dit nettement : « Un long sommeil, ô homme, ne te convient « pas. » Veiller, et surtout veiller en priant, est une œuvre méritoire. Le prêtre doit se lever à minuit, le reste des Mazdéens au chant du coq. Cet utile animal a été créé par Ormuzd pour réveiller ses fidèles serviteurs, et les rappeler au sentiment de leurs devoirs. Tous les matins il chante : « Lève-toi, il fait jour[1]. »

Selon le *Vendidad* il existe un coq céleste qui, à l'approche du jour, entonne un hymne, et à la voix duquel répondent aussitôt les coqs de la terre en appelant les hommes à la prière et au travail.

« La vertu, dit l'*Avesta*, est le seul bonheur réel en

[1] Michel Nicolas.

ce monde : les sacrifices les plus agréables à Dieu sont les bonnes actions et les bonnes intentions ; le meilleur tribunal est une bonne conscience ; la sincérité est la base de la perfection, et le mensonge un vice odieux ; le travail n'est jamais stérile. Une pratique constante de l'hospitalité et de la charité est un des premiers devoirs de l'homme.

« Faites le bien, soyez savant, vrai dans vos paroles, grand dans vos actions, plein d'intelligence ! »

Ces préceptes de morale humaine ne semblent qu'une paraphrase des formules malheureusement si succinctes des Triades galloises. Les deux morales sont identiques : même notion de la conscience, même consécration du travail et de l'activité humaine, même esprit d'humanité[1].

Pour retrouver dans l'antiquité le fondement de la morale nouvelle, nous nous croyions réduits à quelques sentences, rares débris de nos pères exterminés, conservées par des hommes sans nom, et voilà que pour nous justifier s'exhument du haut Orient les livres sacrés d'un peuple frère.

Si, sortant de ces généralités de la morale, nous

[1] Un auteur ancien, Diogène Laerte, nous a transmis un des tercets de la sagesse gauloise : « Les trois principes de la vertu : adorer les dieux ; ne pas faire du mal aux hommes ; cultiver en soi la force. »

abordons ce qui caractérise le plus essentiellement le génie celtique dans les Triades galloises, la conception de l'*awen*, l'affirmation d'une individualité et d'une personnalité parfaitement distincte dans chaque être, dont la destinée est de croître, de se développer et de s'améliorer indéfiniment, nous trouvons une conception analogue dans la religion mazdéenne, celle des *Ferouers*.

« On entend par Ferouers, dit M. Spiegel, les âmes des morts aussi bien que celles des hommes encore à naître, âmes qui ont été créées par Dieu dès l'origine des choses et descendent ensuite sur la terre. Elles retournent ensuite à Ormuzd, et se tenant devant son trône, elles intercèdent auprès de lui pour les hommes. »

Ce sont les Ferouers qui viennent au-devant des âmes des justes et les initient à leurs nouvelles destinées[1].

Cette définition où chaque mot exprime et développe la conception de l'*awen* est pourtant incomplète. Chaque être a son Ferouer, toutes les créatures pures, animées ou inanimées, qu'elles soient encore dans l'animalité comme la vache, ou que, comme Ormuzd, le ministre du très-haut, elles s'élèvent jusqu'à être le médiateur tout-puissant entre Dieu et l'univers. Les Ferouers sont les types idéaux de tous les êtres purs[2].

[1] Ménant, *Zoroastre*. — [2] Michel Nicolas.

« Les Ferouers, dit M. Reynaud, en zend *fravachi*, de *fra* au-dessus, et *vach*, croître et vivre, sont les formes pures des choses, le nom réel des choses, c'est-à-dire les êtres tels qu'ils sont compris dans la pensée de Dieu. A défaut d'une juste définition métaphysique [1], la théologie de Zoroastre a donné un corps angélique à ces pensées de Dieu. Ainsi toute créature a dans le ciel sa correspondance immortelle. Plus l'homme a été grand et juste, plus son Ferouer est puissant. »

C'est là le sens de cette prière sublime attribuée à Zoroastre, prière de tous les hommes, de tous les temps et de toutes les communions.

« Pourquoi donc es-tu triste, mon âme? Pourquoi pleurer? *Que ton Ferouer sera beau!* Faites, ô mon Dieu, qu'il soit pur et brillant comme celui des purs qui vous ont écouté. Donnez-moi une longue vie que je puisse embellir par la pureté de mes pensées, de mes paroles, de mes actions!... O mon âme, je te fais Izeschné. » (Formule sacramentelle, je relève ta grandeur.)

Les dix derniers jours de l'année sont consacrés aux Ferouers des morts. Dans ces jours, les âmes des morts descendent du ciel sur la terre et rétablissent un commerce intime avec les justes auxquels elles pouvaient naguère, durant cette vie, exprimer leur amour [2].

Voici un fragment de l'oraison relative à cette fête:

[1] Si bien trouvée dans l'*awen* des Celtes-Galloïs. M. J. Reynaud ne la connaissait sans doute point alors en écrivant ceci.

[2] Ménant.

« Nous offrons le sacrifice aux bons, aux forts, aux saints Ferouers des justes, ceux qui descendent de leur demeure vers le temps de Hamaspathmaêdha. Alors ils se répandent ici-bas pendant dix nuits, exprimant leurs désirs par les questions suivantes : Qui nous louera ? Qui nous offrira le sacrifice ? Qui répandra pour nous l'offrande ? Qui nous plaira ? Qui nous invitera en portant à la main le lait de la vache et un vêtement, avec la prière qui fait obtenir la pureté ? Quel est celui d'entre nous dont on prononcera le nom ? Quel est celui d'entre nous dont l'âme sera l'objet d'un culte ?... Alors l'homme qui nous offre le sacrifice en portant à la main le lait de la vache et un vêtement, avec la prière qui fait obtenir la pureté, ils le bénissent, satisfaits, favorables, bienveillants, les forts Ferouers des justes, en disant : Qu'il y ait dans cette maison un troupeau formé d'une vache et de ses veaux ! Qu'il y ait un cheval rapide et un taureau vigoureux ! Que ce soit un homme respecté, un homme sage, celui qui nous offre sans cesse le sacrifice en portant à la main le lait de la vache et un vêtement, avec la prière qui fait obtenir la pureté ! »

M. J. Reynaud ajoute avec un sentiment pénétrant et prophétique des joies que nous inspire la conception de l'*awen :*

« Quelle fête véritable et pleine des joies les plus élevées et les plus tendres ne sera-ce point un jour que celle des morts, lorsqu'elle aura été redressée par les sentiments de l'humanité moderne, et ravivée aux sources de l'humanité antique [1] ! Pour nous-mêmes,

[1] A ce propos, je rappellerai la manière si touchante dont on célèbre chez les Juifs l'anniversaire de la mort de ses parents. L'acte principal de cette journée commémorative consiste en une

vivants, quelle force n'y a-t-il pas dans ce mythe des Ferouers? N'est-ce rien dans les difficultés et les déceptions de cette existence, de pouvoir nous élever à notre gré au-dessus de cette existence même, et, sans sortir de nous cependant, au contraire en nous plongeant dans le plus substantiel de notre être, de nous recueillir dans la conscience de notre destinée totale et infinie telle qu'elle se conserve en Dieu, et de là, dans le sentiment réconfortant de notre union indissoluble avec ce type parfait que prévoit Dieu, et qui n'est que nous-mêmes dans notre fin, de dominer, comme spectateurs de notre propre histoire, les accidents successifs de cette période passagère ? »

En reproduisant ces paroles de M. Jean Reynaud publiées en 1841, nous voulons rendre hommage à ce grand esprit qui a tant fait pour la renaissance des vérités de nos pères.

La découverte des Triades galloises où la doctrine de l'*awen* se trouve pour la première fois explicitement définie date de 1853. M. J. Reynaud retrouvait

prière que les enfants, ou à leur défaut les petits-enfants, récitent la veille et le matin de l'anniversaire, dans la synagogue et après l'office, en l'honneur de leur père et de leur mère. Cette prière s'appelle en hébreu *kadisch*. « C'est la prière des orphe-« lins. Aussi elle possède une vertu toute particulière. Sortant « de la bouche des enfants, elle pénètre jusque dans les tombeaux « pour annoncer aux parents morts que les enfants se souvien-« nent d'eux; puis elle arrive directement jusqu'au trône du « Tout-Puissant, implorant, pour ceux qui ne sont plus de ce « monde, repos éternel, pardon et miséricorde.... » (Kompert.)

donc, plusieurs années avant, la conception de l'*awen* dans les *Ferouers*, conduit par la seule force de l'intuition, ou plutôt par ce qui se transmet aux hommes à travers les âges, l'instinct toujours vivace des mêmes vérités dans une même famille de peuples.

Nous comprenons qu'en se tenant seulement aux explications de l'érudition allemande, M. M. Nicolas soit embarrassé de définir une telle conception chez les Mazdéens. Les Triades galloises seules en donnent le digne commentaire. C'est l'âme même de la doctrine chez les deux peuples.

M. Ménant, qui dit si bien que le *Ferouer* est l'expression la plus parfaite de la force créatrice appliquée à tel objet particulier, n'a pu, en se renfermant dans la Perse seule, avoir une intelligence complète de cette conception, commune aux Mazdéens et aux Celtes, du génie de la personnalité distincte et indéfiniment perfectible dans toute créature.

Une exacte interprétation de la conception des Ferouers a été donnée par M. Henri Martin dans cette explication rationnelle et profonde des *Voix* et des visions de Jeanne Darc : « Le philosophe pourrait soutenir que l'illusion de l'inspiré consiste à prendre pour une révélation apportée par des êtres extérieurs, anges, saints ou génies, les révélations intérieures de cette personnalité infinie qui est en nous (*awen*), et qui parfois, chez les meilleurs et les plus grands, manifeste par éclairs des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle. Dans la langue des anciennes philosophies et des religions les plus élevées, ce sont les révélations du *Ferouer* mazdéen, du bon démon (celui de Socrate), de l'ange gardien, de cet autre *Moi* qui n'est que le *moi* éternel, en pleine possession

de lui-même, planant sur le moi enveloppé dans les ombres de cette vie. (C'est là le sens du magnifique symbole zoroastrien partout figuré à Persépolis et à Ninive; le *Ferouer* ailé ou le *moi* céleste planant sur la personne terrestre.) »

Qu'il me soit permis encore, à propos de la conception de l'*awen*, de signaler la vive intuition que Schiller a eue de sa puissance inépuisablement créatrice. Dans l'homme supérieur, l'*awen*, c'est le génie. « Ce n'est pas dans l'espace qu'habite le « sublime.... Ce que nulle oreille n'a perçu, ce que les yeux n'ont « pas vu, le beau, le vrai existent cependant. Il n'est pas au de- « hors, où l'insensé le cherche; il est en toi, sans cesse tu le « produis. »

Même conception d'un Dieu unique. Les Druides adoraient l'éternelle unité (*Diana*, l'inconnu, *Crom*, le cercle). Les Mazdéens, un principe suprême, *Zervane Akerene*, la durée incréée qui n'a point eu de commencement et qui n'aura point de fin.

Que cette conception chez les Mazdéens ne se soit dégagée, comme le veut M. Michel Nicolas, que postérieurement à l'idée du dualisme antique, du génie du bien et du génie du mal; que, dans le druidisme et le néo-druidisme, l'idée de l'*Être, Celui qui est*, ait été le privilége d'une classe d'initiés, le fond même des deux religions fut le monothéisme.

Pour l'affirmer chez les Celtes, les Triades galloises s'accordent avec l'opinion des philosophes grecs, qui signalaient les Druides comme les adorateurs du Dieu suprême [1].

[1] La philosophie vient des sages gaulois, disait Aristote.

« Dans la religion de Zoroastre, dit M. Reynaud, Dieu est incorporel, un, éternel. Il est dans la nature, mais la nature est distincte de lui. »

« Celui qui ne reconnaît pas l'unité de Dieu, celui « qui rend aux intermédiaires de la divinité un culte « qu'il ne doit qu'à l'Éternel, celui-là ne pourra passer « le pont de Tchinevad, il restera dans le Douzak « (l'enfer) jusqu'à la résurrection [1]. »

Même culte. — « Chez les Mazdéens, dit M. Michel Nicolas, le cérémonialisme fut presque inconnu; ils n'eurent pendant longtemps point d'autre temple que la prairie et la voûte des cieux, point d'autre sacrifice que la simple libation d'une liqueur fermentée, point d'autre symbole que le feu, image terrestre de l'astre qui éclaire et vivifie la nature. »

Ainsi M. Jean Reynaud nous représente le Gaulois dans ses forêts sacrées, « entouré de ses gigantesques prédicateurs, ébranlé à la fois par la vénération de ces contemporains de ses pères, par la sublimité de ces troncs colossaux et de ces hauts feuillages, par l'éloquence des muettes paroles qui retentissent en lui. Où peut-il chercher ailleurs que dans les abîmes de la pensée cette divinité dont tout lui parle et qui ne lui apparaît nulle part? C'est ce que dit très-bien Tacite à propos des forêts sacrées de la Germanie :

[1] Ménant.

« Ils consacrent des bois et des forêts, et ils appellent dieux cette chose interne qu'ils voient par le seul effet de la piété. »

Le paysage seul diffère : en Orient les plateaux de l'Imaüs, en Gaule les forêts séculaires de chênes.

Mais ces peuples sont si bien frères, que chez les Gaulois, pas plus que chez les anciens Perses, les dieux ne doivent pas être emprisonnés dans des murailles ni représentés par aucune forme humaine.

« Ce qui est particulier à la religion druidique, dit M. Gatien-Arnoult, c'est qu'elle ne voulut jamais de temples bâtis, ni de statues taillées, ni d'images dessinées ou peintes. »

A une époque postérieure, lorsque, par une dérogation manifeste au véritable esprit du mazdéisme[1], les prêtres eurent le privilége du feu sacré, qui brûlait jadis à chaque foyer sous la vigilance du père de famille, et l'enfermèrent dans des édifices ; les lieux de sacrifice des Mages sont frappants par un caractère singulier de nudité : des parfums, de l'eau bénite, des fleurs, quelques vases, quelques instruments, le feu qui anime le sanctuaire[2].

Tout se ressemble dans le culte primitif, jusqu'à la

[1] M. Nicolas. — [2] J. Reynaud.

libation des sacrifices faite avec une liqueur fermentée.

L'omome ou homa chez les Mazdéens, le gui de chêne chez les Celtes, plantes recueillies toutes deux avec de grandes cérémonies dans les localités particulières où elles croissaient, toutes deux se liant par des propriétés mystiques avec le principe de l'immortalité, toutes deux la conférant à celui qui se nourrit de leur suc.

Le sacrificateur, chez les Mazdéens, dit, en approchant la coupe sacrée de ses lèvres : « O Homa, source de pureté, qui éloignes la mort, ouvre-moi le séjour de lumière et de bonheur ! »

Quelle plus magnifique prière que cette invocation à Homa, symbole de l'immortalité :

« O Homa, tu produis visiblement l'abondance et les biens purs. O Homa, que le cœur de celui qui t'invoque s'épanouisse comme la fleur; que celui qui te prie soit toujours victorieux. Partout où l'on récitera la parole sacrée, partout où l'on invoquera Homa qui donne la santé, Homa fera briller la beauté et la santé dans les maisons. Homa veille sur l'homme comme un père sur son fils encore enfant. O Homa, donne-moi la santé, toi qui en es le principe. O Homa, donne-moi la victoire, toi qui brises en vainqueur. Je désire être ton ami, toi qui es grand ; je t'adresse ma prière ; je t'invoque selon ces paroles d'Ormuzd : « Celui qui est pur est digne du ciel. » O toi qui as été donné pour ami aux créatures, prends-en soin avec pureté; veille sur elles. O Homa, plein de bonté, de couleur d'or, donne-moi la santé, à moi qui suis pur dans mes pensées.

Détourne de mon cœur ceux qui disent du mal. J'adresse mes prières à Homa qui fait que le pauvre devient grand et riche. O Homa de couleur d'or, aie pitié de moi quand je serai mort. Je te livre mon corps, ô Homa pur et principe de pureté. Anéantis, frappe la troupe des violents qui sont sans intelligence. » (Yacna.)

Le gui de chêne semble avoir caractérisé le plus particulièrement le génie de la Gaule, c'est-à-dire le sentiment de l'absolu de l'individu en même temps que de l'absolu de Dieu [1].

On ne peut traduire ce symbolisme plus heureusement que ne l'a fait M. Jean Reynaud dans son article *Druidisme :* « En prenant le sens le plus général de la figure, que voit-on ? un être, le gui, qui procède d'un autre être, le chêne, repose sur lui et en reçoit toute sa vie ; et pourtant, l'être subordonné (le gui), n'en constitue pas moins par lui-même une substance distincte, douée d'une individualité non moins réelle que celle de son suppôt (le chêne), bien que secondaire et postérieure, semblable à certains égards à la première, dissemblable à certains autres, principalement par l'absence de racines propres et d'indépendance, enfin, malgré le changement des temps, toujours en pleine vie, pourvu que la communication bienfaisante, sans quoi elle n'est rien, ne lui fasse pas défaut. Cette séve du gui, nos pères l'avaient donnée pour principe à leur breuvage sacramentel, car cette séve est la parfaite image

[1] J. Reynaud.

de la grâce qui vient de Dieu et s'infiltre continuellement dans l'homme pour lui donner la vie. »

Chez les Mazdéens et chez les Celtes le feu et le soleil sont les symboles du Tout-Puissant.

« Le feu semble avoir été principalement pour les Parses un préservatif d'abord contre les terreurs de la nuit et ensuite contre les embûches des Daévas qui ne sont jamais plus actifs et plus redoutables que dans les ténèbres. Aussi, chaque Mazdéen devait-il l'entretenir avec le plus grand soin au foyer de sa demeure. Chaque nuit, le feu appelle à son secours le chef de la maison : « Lève-toi, maître de la maison, lui crie-t-il ; « revêts tes habits ; lave tes mains ; cherche du bois « à brûler et apporte-le moi. Fais-moi briller à l'aide « du bois pur et avec tes mains purifiées. Azis, qu'ont « créé les Daévas, pourrait venir à moi et me ravir « au monde[1]. »

Chez les Mazdéens le feu n'est point un Dieu comme dans les hymnes des Védas. C'est un ministre du créateur, et c'est au créateur que l'invocation se rapporte[2] :

« O Feu ! je te sacrifie et je t'invoque ; je porte purement, je porte saintement des odeurs dans le Feu ; je t'aide et je t'adresse des vœux, Feu d'Ormuzd ! sois brûlant dans ce lieu ; sois toujours brûlant dans ce lieu ; sois éclatant

[1] M. Nicolas. — [2] J. Reynaud.

de lumière dans ce lieu ; sois une source d'abondance dans ce lieu jusqu'au jour final. Pendant tout ce temps, donne-moi ce que je désire, ô Feu d'Ormuzd! Donne-moi promptement une vie heureuse et brillante; donne-moi promptement la nourriture ; donne-moi un bonheur, un éclat abondant, une nourriture abondante, des enfants en grand nombre ; donne-moi une science excellente, une langue douce et moelleuse, une conception, une intelligence qui comprenne l'avenir. Que par le Feu d'Ormuzd les hommes soient zélés pour la loi! » (Yacna.)

Aujourd'hui encore, un Parsi, en adressant sa prière à Dieu, doit se tenir debout devant le feu ou la face tournée vers le soleil [1].

Chez les Celtes, aux plus anciens âges, le feu, soit céleste, soit terrestre, était également divin. Les fêtes les plus solennelles se célébraient comme en Perse aux principales époques de l'année marquées par la marche du soleil. Le renouvellement du feu sacré faisait le fond des plus augustes cérémonies. La Gaule s'illuminait de grands feux allumés dans tous les clans [2].

Un hymne bardique très-ancien exprime énergiquement ce culte du feu ou soleil.

« Il s'élance impétueusement, le Feu aux flammes, au galop dévorant. Nous l'adorons plus que la Terre. Le Feu ! le Feu ! Comme il monte d'un vol farouche! Comme il est au-dessus des chants du Barde! Comme il est supérieur à tous les autres éléments!... Aux équinoxes, aux solstices,

[1] *The Parsis*, by Dosabhoy Framjee.

[2] V. ci-dessus, p. 93, le Nouvel An.

aux quatre saisons de l'année, je te chanterai, juge de feu, guerrier sublime, à la colère profonde[1] ! »

En Irlande on trouve une époque où les prêtres s'appelèrent seigneurs du feu et où l'on parut penser que le divin réside éminemment dans le feu. En ce temps, le Sliab-Ouisneach devint plus que jamais la Montagne-Sainte ou le Mont du feu sacré. En ce lieu, qui était le centre de l'Irlande et du monde, l'on entretenait le feu céleste, le *père-feu*, qui ne mourait jamais. Au 1er mai de chaque année on y célébrait sa grande fête ; tous les autres feux s'éteignaient ; et puis ils se rallumaient à ce saint foyer[2].

Une autre fête du même genre se célébrait en l'honneur du feu terrestre, la veille du 1er novembre. On éteignait aussi tous les autres feux, et l'on venait ensuite les rallumer à l'autel dressé sur la montagne sainte[3].

« Je voudrais voir le lieu qui m'est destiné dans l'autre vie ; je voudrais connaître tout ce qui arrivera dans le monde, » dit le roi Gustasp à Zoroastre.

Le mazdéisme a-t-il répondu aussi magnifiquement que la vieille foi celtique à ce désir éternel pour

[1] De la Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne.*
[2] Gatien-Arnoult. — [3] *Idem.*

l'homme de pressentir, dès cette vie, ses destinées par delà la mort?

« La croyance à l'immortalité de l'âme est hautement proclamée dans l'*Avesta*. L'âme pure enlevée par l'œuvre des divins Izeds est portée au pied du trône d'or de Vohou-Mano.—« Joyeuses, les âmes pures « vont dans Garo-Nemana qui est la demeure d'Or- « muzd, des Amschaspands, et des autres être purs. »

Le méchant, au contraire, « qui a agi de manière « à tromper l'homme pur, aura pour demeure pen- « dant longtemps, après cette vie, les ténèbres, où il « ne recevra qu'une mauvaise nourriture et où il « n'entendra que discours inconvenants[1]. »

La légende s'est emparée de cette donnée et il est curieux de retrouver, sous les développements de l'imagination orientale, les conceptions du paradis celtique.

Dans la vie légendaire de Zoroastre, le fils du roi Gustasp, Zérir, qui combat pour Ormuzd, vient de mourir.

« L'âme de Zérir errait encore autour de son cadavre, et, comme un enfant qui vient de naître, voltigeait sans force dans le Dakmé. Pendant trois jours et trois nuits, elle fut obsédée par les Dews qui voulaient l'anéantir; enfin, la troisième nuit, lorsque l'aube du jour allait paraître, et que l'éclatant Mithra s'élevait vers les montagnes brillantes, le Dew Vasiresch voulut encore s'en emparer; mais les bons génies la protégèrent, et Sérosch la transporta au sommet

[1] M. Nicolas.

de l'Albordj à l'entrée du pont de Tchinevad. Le chien céleste, qui garde les troupeaux, ne s'oppose point à son passage, car sa vie a été pure. Aussi une belle figure s'avance vers elle, c'est son *Kerdar* vivant, sa propre loi. Elle paraît, cette loi, avec un corps de jeune fille pure, tout éclatant de lumière, avec les ailes de l'Eorosch, grande, excellente, élevée, forte comme un corps de quinze ans, pure comme ce qu'il y a de plus pur dans le monde.

« Qui êtes-vous, lui dit l'âme de Zérir? Parmi les êtres qui habitent des corps, je n'en ai jamais rencontré de plus pur. »

« Cette belle figure lui répondit : « Je suis votre *chercher ce qui est pur*, votre *penser ce qui est pur*, votre *parler ce qui est pur*, votre *faire ce qui est pur ;* je suis la loi pure que vous suiviez lorsque vous étiez dans un corps. Selon ce que vous avez fait, je suis maintenant excellente, très-sainte, très-pure. J'étais belle; vos bonnes œuvres m'ont rendue plus belle et plus pure encore. C'est pour cela que je suis éclatante de gloire et précieuse aux yeux d'Ormuzd ! » Ainsi parlait le beau Kerdar de Zérir. Alors elle lui passa les bras autour du cou ; puis ils firent un pas, et tombèrent au lieu de la pensée pure, ils en firent un second, et le lieu de la parole pure les reçut ; un troisième, et ils arrivèrent au lieu de l'action pure; au quatrième, devant les deux célestes créatures s'ouvrait le lieu de la lumière première, dans lequel ils entraient pour n'en jamais sortir !

« Alors les âmes des justes disaient à l'âme nouvellement arrivée : « Juste, comment vous êtes-vous élevé de ces demeures impures au séjour céleste, de ce monde où règne le mal au monde où le mal n'est pas ? »

« Mais Ormuzd lui-même quitte son trône, vient à sa

rencontre, et la met en possession du bonheur éternel[1]. »

Voici par contraste l'enfer qui attend l'ennemi d'Ormuzd :

« Bédéruf n'était plus, et son âme, complice des Dews, ne put leur résister après sa mort. Pendant trois jours et trois nuits, elle rôdait autour du cadavre obsédée par de mauvais génies, et pendant ces trois longues nuits, elle souffrit mille maux. Lorsque après un si long supplice, elle se disposait enfin à passer le pont fatal, un affreux vent du nord, un vent infect s'éleva, et dans le nuage formé de cette vapeur immonde une figure hideuse apparut. C'était le principe de ses mauvaises pensées, de ses mauvaises paroles, de ses mauvaises actions. « J'étais laid, lui dit le monstre, tes désordres m'ont rendu plus horrible encore. L'heure est venue d'expier tes crimes. » Il dit et entraîne l'âme coupable au sein de la nuit première, et dans cet abîme de ténèbres, digne séjour du sombre Ahriman.

« Alors les Daroudjs lui dirent : « Comment êtes-vous mort Darvand ? Comment êtes-vous venu de ce séjour où le mal l'emporte sur le bien dans ce monde où le mal règne sans partage? Oh ! que vous serez longtemps à désirer d'en sortir[2] ! »

« Et Ahriman lui-même s'approchant à son tour :

« Je ne punirai pas cette âme, dit-il, moi qui aime celui

[1] Ménant.

[2] Voici la variante donnée par M. J. Reynaud :

« Comment, lui disent-elles, êtes-vous morte Darvande (liée avec Ahriman)? Comment êtes-vous venue de ce monde peuplé de troupeaux, d'oiseaux, de poissons, dans ce monde de ténèbres et de souffrance ? Que vous serez longtemps à désirer d'en sortir ! »

qui a marché dans la voie de la violence ; qu'on lui porte à manger des mets infects, des chairs corrompues ! L'homme que pendant sa vie tourmente l'appétit du mal s'en rassasiera après sa mort[1] ! »

Un des points capitaux de la doctrine de Zoroastre et qui, se retrouvant dans les Triades galloises, démontre le mieux que les Mazdéens et les Celtes sortent d'une souche commune, c'est que dans les deux religions, toute créature, même la plus perverse, est prédestinée au bonheur.

A la fin des siècles, après de longues calamités et de douloureuses épreuves pour les hommes purs, Ahriman et sa milice infernale, vaincus et repentants, chanteront l'*Avesta*[2].

« Oui, il deviendra céleste, ce menteur, ce méchant ; il deviendra saint, céleste, excellent, ce cruel qui ne respire qu'impureté ; il fera publiquement un sacrifice de louanges à l'Éternel. » (*Vendid. Sad.*)

Ainsi l'enfer doit finir[3].

[1] Ménant. — [2] M. Nicolas.

[3] Il faut recueillir comme la semence de l'avenir l'opinion des héros. On lit, dans la table des matières des ouvrages d'Anquetil-Duperron, article *Résurrection*, les paroles suivantes : « Les justes et les pécheurs iront sur le pont Tchinevad ; les premiers le passeront sans crainte ; les seconds seront dans la peine ; à la fin, tous seront protégés sans retour. » Anquetil-Duperron ajoute ces mots en lettres italiques : *Vérité importante.*

Ainsi le jugement suprême n'est point un jour de colère et de vengeance. Mais un cantique s'élève de toutes les bouches : « Vous ne punirez pas de supplices éternels, ô Ormuzd, des fautes passagères [1]. »

Les deux religions sœurs s'unissent dans cet instinct prophétique de la toute-bonté de Dieu.

De cette pleine et entière miséricorde de Dieu naît un sentiment de solidarité tout moderne qu'on retrouve en traits touchants dans le jugement dernier tel que le figure la légende mazdéenne :

« Pur ou Darvand, chaque homme renaîtra. Les âmes chercheront les corps qu'elles auront jadis animés, et se reconnaissant les unes les autres à leur enveloppe mortelle, elles diront : « C'est là mon père; c'est là mon frère; ce sont là mes proches [2]. »

« Dans cette immense assemblée, rien ne sera caché, chacun verra le bien ou le mal qu'il aura fait. Le Darvand paraîtra comme un animal blanc dans un troupeau noir, et s'adressant aux justes avec lesquels il aura vécu :

« C'est parce que vous ne m'avez pas instruit, leur dira-

[1] Ménant.

[2] Cette croyance à la résurrection des corps n'appartient ni au mazdéisme primitif, ni à la réforme de Zoroastre. Elle ne se répandit dans la Perse qu'à l'époque macédonienne. Il n'est jamais parlé dans l'*Avesta* que de la survivance de l'âme à sa dépouille mortelle. Voir Michel Nicolas.

t-il, vous qui êtes purs, que je suis exilé de cette assemblée de bienheureux. »

« Et les purs, inquiets au milieu de leur céleste félicité, pleureront sur les Darvands; et les Darvands, ouvrant les yeux sur leurs erreurs, pleureront sur eux-mêmes [1]. »

Pour les Celtes et pour les Mazdéens, Dieu est le principe de tout bien, et rien ne dérive de Dieu que le bien.

Le mal dont nous pouvons aujourd'hui entrevoir une explication satisfaisante par l'infraction de créatures nées libres aux lois immuables de Dieu établies dans la nature [2], les Mazdéens et les Celtes s'accordent avec nous à lui donner un rang secondaire et à le considérer comme temporaire.

[1] Ménant.

[2] Voir ci-dessus les fragments de la morale de l'immortalité: *Du Mal.*

Même en plein moyen âge, Jean Scott Érigène renversa, au nom de la philosophie celtique, la doctrine de la prédestination à l'enfer.

« Le péché, dit-il, n'est que la déviation ou l'absence du bien ; la peine du péché n'est que la privation du souverain bien; Dieu n'a prédestiné ses créatures qu'au bien : le bien seul *est;* le mal n'est qu'une négation : il n'est point; Dieu ne le connaît pas. »

L'enfer matériel, dit-il encore, n'est qu'une invention de la grossièreté latine, un reste de cette croyance païenne suivant laquelle les âmes habitaient les lieux inférieurs sous la terre. (Henri Martin.)

M. Reynaud caractérise très-bien cette conception du mal chez les Mazdéens :

« Loin d'être indifférent à l'égard de ces régions du mal, Ormuzd ne songe qu'à en délivrer l'univers. Dès le premier jour, il a invité Ahriman à se soumettre, et ni sa grâce, ni son amour du plus grand bien possible ne se lassent, il ne cesse de l'y inviter toujours. Il n'accepte pas Ahriman, ainsi que la théologie catholique est arrivée à le faire pour Satan, en qualité de ministre de ses vengeances, je dis mieux, de bourreau éternel de sa haute justice. Comme il n'a pas voulu le génie du mal au commencement, conséquent avec lui-même, il ne le veut pas à la fin. Le sentiment qui l'anime contre le crime n'est pas une colère qui se satisfasse par le supplice du coupable. Ce n'est pas à l'auteur du crime, c'est au crime même qu'il en veut ; et c'est l'anéantissement du principe et non le châtiment du malfaiteur qu'il se propose. »

On ne peut mieux poser le vrai principe de la répression et indiquer la révolution que cette doctrine du mal temporaire implique dans la pénalité humaine.

Dieu ne peut être toute-bonté sans que l'homme ne s'élève à la magnanimité.

C'est en vertu de cette logique qui règle les choses humaines sur la conception de Dieu, que le Mazdéen s'associe dans sa prière à cette bonté divine.

« Loin de maudire la méchanceté des démons et des damnés, il implore pour eux, en même temps

que pour lui, le souverain dispensateur des grâces[1]:

« Protége-moi, rends-moi grand maintenant et pour toujours. Fais attention, ô saint Ormuzd, à celui qui fait le mal; que j'aie la pure satisfaction de le voir connaissant la pureté du cœur. Fais-moi cette grâce, Ormuzd; accorde-moi ce saint avantage, que la parole détruise les démons; que leur chef ne respirant que la pureté du cœur prononce éternellement la Parole au milieu de tous les Darvands convertis. » (*Yacna.*)

Cette révélation déjà si manifeste de la toute-bonté de Dieu est sans doute la raison profonde de la vivacité et de l'énergie que les Mazdéens apportèrent dans la morale humaine.

Bonté active qui embrasse, évoque et sollicite toute la nature.

Bonté de l'homme pour l'homme, pressentiments de solidarité moderne que constate Hérodote :

« Il n'est pas permis à celui qui célèbre le sacrifice de proférer sa prière pour lui seul; mais il doit demander que le bien se répande sur tous les Perses ensemble et sur le roi. »

« Celui qui m'invoquera avec pureté de cœur, dit Ormuzd, celui qui ne désirera que le bonheur des autres, soit que cet homme ait déjà vécu, qu'il vive maintenant, ou qu'il doive vivre plus tard, son âme pure ira au séjour de l'immortalité[2]. »

[1] J. Reynaud. — [2] Ménant.

Où trouver une plus noble et plus humaine prière que cette invocation des Mazdéens :

« Intelligence pure, donne-moi une sainteté inébranlable dans mes actions, dans mes paroles. Fais que je puisse exécuter à découvert tout ce que je désire. Je porte publiquement la parole à ceux qui sont instruits, et aussi à ceux qui ne le sont pas et qui me font du mal... Que mon désir s'accomplisse ! Ce que je te demande, ô Ormuzd ! c'est que les méchants deviennent mehestans (Mazdéens), qu'ils soient sans péchés, que bientôt où était le péché on ne voie plus que les œuvres pures. » (*Yacna.*)

M. J. Reynaud dit très-bien que « l'Église d'Ormuzd est une Église véritablement catholique dans toute l'énergie du mot et qui vise à s'approprier avec le temps la création tout entière. »

Elle tend, comme notre foi moderne, à la conversion pacifique de tous ceux qui ne connaissent pas sa loi, car elles s'appuient l'une et l'autre sur la réconciliation finale de tous les ennemis. Son dogme, c'est le bonheur pour tous et non l'éternité des peines.

La Perse n'admet point de castes comme l'Égypte et l'Inde ; l'égalité devant la loi y est énergiquement proclamée : « Je vous adresse ma prière, ô Hom, qui faites que le pauvre est égal au grand [1]. »

« Vous voyez ces dômes ronds, disait Zoroastre en montrant au roi Gustasp la voûte du ciel ; ils réunis-

[1] Ménant.

sent sans distinction les rois, les sujets, les maîtres et les serviteurs[1]. »

Le même principe d'égalité régit le système de la corporation druidique. Il n'y avait point de fonctions constituées héréditaires par un droit de naissance; mais tous étaient appelés à les exercer toutes. Le druidisme, ajoute M. Gatien-Arnoult, était un corps qui se recrutait partout, dans toutes les classes de la société, et dont l'entrée n'était refusée à personne, pourvu qu'il en fût reconnu digne.

Bonté active de l'homme pour les animaux, pour la nature entière.

Cultiver la terre, la couvrir de végétaux et d'animaux utiles, l'embellir, la rendre au bien-être et à la joie[2], c'est l'œuvre sanctifiée comme la prière, l'œuvre religieuse par excellence.

« Les récompenses du ciel sont promises à ceux qui prennent soin de multiplier les animaux domestiques, qui agissent envers eux avec douceur et justice[3].

« Le dixième hymne du *Yacna* se réfère à un fragment plus ancien sur le droit des animaux :

« O Homa, ces paroles que tu as prononcées sont célè-

[1] Anquetil-Duperron, *Vie de Zoroastre.*
[2] J. Reynaud. — [3] *Idem.*

bres : Je prie les animaux pour que les animaux me prient à leur tour. Je parle avec douceur aux animaux. J'appelle les animaux avec grandeur. Je nourris les animaux. J'entretiens les animaux en bon état. Ce sont eux qui me donnent la nourriture et ce qui est nécessaire à la vie. »

Le *Yacna* dit encore :

« Je recommande de donner aux troupeaux. Celui qui agira ainsi ira en paradis. Procure-leur les plaisirs, les pâturages. Nourris ceux qui ne sont pas nourris. Donne un berger à ceux qui n'en ont pas. Que l'homme et la femme sachent que celui qui fera cette bonne action aura le vent favorable [1]. »

La mort des animaux n'est justifiée que dans le cas où elle est nécessaire pour le bien de l'homme, et le boucher ne les frappe qu'en prononçant sur leur tête une invocation liturgique [2].

Le livre du Repentir énumère comme péchés ceux de faire du mal aux animaux, de leur refuser la litière et la nourriture, de ne pas les abriter contre le froid et le chaud, de ne pas les garantir des voleurs et des animaux malfaisants, de les tuer sans raison, de ne pas conserver les individus jeunes et beaux [3].

Les Parses ont maintenu l'obligation de garder dans chaque maison au moins trois animaux : le bœuf, qui représente le labourage ; le chien, qui représente la

[1] J. Reynaud. — [2] *Idem.* — [3] *Idem.*

surveillance des troupeaux et la police; le coq, qui représente le salut matinal[1].

Zoroastre distingue les animaux utiles qui se rapportent à Ormuzd, et les animauxnuisibles qui se rapportent à Ahriman.

Par la même raison qu'il faut favoriser les premiers, il faut faire la guerre aux seconds[2] :

« Que pour purifier son âme et expier son crime, le coupable frappe dix mille de ces couleuvres qui se replient sur elles-mêmes et marchent sur le ventre; qu'il frappe dix mille couleuvres à corps de chien; qu'il frappe dix mille tortues; qu'il frappe dix mille grenouilles de terre; qu'il frappe dix mille grenouilles d'eau; qu'il frappe dix mille de ces fourmis qui traînent les grains; qu'il frappe dix mille de ces fourmis qui marchent sur une même ligne, et font du mal sur leur route; qu'il frappe dix mille mouches qui se reposent sur les différents êtres. » (*Vend. Farg.*)

Le fond du mazdéisme est la lutte contre le mal. La loi d'Ormuzd le combat sous toutes ses formes: hommes méchants et pervers qui portent la désolation et le carnage dans les rangs des hommes purs, qui égorgent leurs troupeaux, dévastent leurs moissons, troublent les sources auxquelles ils se désaltèrent et y mènent boire leurs troupeaux; animaux féroces et malfaisants; plantes piquantes ou inutiles qui stérilisent le sol.

[1] J. Reynaud. — [2] *Idem.*

On les reconnaît, ces violents, à des membres disproportionnés dans leur ensemble, dents monstrueuses par rapport aux autres parties de leur corps, dards, aiguillons, épines[1].

Réduire de plus en plus la puissance du mal, étendre la conquête du bien, c'est le saint combat de la vie humaine.

L'homme a des devoirs non-seulement envers Dieu et envers les hommes, mais aussi envers les animaux, et plus généralement envers tout ce qui existe. La sanction religieuse atteint toute infraction à cette morale véritablement universelle.

Les Parses ne trouvent rien de plus honteux que de mentir. Ce sont fautes égales : de donner sa parole et de ne pas la tenir ; — de mettre sans bonne foi les mains l'une dans l'autre ; — de promettre sans bonne foi une récompense à l'animal domestique, et de l'en priver ensuite avec injustice[2].

Si le bien moral s'étend jusqu'aux animaux, ceux-ci, de leur côté, ont des devoirs à remplir envers l'homme : Je prie les animaux, dit le Parse, pour que les animaux me prient à leur tour. On pèche contre les oiseaux, contre les arbres, etc., etc[3].

Comme les hommes, les animaux et même les plantes ont en puissance leur sanction. Il y a trois

[1] M. Nicolas. — [2] Ménant. — [3] *Idem*.

êtres purs qui prononcent des malédictions contre celui qui n'a pas soin d'eux : le taureau, le cheval et le homa[1].

Une loi de réciprocité semble embrasser la généralité des êtres. Si on prie pour d'autres, si on se repent pour autrui, d'autres sont quelquefois punis pour les fautes qu'ils n'ont pas commises. Les troupeaux ne seront pas sans maux, puisque les hommes sont sans intelligence; c'est à l'homme, leur chef, à prononcer sur eux des bénédictions qui puissent les aider[2].

Ainsi les animaux ont une âme dans le mazdéisme comme dans le néodruidisme.

L'ancienne Perse les comprend dans la morale, les protége comme des mineurs.

Le génie celtique voit en eux un *Awen* soumis à des lois nécessaires. Mais ils monteront à la lumière, à la liberté.

L'injuste réprobation dont les frappa le christianisme, ou bien l'indifférence sans nom, l'oubli étrange où ils restent dans ce dogme, les sciences modernes de l'anatomie et de la physiologie comparée y démontrent une grossière ignorance[3]. C'était impiété chez nos pères.

[1] Ménant. — [2] *Idem.*

[3] Ce fut un pas en arrière sur l'antiquité grecque : Pythagore et

M. Michelet a rendu saisissante cette fraternité de l'homme et de l'animal. « Chaque matin avant l'aurore, et quand rôde encore le tigre, partent les deux camarades, je veux dire l'homme et le chien. Il s'agit du chien primitif, de ce dogue colossal, sans lequel la terre alors eût été inhabitable, être secourable et terrible qui, seul, vint à bout des monstres. »

« Il n'y aurait point de sûreté pour les habitations sur la terre créée par Ormuzd, dit Zoroastre, s'il n'y avait pas les chiens qui veillent pour le bétail et pour le village. » (*Vend. Farg.*)

« Tuer un chien dressé à la garde des troupeaux, c'est exposer le salut de son âme; le blesser, c'est commettre un crime qui entraîne des punitions corporelles proportionnées à la gravité de la blessure; le mal nourrir, c'est se rendre coupable d'un acte mauvais, qui est puni par un certain nombre de coups. » Il s'agit ici, dit M. Spiegel, de coups que le coupable, pour faire pénitence, devait, non recevoir, mais faire tomber au contraire lui-même sur les animaux impurs.

Les chiens sont mis sur le même rang que les hommes. Leur mort répand dans la maison et dans la famille une égale impureté, et cette souillure légale ne peut être effacée que par des cérémonies identiques[1].

Platon avaient déjà prétendu que les âmes des bêtes étaient raisonnables, mais que le défaut des organes les empêchait d'exercer leurs fonctions.

[1] M. Nicolas.

Dans les guerres contre les Romains, nous voyons, à l'extrémité des lignes gauloises, des chiens du roi Arverne dressés au combat comme un corps d'auxiliaires. On faisait venir ces dogues de guerre, soit de Belgique, soit de l'île de Bretagne [1].

En Irlande, le chien est un symbole des prêtres.

« Tout le jour, il dompte la terre sous la garde du chien fidèle; il lui donne la bonne semence; il lui distribue les eaux salutaires, il la pénètre par le soc, la réjouit par les fontaines... » (M. Michelet.)

Quel charme de pureté dans cette invocation à l'élément purificateur et fertilisateur par excellence! Prière antique, qui reste toute moderne :

.... Je sacrifie à toutes les eaux. Ces sources qui, creusées dans la terre, coulent en abondance; ces canaux nourrissants, larges, étendus, je leur sacrifie, je les invoque. Je sacrifie à la moelleuse, à la douce eau courante qui multiplie les arbres, qui est ennemie des désirs déréglés [2]..

La prière, c'est toute la liturgie du mazdéisme. Au seuil de l'univers immense, l'homme, saisi de la toute-bonté de Dieu, l'invoque en toute chose de la nature qui lui semble avoir reçu sa vertu bienfaisante. Il

[1] Henri Martin.

[2] Sur le rôle sacré de l'eau chez les Mazdéens, voir J. Reynaud ; chez les Celtes, voir Gatien-Arnoult, *passim*.

adore ce divin, il l'invoque pour qu'il lui soit secourable. Prière féconde que cette reconnaissance pieuse du divin dans la création, elle deviendra de plus en plus une évocation puissante des énergies créatrices dont l'homme s'aide aujourd'hui pour transformer le monde.

Prière féconde que cette bénédiction qui s'associe à tous les moments de la vie de l'homme. Toujours et partout la prière l'accompagne. Avant qu'il ne soit né, on prie pour lui. Quand il existe, il prie pour ceux qui seront, pour ceux qui sont, pour ceux qui ont été. Avant de mourir, il prie. Il meurt; assise pendant trois nuits près du corps qu'elle a quitté, l'âme chante encore une prière. Que le culte soit public ou privé, la prière n'est jamais personnelle, elle embrasse la nation et le monde tout entier[1].

Ainsi la solidarité universelle que la science nous démontre, que notre cœur nous affirme, le mazdéisme l'évoquait par la prière comme le génie celtique la proclamait la félicité à venir, dont chaque créature doit prendre une possession de plus en plus complète par les progrès de son activité, de sa conscience et de son amour.

Une religion qui reconnaissait une personnalité chez tous les êtres devait respecter la femme.

[1] Ménant.

En effet, chez les Mazdéens « la personnalité féminine n'est pas fatalement confondue, comme chez les Brahmes, dans la masculine. L'épouse n'est pas condamnée à suivre passivement la destinée de l'époux, même quand l'époux quitte la vie. Le divorce, dans certains cas, est permis. Enfin, ce qui achève d'élever cette personnalité à la dignité dont elle a droit de jouir, c'est que les fonctions sacerdotales, pourvu qu'il y ait preuve d'une instruction convenable, ne lui sont pas interdites[1]. »

On connaît chez les Celtes la corporation sacerdotale des Druidesses ; on sait que le don de prophétie leur était particulièrement attribué.

Cette religion de la pureté impliquait la pureté dans le mariage. Chez les Mazdéens comme chez les Celtes, la polygamie est défendue. Le mariage est monogamique ; et c'est une institution si essentielle de la loi mazdéenne que les Parses, au milieu de la contagion musulmane, y sont restés rigoureusement fidèles[2].

Je trouve dans la loi de Zoroastre cette belle sanction morale contre l'homme adultère :

« Il ne passera pas le pont de Tchinevad (qui conduit au séjour du bonheur), avant que le mari de la femme qu'il a séduite ne lui ait pardonné. »

Une sévérité analogue contre l'homme, le vrai cou-

[1] J. Reynaud. — [2] *Idem*

pable, atteint dans les lois galloises le séducteur : « La fille séduite est crue dans ses affirmations sur les promesses du séducteur. »

Hors le mariage, il n'y a pas de salut pour le Parse. Celui qui meurt dans le célibat attendrait, pour passer le pont Tchinevad, jusqu'à la résurrection, si ses parents ne le mariaient par une sorte de fiction ; pour une somme d'argent, la fille est supposée épouser cet homme mort dans le célibat, tandis qu'en réalité elle se marie à un autre[1].

A douze ans, la jeune fille mazdéenne peut se présenter à son père, à son frère, à celui qui a soin d'elle et lui demander un mari. C'est un crime pour les parents de ne pas se rendre à sa demande ; c'est un crime pour une femme de mourir non mariée après dix-huit ans.

Cette prescription explique peut-être par analogie le fait de la jeune fille gauloise choisissant elle-même son époux entre les prétendants et offrant à l'homme de son choix une coupe pleine de vin,—coutume qui existait chez les Gâls émigrés en Asie Mineure.—(V. Ménant et Gatien-Arnoult.)

Quoi qu'il en soit, on voit dans le mariage le lien entre ces deux caractères fondamentaux du mazdéisme, si bien définis par M. Michelet : être pur pour être fort, être fort pour être fécond.

[1] Cette fiction n'est point bizarre, comme le dit M. Ménant. Elle suppose seulement un second mariage permis pour la femme dans la loi mazdéenne.

Au nom de ces analogies de croyance entre les Celtes et les Mazdéens, nous ne pouvons admettre ce que M. Michel Nicolas dit de la préexistence :

« La doctrine de la préexistence des âmes dont on cherche en vain l'origine dans l'antique Orient est née d'une saillie de Platon, saillie que les Grecs ne prirent jamais au sérieux, et qui doit à Philon, aux gnostiques et aux néoplatoniciens la place qu'elle a occupée depuis dans la métaphysique. C'est certainement de la philosophie alexandrine des premiers siècles de l'ère chrétienne que cette idée passa avec bien d'autres encore dans le parsisme. »

Nous pensons, nous, que la doctrine de la préexistence des âmes est aussi antique que la conception nette et claire de l'immortalité. C'est l'immortalité avant, comme les vies qui suivent la vie humaine sont l'immortalité après. C'est du fond même des croyances mazdéennes et celtiques qu'est sortie la préexistence comme une conséquence logique et nécessaire d'une seule et même vérité [1].

Au reste, ici encore, sous le voile légendaire, se retrouve dans la tradition mazdéenne le même fonds que dans les idées celtiques.

Dans les livres zends l'homme n'est pas à vrai dire une création. Son père fut un arbre, le Reivas, dont le corps se transforma en corps d'homme. Antérieure-

[1] *Major sum et ad majora genitus*, disait Sénèque.

ment à l'apparition de l'homme, le premier être qui peupla le monde de créatures animées fut un taureau *non engendré*[1].

Quelle que soit la forme tronquée dans laquelle cette légende nous est parvenue, l'analogie avec la transmigration celtique des êtres dans le cercle d'Abred à travers le monde végétal et animal y est parfaitement perceptible.

Nous signalerons aussi cette tradition du taureau primitif, non engendré, aïeul du genre humain, comme le plus antique témoignage en faveur de la génération spontanée.

Le *Vendidad* suppose que par la dissémination des membres de ce taureau primitif, principe vital de la terre, tout a pris naissance. M. Reynaud fait remonter cette tradition à l'origine même des choses humaines, et explique ainsi chez les Mazdéens la pratique primitive des ablutions par l'urine de taureau considérée comme liquide sacramentel.

[1] Ménant.

Ces rapprochements parlent d'eux-mêmes. Ils démontrent chez les Celtes et les Perses les mêmes conceptions fondamentales : de la création éternellement distincte du créateur, d'une personnalité éternellement distincte et indéfiniment perfectible dans chaque être, de la notion d'un Dieu unique, de son culte dans la nature sans temple et sans image. Chez les deux peuples, en Orient, en Occident, un caractère essentiellement énergique et civilisateur, se portant chez les Mazdéens plus particulièrement dans la pratique de la morale humaine, chez les Celtes dans la notion de l'immortalité, caractère dérivant d'un principe unique, la toute bonté de Dieu.

Il serait possible de suivre ces analogies jusque dans l'histoire des populations qui gardèrent pur le feu sacré de l'antique tradition.

Mêmes invasions : conquis tous deux dans l'antiquité par les deux grandes civilisations de la Grèce et de Rome, la Perse par Alexandre, la Gaule par César. Après l'ère chrétienne, la Perse par l'islamisme, la Gaule par le catholicisme romain.

Jusqu'à nos jours pour toute histoire des deux peuples, pour toutes traces des deux doctrines quelques mots des historiens grecs et romains, lueurs incomplètes où se marquait pourtant leur distinction profonde d'avec les civilisations gréco-romaines.

Même réaction civilisatrice aux époques barbares : La Grande-Bretagne, le sanctuaire du druidisme, devient l'île des saints et des grands missionnaires chré-

tiens dans la Gaule. Ainsi, après la conquête musulmane, ce furent des Parses convertis à l'islamisme qui propagèrent les sciences au milieu des Musulmans et qui, les premiers, les initièrent à la connaissance de la grammaire, de la philosophie et du droit[1].

Mêmes persécutions de la religion étrangère dominante, mêmes massacres, même oubli du grand nombre. Même perte de la tradition sacrée qui n'a survécu que dans quelques hommes, plus ou moins altérée, mais aussi même persistance, même espérance invincible. Ils eurent leur recours, les Parsis dans la prière comme les Bardes gallois dans l'infaillibilité du bonheur à venir.

Même rénovation : au moment où la Révolution française allait donner à la société bardique enveloppée dans l'ombre et le silence depuis tant de siècles le signal de reparaître[2], un Français, un héros, Anquetil-Duperron allait au péril de sa vie découvrir dans l'Inde, chez les Guèbres de Surate, les livres originaux de l'antique religion mazdéenne[3]. Plus tard, c'était un Français, Eugène Burnouf, qui retrouvait par le sanscrit le zend, cette langue perdue, et la réapprenait aux Parsis de l'Inde qui ne l'entendaient plus.

[1] M. Nicolas. — [2] J. Reynaud.

[3] Voir un admirable résumé de cette découverte dans M. Quinet, *Génie des religions*, tome I, édition des œuvres complètes.

Nos pères revivent mieux que dans le monde de l'érudition, mieux que dans les travaux des orientalistes en Allemagne, en Angleterre, en France; ils vivent partout dans les hommes qui travaillent dans un esprit de solidarité, qui civilisent, qui évoquent l'avenir, qui croient à la perfectibilité de l'homme et de tout ce qui vit dans l'univers, à la vertu de la vie, à la toute-bonté de Dieu. Nul doute que le grand courant de l'activité énergique qui transforme l'Occident et point en Orient[1], se retrouvant dans ses assises antiques et religieuses, ne réagisse au nom de cette notion supérieure de la vie dont les Celtes et les Mazdéens furent dépositaires.

Nos pères revivent dans la France d'aujourd'hui, d'autant plus libre et dégagée dans son allure que sa foi qui lui revient l'incite à marcher en avant et à faire toujours plus et mieux. Par la foi de l'immortelle vie, nous entrons en puissance et en intelligence de toutes les forces de la civilisation moderne. Nous réunissons à l'aise dans la pratique de cette ample doctrine toutes les consolations de la religion pour les faibles, toutes

[1] Nous ne saurions trop signaler sur cette renaissance du mazdéisme en Orient deux articles très-importants de la *Revue Britannique*, juillet et août 1859, intitulés les Parsis de l'Hindoustan, extraits du livre d'un Parsi, traduit en anglais par le capitaine Pope, *the Parsis, by Dosabhoy Framjee*. Nous avons le regret, dans un sujet si neuf et déjà immense, de n'avoir pu insister sur cette renaissance du mazdéisme en Orient, mouvement identique et parallèle au réveil du génie celtique dans notre Occident.

les audaces de la philosophie pour les vaillants et les forts, toutes les énergies des sciences théoriques et appliquées pour améliorer et embellir cette vie sur terre et commencer déjà dans nos sociétés humaines l'universelle solidarité.

Le moment des grandes destinées de la France est venu. Elles s'éclairent pour elle dans la foi de ses pères, en Orient, en Occident.

En Orient, dans les préceptes de morale de l'antique Perse, la France entend du fond des âges les réponses qu'elle a cherchées depuis la Renaissance aux lacunes du christianisme et aux besoins les plus essentiels des sociétés modernes. Les consécrations religieuses des énergies du travail humain, des recherches, des inventions, des sciences théoriques et pratiques, indusdustrie, culture de la terre, multiplication des animaux utiles, collaboration de plus en plus féconde de l'intelligence de l'homme avec les forces créatrices déposées par Dieu dans les lois mêmes de la nature.

En Occident, dans la foi gauloise en l'immortelle vie, la France trouve le point d'appui pour affronter la mêlée de ce monde, le comprendre, le diriger.

Car, je le demande, comment expliquer le vertige du luxe, les folies de la mode, les délires des vanités, la férocité de l'intérêt privé, le dévergondage des sophismes qui font la laideur des temps où nous vivons, —hideux contraste avec ces dévouements simples et multipliés à l'honneur, au devoir, à la science ; hon-

teuses coïncidences avec ces intrépidités magnanimes des individus et des foules à affronter la mort et la douleur soit pour le drapeau, soit pour le bien de tous?—Où la trouver cette explication, sinon dans une vie fermée où la prodigieuse énergie des sentiments et des instincts de l'homme moderne, muré dans le non-sens d'une existence bornée à cette terre, éclate en blasphèmes, en folies, en vanités, en corruptions? Sous prétexte que la vie est trop courte, on en abuse, on se démoralise, on se tue à plaisir. Oui la vie était fermée tant que la religion n'enseignait qu'une immortalité sans progrès, un enfer sans rémission, un purgatoire de souffrances corporelles, un paradis égoïste et immobile.

Comment la philosophie est-elle restée si longtemps muette ? Comment n'a-t-elle rien trouvé à substituer à ces pauvres imaginations des temps barbares? Comment, indifférente et paresseuse, n'a-t-elle point ouvert les portes pour que l'homme au moins respirât au delà de cette vie?

La philosophie jusqu'ici a eu à se faire tolérer. Elle a pris le plus pressé, l'injustice sur terre, et a laissé à la science la nature, à la religion le ciel, c'est-à-dire les vies antérieures et les vies ultérieures. Comme elle n'avait pas retrouvé la terre ferme de la tradition, elle arguait tout au plus d'un droit abstrait qu'elle appelait le droit naturel. Elle n'avait pour se faire écouter ni la voix des ancêtres, ni les justifications

d'une Révolution de justice encore contestée, ni les développements tout récents d'une civilisation qui, prenant la science pour guide, fraye à l'esprit humain ses routes en dehors de tout système, et s'impose malgré toute entrave aux amis comme aux ennemis de la liberté.

Combien d'esprits généreux qui, quel que fût le cri de leur sens humain révolté, fermaient les yeux et assoupissaient leur âme devant ce terrible dilemme : un peuple ne change pas de religion sans mourir....

Eh bien ! il ne mourra pas ce peuple, parce qu'il n'a point à changer de religion. La foi de la Révolution, la foi de la science, c'est la foi de ses pères qui lui revient, non pour détruire le christianisme, mais pour le compléter dans ses lacunes et dans son insuffisance vis-à-vis des hommes de notre race et des besoins de notre civilisation.

Antérieurement au christianisme, nous sommes une religion, une morale. Avant que la Gaule ne fût liée à la papauté, le génie mazdéen et le génie celtique avaient trouvé en puissance les réponses de l'humanité moderne ; si nous l'avions oublié, si des parties de notre âme nationale s'étaient enténébrées sous la discipline étrangère de l'Église romaine, la lumière luit de nouveau, et par nos antiques traditions qui reparaissent, et par les découvertes des sciences qui les éclairent, et par la voix de notre libre conscience qui les commente.

N'avons-nous pas été assez longtemps à l'école de la Judée et du monde gréco-romain ? Sans nier sa raison d'être (d'autres y ont assez insisté), comme des hommes faits, nous laissons nos maîtres, nos instituteurs étrangers. La Révolution française nous a rendus à nous-mêmes.

Nous sommes une humanité incessamment nouvelle.

J'ai essayé d'établir que pour cette humanité nouvelle, il n'y a de possible qu'une Église vraiment universelle, l'Église de l'immortalité ; car il n'y a de conception humaine assez complète que l'immortalité pour que tous les caractères distinctifs, individuels et nationaux s'y respectent, s'y développent et s'y harmonisent. Le champ de l'immortalité seul est assez vaste pour que toutes les activités s'y développent, pour que toutes les sciences y croissent, pour que tous les amours s'y satisfassent, pour que tous les sentiments y continuent, pour que toutes les conceptions s'y épurent, pour que toutes les anciennes religions et philosophies s'y accomplissent, parce qu'il n'y a que l'immortalité qui puisse désaltérer une Ame moderne. Oui, ce que j'ai voulu dans ma faiblesse, mais du grand cœur qu'inspire la foi de la France, au milieu du monde moderne, c'est dire au lecteur : Ami, regarde le ciel, regarde la terre, regarde ton cœur, désaltère-toi au vase de l'immortalité qui déborde.

DE LA RELIGION DE LEIBNITZ.

Ce volume était presque imprimé lorsque le hasard fit tomber dans mes mains un travail où l'auteur établit que « cette grande doctrine où Leibnitz recueillait son âme à l'abri des discordes humaines [1], » n'est autre que l'enchaînement des vérités de l'immortalité. Comme il n'était pas possible avant les dernières publications allemandes de connaître dans leur ensemble et d'une manière certaine quelles furent les convictions religieuses de Leibnitz, il me sera permis d'extraire quelques pages de ce curieux travail, d'autant plus important pour mes propres conclusions que les solutions de Leibnitz sont en parfaite concordance

[1] Leibnitz d'après de nouveaux documents, par Émile Saisset, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1860.

avec les affirmations des croyances celtiques et mazdéennes.

Je n'insisterai point sur ces concordances. Elles sont manifestes et éclateront à tous les yeux. Ainsi grâce aux investigations de la critique, la méprise qui dure depuis deux cents ans cesse sur Leibnitz. Les uns voulant en faire un catholique, les autres un protestant, les plus dégagés un philosophe à système, au lieu d'y reconnaître simplement un grand homme qui, planant dans son for intérieur au-dessus de toute théologie et de toute école, trouvait par sa vaste méditation les axiomes de l'âme humaine.

DE L'ESSENCE DES ÊTRES[1].

« Suivant Leibnitz, toute substance est essentiellement une force; qu'on l'appelle corps, âme ou esprit, brin d'herbe ou soleil, ange ou bête, peu importe. Minéral, plante, animal, homme et Dieu même, tout être réel est un principe capable d'action. La force, l'activité, sont le signe et la mesure de l'existence. Plus une substance agit, plus elle a d'être, plus elle s'élève dans l'échelle de la perfection. Supposez un être entièrement inerte : vous donnez

[1] Le texte précédé d'un simple guillemet au commencement des alinéas appartient à l'analyse de M. Saisset. Le texte accompagné de guillemets à chacune des lignes est de Leibnitz. La fragmentation, les intitulés et la division par quelques traits m'appartiennent.

un corps à une abstraction ; ce qui n'agit pas n'est pas, et l'être absolu et infini, c'est l'infinie et absolue activité. »

DE L'AME.

« Dira-t-on que la notion de force est vague et confuse, que nous ne connaissons les forces que par leurs effets? « Cela serait vrai, si nous n'avions pas une âme et si nous « ne la connaissions pas... Se trouvera-t-il quelqu'un pour « révoquer en doute que l'âme pense et veut, qu'en nous-« mêmes nous tirons de nous et de notre fonds des volitions « et des pensées, tout cela spontanément?... Ce serait « récuser ce témoignage de la conscience qui nous atteste « qu'elles sont nôtres, ces actions que nos adversaires « transportent à Dieu. »

« L'âme humaine, voilà le type toujours présent de l'activité. Otez à l'âme la raison et la liberté, réduisez-la à ces appétits aveugles, à ces sensations confuses, à ce que Leibnitz appelle des *pensées sourdes :* vous avez la vie animale. Retranchez encore, concevez la conscience de plus en plus obscurcie, comme dans un rêve faible et confus, tout proche de l'engourdissement complet : vous avez la vie purement organique. Enfin, là où il ne reste qu'une activité qui se disperse et s'échappe complétement à elle-même, c'est l'être inorganique, l'être brut. Voilà, dira-t-on, un être inerte. Point du tout ; l'inertie n'est qu'à la surface. Ce qu'on appelle repos n'est qu'un mouvement devenu imperceptible. Ce qui paraît permanence passive est un équilibre passager produit par des forces qui luttent et se neutralisent.

« Combien d'ailleurs est petite la part de la matière inorganisée dans l'univers! « ... Il y a un monde de créa-« tures, de vivants, d'animaux, d'âmes, dans la moindre « partie de la matière. Chaque portion de la matière peut « être conçue comme un jardin plein de plantes, comme « un étang plein de poissons; mais chaque rameau de la « plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de « ses humeurs est encore un autre jardin et un autre « étang... Ainsi il n'y a rien d'inculte, de stérile, de mort « dans l'univers; point de chaos, point de confusion qu'en « apparence... »

DE LA LOI DE CONTINUITÉ.

Une seule loi régit ce nombre prodigieux de forces, la loi de continuité. « Toute force agissant sans relâche, son état actuel dépend toujours de son état antérieur, et la suite de ces états forme une chaîne continue où il n'y a jamais d'interruption. « Le présent est gros de l'avenir, le « futur pourrait se lire dans le passé, l'éloigné est exprimé « dans le prochain. On pourrait connaître la beauté de « l'univers dans chaque âme, si l'on pouvait déplier tous « ses replis... »

« Dans l'espace, dans le temps, dans la grandeur et dans la petitesse, dans toutes les formes et dans tous les degrés de l'existence, partout et toujours la nature va à l'infini.

« L'espace pur est une abstraction, c'est un ordre de coexistence, comme le temps est un ordre de succession. Point de vide, point d'intervalle entre les êtres, point de

limites à leur nombre et à leur durée. Partout la force, partout la continuité, partout l'infini. »

DE L'UNIVERS.

« Voilà le merveilleux spectacle que nous présente l'univers. C'est un nombre infini de forces, d'unités vivantes, identiques dans l'essence, différentes dans le degré du développement. Ces degrés divers les classent en familles, en genres et en espèces qui s'élèvent, par une gradation continue, de la nature brute, où la vie sommeille, jusqu'aux splendeurs de la vie spirituelle, et il faut y comprendre, avec les minéraux, les plantes, les animaux et les hommes, tous les êtres grossiers ou sublimes qui comblent les intervalles, peuplent d'autres mondes et complètent l'ensemble infini de l'univers. Or chacun de ces êtres n'a besoin que de lui-même pour se développer à travers les siècles et tirer de son sein la suite entière de ses évolutions et de ses transformations successives[1]. Et cependant, comme tous les êtres sont mêlés les uns avec les autres, comme il y a une certaine correspondance entre leurs développements, il semble que tous ces êtres agissent l'un sur l'autre; il semble que la vie de l'univers soit une lutte. Non, c'est une harmonie. Chaque âme, sans sortir de soi, agit en parfait accord avec toutes les autres; elle est comme un petit monde en raccourci, elle représente tout

[1] Thalès, Pythagore et Platon appelaient l'âme un principe qui se meut de soi-même; et c'est sur cette conception, identique à celle de l'*Awen*, que Platon fondait l'immortalité de l'âme.

l'univers selon son point de vue; elle est comme un miroir vivant où l'univers entier vient se réfléchir. »

DE DIEU.

« Où trouver la raison d'être, la raison suffisante de ce nombre infini de forces qui s'échelonnent dans un plan si régulier et concourent avec une si infaillible harmonie? Il la faut aller chercher dans un principe premier où la force et la substance, l'être et la vie s'identifient au sein d'une perfection absolue, être des êtres, force des forces, unité des unités, idéal accompli de l'existence. « Dieu est l'unité « primitive et la substance simple, originaire, dont toutes « monades créées sont des productions et naissent, pour « ainsi dire, par des fulgurations continuelles de la Divi- « nité. »

« C'est une véritable cause, une cause intelligente, libre, agissant selon un conseil éternel; c'est l'être tout parfait, concentrant en sa mystérieuse unité l'intelligence, la sagesse, la liberté, la justice, la bonté, en un mot, toutes les perfections morales.

« Si Dieu est par essence un principe d'intelligence, d'harmonie et de bonté, le mystère de l'origine des choses s'éclaircit. L'univers n'est plus l'ouvrage du hasard ou de la nécessité, il est un acte d'amour, un rayonnement de la pensée de Dieu, une expression vivante de ses perfections,... parmi toutes les combinaisons, la meilleure, celle où la simplicité des moyens se combine avec l'excellence et la fécondité des résultats. On croit faire Dieu plus grand en concevant sa puissance comme absolue ou supérieure à

toute loi; « mais où sera donc sa justice et sa sagesse, s'il « n'a qu'un pouvoir despotique, si la volonté lui tient lieu « de raison, et si, selon la définition des tyrans, ce qui « plait au plus puissant est juste par là même. »

« Cette idée d'un Dieu adorable dans ses voies est l'idéal de l'homme de bien, qui toujours dans sa conduite s'efforce d'imiter le Créateur, c'est-à-dire de tout faire en vue du mieux, et qui, alors même que ses prévisions sont démenties et ses desseins avortés, se résigne de bonne grâce, convaincu que la Providence tire le bien du mal, et fait tout aboutir à la meilleure fin. »

DE L'IMMORTALITÉ.

« Celui qui n'envisage que le monde où vit l'humanité et ne s'attache qu'à la condition présente et visible de l'univers, celui-là ne peut comprendre l'économie du plan divin, parce qu'il ne voit pour ainsi dire qu'une scène du drame infini de la vie universelle. « Il est semblable à un « homme né et élevé dans les mines de sel de la Thrace, « et qui se persuaderait qu'il n'y a dans le monde d'autre « lumière que la faible lueur de ces lampes languissantes « qui suffisent à peine à diriger ses pas dans l'obscurité. »

« Tout être, quel qu'il soit, homme, animal, plante et ce qu'on appelle chose inanimée, tout être est immortel de sa nature. Rien ne périt, comme rien ne commence d'être, absolument parlant. Création, annihilation, ce sont des mots de la langue de Dieu, non de celle des hommes. Pour nos yeux corporels, les êtres semblent sortir du néant pour y rentrer. La raison dissipe ces prestiges ; elle

nous apprend que la mort n'est, comme la naissance, qu'une transformation. En réalité, point de mort, mais « un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier « vers ce comble de beauté et de perfection universelles « dont les œuvres de Dieu sont capables, de sorte que le « monde marche à une condition toujours meilleure[1]. »

DE LA PERSONNALITÉ INDESTRUCTIBLE.

« Pour faire juger par des raisons naturelles que Dieu « conservera toujours non-seulement notre substance, « mais encore notre personne,... il faut joindre la morale « à la métaphysique, c'est-à-dire ne pas seulement consi- « dérer Dieu comme le principe et la cause de toutes les « substances et de tous les êtres, mais encore comme chef « de toutes les personnes intelligentes et comme le mo- « narque de la plus parfaite cité ou république, telle « qu'est celle de l'univers, composée de tous les esprits « ensemble... Et comme Dieu lui-même est le plus grand « et le plus sage des esprits, il est aisé de juger que les « êtres avec lesquels il peut, pour ainsi dire, entrer en « conversation et même en société, en leur communiquant « ses sentiments et ses volontés d'une manière particu- « lière et en telle sorte qu'ils puissent connaître et aimer « leur bienfaiteur, le doivent toucher infiniment plus que « le reste des choses... Les seuls esprits sont faits à son « image et quasi de sa race, ou comme enfants de la mai- « son, puisqu'eux seuls le peuvent servir librement et agir « avec connaissance à l'imitation de la nature divine. Un

1 Fragment publié par M. Erdmann.

« seul esprit vaut tout un monde, puisqu'il ne l'exprime « pas seulement, mais il le connaît aussi et s'y gouverne à « la façon de Dieu. Tellement qu'il semble, quoique toute « substance exprime l'univers, que néanmoins les autres « substances expriment plutôt le monde que Dieu, mais « que les esprits expriment plutôt Dieu que le monde... « Et si le premier principe de l'existence du monde phy- « sique est le décret de lui donner le plus de perfection « qu'il se peut, le premier dessein du monde moral ou de « la cité de Dieu, qui est la plus noble partie de l'univers, « doit être d'y répandre le plus de félicité qu'il sera pos- « sible,... car la félicité est aux personnes ce que la per- « fection est aux êtres. Il ne faut donc point douter que « Dieu n'ait ordonné tout, en sorte que les esprits non- « seulement puissent vivre toujours, ce qui est imman- « quable, mais encore qu'ils conservent toujours leur qua- « lité morale, afin que sa cité ne perde aucune personne, « comme le monde ne perd aucune substance[1]. »

DU PROGRÈS INDÉFINI.

« Que peut savoir la philosophie de l'état des âmes dans la vie future? Rien de précis; mais ce que la raison peut assurer, c'est que l'état futur de l'âme ne sera pas un état d'immobilité, de contemplation oisive et stérile. Comment l'âme perdrait-elle son essence, qui est l'activité, et sa loi, qui est le progrès? Et puis, comment pourrait-elle, étant finie et se déployant dans le temps, atteindre et

[1] Cette page est tirée des *Lettres inédites*, publiées récemment par M. Grotefend.

posséder son idéal éternel et infini? « Ainsi notre bonheur « ne consistera jamais et ne doit pas consister dans une « pleine jouissance où il n'y aurait plus rien à désirer, et « qui rendrait notre esprit stupide, mais dans un progrès « perpétuel à de nouveaux plaisirs et à de nouvelles per- « fections. »

Ainsi il est déjà immense le champ des confirmations de nos pères, soit dans les régions pures de la pensée, soit dans les découvertes scientifiques modernes.

Le sentiment de l'identité personnelle, la base de la philosophie gauloise (l'*Awen*), de la doctrine mazdéenne (le *Ferouer*), se retrouve dans la théorie de Leibnitz comme la force qui est dans toute substance, et s'affirme de nos jours dans les expériences des physiologistes comme la manifestation plastique qui préside à la formation et à la conservation de tout organisme.

Cette victoire de l'esprit dans la nature, de la liberté propre de chaque être, de l'identité éternellement perfectible, de la conscience inamissible, apparaît la grande loi de l'univers, soit que l'homme écoute le cri de son cœur, soit qu'il se saisisse de l'infini dans l'espace, soit qu'il veuille comme l'épuiser dans l'atome.

L'astronome voit la matière cosmique engendrer des planètes[1], comme le physiologiste observe sur l'objectif du microscope l'acte tout spontané par lequel la force plastique rassemble les molécules d'organismes expirés pour la formation d'un nouvel organisme[2].

Ainsi même loi, que ce soit « un brin d'herbe ou un soleil, » dit Leibnitz.

Même loi, que ces organismes se trouvent à des distances ou à des profondeurs dont la pensée nous stupéfie.

Soit que l'astronome aperçoive dans un lointain sans bornes ces nébuleuses dont la lumière met un million d'années à nous parvenir ;

Soit que le physiologiste découvre le *monas crepusculus* (d'Ehrenberg), dont le diamètre n'a guère que 0,0005 de millimètre, ténuité telle que R. Owen suppose qu'une seule goutte d'eau en contient parfois 500 millions d'individus, nombre qui égale celui de l'espèce humaine répandue à la surface de la terre.

Tout se lie, tout s'enchaîne, tout se répond de la science à la métaphysique.

Que Leibnitz, par l'intuition de l'esprit, dise :

« Il y a un monde de créatures, de vivants, d'ani-
« maux, d'âmes dans la moindre partie de la matière.
« Chaque portion de la matière peut être conçue

[1] Le Verrier, *Comptes rendus du Cosmos*, t. XVII, p. 476.
[2] V. ci-dessus concordances physiologiques.

« comme un jardin plein de plantes, comme un étang « plein de poissons; mais chaque rameau de la « plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte « de ses humeurs est encore un autre jardin et un « autre étang.... »

Les expériences des physiologistes allemands confirment cette image à la lettre dans leurs expériences sur la fécondation des plantes. Prenons un grain de cette poussière impalpable que secouent les blés en fleur dans les belles journées de juin, l'observateur y remarque deux membranes dont l'extérieure se brise lorsque le grain de pollen arrive sur le stigmate du pistil. « Alors on distingue, à travers les parois dia- « phanes de la seconde enveloppe, la liqueur fécon- « dante appelée *fovilla*, et dans celle-ci des granules « infiniment petits qui nagent dans la liqueur, s'agi- « tent dans tous les sens, et paraissent doués de mou- « vements instinctifs[1]. »

Que, dans la philosophie gauloise et mazdéenne, comme dans la doctrine de Leibnitz, il n'y ait pour ainsi dire point de matière inerte, mais partout des forces (des êtres, des esprits, des âmes, peu importe le mot) dont l'activité est la mesure de l'existence;

De même les grands botanistes allemands ne peuvent expliquer les phénomènes de la physiologie végétale qu'en reconnaissant dans la plante une âme.

[1] Boscowitz, l'*Ame de la plante*, *Revue germanique*, 1er et 15 janvier 1861.

Et pour en venir à ce que l'on nomme si improprement le monde inorganique, « le gouffre qui l'a si « longtemps séparé du monde organique a déjà été « rempli, en partie du moins, par la science. La « minéralogie, en constatant dans les corps une ten- « dance à revêtir des formes géométriques particu- « lières, y a saisi, on peut le dire, une sorte d'indi- « vidualité, inerte encore il est vrai, mais néanmoins « bien définie[1]. »

Devant ces concordances des lois divines, aussi adorables, qu'on les surprenne par l'intuition, qu'on les sonde par la méditation, qu'on les constate par l'expérience, ces paroles de Schiller montent naturellement du cœur :

Ce que le génie promet, la nature l'accomplit.

Et elles s'associent à la pensée mère des écrits d'Œrsted :

« Seules, la pensée et l'imagination, fertilisées par la science, voient luire l'éternité à travers la lumière des étoiles. »

N'est-il pas admirable que ce soit justement dans les sciences de la nature, réprouvée par les théolo-

[1] Laugel, *Revue germanique*.—M. Pouchet, à qui je soumettais ce passage, me disait, avec un grand bonheur d'expression, en parlant de la cristallisation artificielle du sel gemme : On voit chaque molécule se ranger l'une contre l'autre dans un ordre d'une régularité admirable. Chaque molécule *sent* sa place.

giens comme brute, inerte et à part des lois morales, que s'avivent aujourd'hui les sources de l'immortalité taries dans leurs dogmes immuables!

N'est-ce pas le lieu de répéter encore ces paroles de Schiller (*Les Trois Ages de la nature*) :

« La fable lui donna la vie, l'école la lui enleva, la raison lui rend une vie créatrice. »

Nous aurions voulu ici, au seuil du temple de la solidarité universelle, prêt à le franchir dans l'élan vers nos vies immortelles, marquer le lien profond de tous ces travaux, de toutes ces recherches, de toutes ces méditations qui n'ont eu encore que notre pensée infime pour synthèse.

Qu'on dise maintenant que la foi est morte, qu'elle est inconciliable avec la raison, quand tout ce qui est de l'univers se découvre immortel, infini et indéfiniment perfectible dans les lois d'un Dieu de bonté.

Quelle que soit leur insuffisance, on m'excusera peut-être de reproduire les pages suivantes qui furent écrites au commencement de cette recherche, lorsque j'ignorais la doctrine des Triades et tout ce qui la confirme. Elles marquent le but qu'il m'a été permis d'entrevoir.—Elles essayaient, en dehors de toute tradition, une démonstration de l'immortalité par la bonté de Dieu. La bonhomie sublime avec laquelle Leibnitz fonde notre personnalité indestructible sur la société de plus en plus intime de l'homme avec Dieu m'encourage à les placer ici.

LA BONTÉ DE DIEU.

Plus se révèle à moi la magnificence de l'univers, plus je me regarde et m'interroge avec inquiétude, perdu que je suis au milieu de tant de merveilles.

Au moment où les découvertes se pressent, lorsque des horizons de toute grandeur et de toute profondeur se dévoilent dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, où m'établirai-je pour n'en être ni confondu ni anéanti? Où s'abritera mon infime personnalité? Entouré d'abîmes où mon intelligence se perd, à quoi ma vie présente suspendra-t-elle sa trame?—Ce n'est ni vanité, ni orgueil, mais nécessité de sauver ma lumière. Mes yeux se ferment aux œuvres de Dieu, s'il a tout créé pour sa gloire, sans souci de m'en accabler, pauvre créature.

O mon âme, qui te rassurera?....

Je ne puis vivre ni mourir ainsi, étranger aux autres hommes, indifférent à la nature, victime ou jouet d'un Dieu qui m'a créé sans qu'il m'ait dit pourquoi!

Ma conscience proteste. Eh bien! oui, elle se révolte de savoir Dieu si grand et de me sentir si misérable; et, vous, théologiens et philosophes, qui ne trouvez d'autre explication que d'opposer sans cesse ma vanité à tant de puissance, vous me rendez impie.

J'aime mieux écouter cette voix secrète qui tressaille en moi devant les spectacles de Dieu. Elle m'emplit d'une espérance ineffable. Quand j'ai cru reconnaître Dieu visible, ma vie est comme enchantée. Je me sens affranchi de la douleur, j'ai un courage intrépide. Il semble en vérité que je doive me réjouir de ce qui paraît fait pour m'accabler. — Mais ce n'est là rien qu'un sentiment vague que je ne puis définir. Ce n'est ni une base de conviction pour moi, ni un argument de persuasion pour les autres hommes.

Quelle démonstration assez ferme, assez concluante, quel fondement irréfragable opposerai-je à mon incertitude et à la dissolution des systèmes qui ont tenté d'expliquer l'homme devant l'infini de Dieu?

Est-ce plus de science? mais plus j'apprends, plus je reconnais mon ignorance. — Est-ce mon âme plus pure? mais plus je suis sincère, plus je ne vois en moi que faiblesse. — Est-ce une inspiration d'en haut? mais quand la mériterai-je? et pourquoi, entre tant d'innombrables créatures, serais-je l'élu de Dieu?

C'est dans cette vie, c'est maintenant, c'est aujour-

d'hui qu'il me faut cette réponse. Demain, que serai-je devenu?.... Quand une telle question se pose, la réponse doit venir. Ce cri d'angoisse deviendrait blasphème. — Mon Dieu, ayez pitié de moi, car je m'épouvante de vous interroger ainsi. Mais vous l'avez voulu, puisque vous m'avez donné cet esprit qui vous cherche. Je ne me surfais point. Je suis les lois de ma nature. Je ne vois en moi qu'un désir de vous comprendre et de me comprendre. Si vous m'avez permis de concevoir ce problème, c'est que probablement j'ai en moi la puissance de le résoudre.

Or je trouve dans mon cœur un mot qui suffit pour me convaincre et sur lequel je puis édifier une démonstration invincible.

Bonté de Dieu ! je t'oubliais, quand, confondu de sa grandeur, je ne voyais que ma faiblesse.

Bonté de Dieu ! je t'oubliais, quand, ne considérant que les imperfections des sociétés humaines, je n'y voyais qu'une réunion de malheureux comme moi.

Bonté de Dieu ! je t'oubliais, quand je ne voyais dans la nature que des lois fatales.

Donc quelles que soient les limites et les incertitudes de ma connaissance ; — quelles que soient les choses inconcevables et écrasantes de grandeur qui viendront assaillir ma faiblesse, j'ai pour me réfugier, j'ai pour les dominer, un axiome :

Dieu est aussi bon dans sa création qu'il est grand et fécond infiniment.

Dieu aime autant sa créature qu'il est admirable en elle.

O logique, tu m'assures de l'amour de Dieu. Tu m'affirmes que sa bonté égale sa grandeur, lorsque sa grandeur éclate à tous les yeux par l'accumulation des travaux du genre humain et par les perspectives indéfinies que les sciences découvrent.

Donc, pour me rassurer, toutes les magnificences de l'univers témoignent des bienfaits dont Dieu comble incessamment ses créatures et qu'il tient en réserve pour chacune d'elles.

Que cette vérité du médiateur, qui fut le salut du monde, se développe dès lors avec grandeur!

Le Christ avait révélé à l'homme l'amour de Dieu, en tirant de son sacrifice ces paroles de toute vérité : Quand vous me voyez, vous voyez mon père.—Saint Paul avait réconcilié les Juifs et les Gentils en affirmant, par-dessus toute barrière de nationalité et de caste, que Dieu est esprit, que l'homme est esprit.— La Renaissance avait intéressé l'homme à la création, en considérant la nature comme une bonne ouvrière, une compagne, une associée donnée par Dieu à l'homme pour l'aider et travailler avec lui de concert.

Maintenant nous disons : Toutes les créatures sont entre elles leur médiateur. En chacune d'elles je vois Dieu, non-seulement Dieu grand, mais Dieu bon, Dieu

qui l'aime et qui m'aime, comme en plusieurs je le vois dans plus de grandeur et dans plus de bonté. Il est donc vrai que je suis plongé dans un infini qui m'aime, où par un nombre indéfini de frères de tout degré, de toute figure et de toute intelligence, c'est un seul et même Dieu qui les aime et qui m'aime.

Que les sciences me deviennent bienfaisantes, car dans chaque objet qu'elles éclairent, je puis connaître une face nouvelle d'un Dieu aussi bon qu'admirable !

Que l'histoire est sublime, puisque j'y puis étudier la marche de concert, du genre humain, des peuples et des individus qu'aima Dieu !

Que ma vie est enchantée, puisque en mes parents, en mon ami, en mon enfant, je retrouve un Dieu qui les aime et qui m'aime !

Et toi, mon âme, où Dieu habite, tu es donc entre les mains d'un Dieu infiniment bon qui ne t'a créée que pour t'initier à son amour ! Plus tu grandis, plus tu deviens capable de connaître et de ressentir sa bonté infinie !

Mon Dieu ! je puis donc t'aimer enfin sans te faire descendre de ta majesté incompréhensible dans une figure indigne de ta grandeur ; je puis t'adorer sans vision ni extase, mais de toutes les forces de mon intelligence et de ma raison ; et le champ immense que j'ai pour t'aimer et reconnaître que tu m'aimes est la réalité même du monde où je dois vivre.

Bonté de Dieu, tu m'assures une autre vérité aussi

nécessaire, ma victoire sur la mort, l'immortalité.

Le Christ avait parlé de sa résurrection, mais sans s'expliquer. Saint Paul disait bien : Dieu est esprit, l'homme est esprit, donc l'homme ne peut mourir; mais cette vérité, dans cette forme abstraite, restait inféconde. Nos pères, les Gaulois, étaient si sûrs de revivre, qu'ils se faisaient un jeu de mourir; mais par là ils terrifiaient les Romains, et le monde n'était point consolé.

Nous revivrons, parce que Dieu est bon, parce que Dieu est juste, autant que sa grandeur est devenue manifeste. Et si nous devions disparaître et nous séparer à jamais de ce que nous avons aimé, il ne nous aurait point conduits à entreprendre et à commencer tant de choses vaines. Il ne m'aurait pas entr'ouvert les yeux à sa lumière pour me la retirer subitement, quand il ne m'est possible dans cette vie ni de la connaître, ni de la posséder, ni d'en jouir. Si je m'abuse par cette espérance, il n'aurait point abusé de même tous les autres hommes, car un si absurde caprice est inconciliable avec tant de grandeur manifeste, et ce serait blasphémer la divine ordonnance de ce monde que de supposer à toute cette harmonie une solution ruineuse dans le néant.

Donc tout continuera : ce qui est infime deviendra grand, ce qui est grand deviendra sublime, ce qui est mauvais deviendra bon, ce qui est bon deviendra meilleur dans des mondes meilleurs. Et dès cette vie je me penche comme sur l'abîme de mes félicités fu-

tures, pour m'ancrer dans mon éternité de vie et dans l'infini de mon œuvre.

Sois béni, ô mon Dieu ! qui me donnes, parmi tant de misères, la récompense de tous ceux qui m'ont précédé, qui fais de mon âme, malgré ses voiles et ses limites, un concile, une Église où tout ce que je puis comprendre de ta création vient t'aimer, t'adorer, te remercier de ton inépuisable bonté !

Ceci est la foi de la France, car c'est à la fois le réveil de la Gaule et le développement du christianisme.

C'est le réveil de la Gaule opprimée par le catholicisme romain : Ils ressuscitent en moi, mes pères. Autant ils étaient intrépides à combattre, autant je me sens intrépide à connaître. Autant ils étaient gais, insouciants à mourir, sûrs qu'ils étaient de revivre, autant, sûr de ne rien perdre ni de mes amitiés, ni de mon œuvre commencée, je me sens allègre pour la continuer de concert avec vous, mes amis, dans les voies indéfinies d'une activité infinie.

C'est le développement du christianisme, car le christianisme avait posé le principe du médiateur, mais en dehors de toute intelligence, en faisant du médiateur un accident unique, un Dieu descendu sur terre dans un moment du temps. Nous, par la force de la liberté que nous ont acquise tant de martyrs et d'hommes sincères, nous sortons cette vérité du miracle où elle était incomprise, nous la démontrons

comme un axiome de la raison, lorsque tous les héros, tous les esprits de lumière, tous les hommes sublimes deviennent nos médiateurs ; et dans le présent comme dans l'histoire, nous disons de nos frères ce que les chrétiens disaient seulement du Christ : Quand nous les voyons, nous voyons Dieu.

Nous rendons à la France, dans la croyance à l'immortalité, l'ancienne foi de la Gaule dont des populations encore barbares, par leur mépris inconsidéré de la vie, avaient fait une religion de sang. Nous lui conservons le christianisme avec ses vérités, mais dégagé de ses superstitions. En cela nous sommes plus charitables que les philosophes qui veulent radicalement détruire l'ancienne croyance, sans voir qu'enlever à un peuple sa religion, c'est le faire mourir. Et pour qu'il ne périsse pas ce peuple, nous affirmons sa foi, mais comme il peut y croire, ferme et inépuisable, sublime et raisonnable.

Pour nous, hommes de ce temps, je ne trouve rien d'inconciliable entre l'esprit chrétien et l'esprit de nos pères. Il est bien entendu que je ne parle point du druidisme et du christianisme comme systèmes et comme dogmes inflexibles. Mais les systèmes passent dans l'intolérance de la lettre, et il reste du druidisme

et du christianisme les vérités telles qu'elles se confirment dans notre conscience.

Je mets en regard le christianisme et le druidisme sur deux questions capitales : celles du mal dans l'homme, et du Sauveur, autrement dit du Médiateur.

CHRISTIANISME.

1° Pourquoi y a-t-il du mal dans l'homme?

Le Christianisme répond :

Le mal est sorti de la liberté humaine, non pas de l'homme en général, mais de tel homme, d'Adam, que Dieu punit dans l'humanité qui en est sortie.

—

2° Qui détruira le mal en l'homme?

Le Christianisme répond :

Les mérites du Christ-Dieu qui s'est fait homme pour racheter le péché d'Adam. D'où la doctrine du Médiateur, c'est-à-dire du Christ intermédiaire entre cette créature imparfaite, l'homme, et l'être absolu et infini, Dieu.

DRUIDISME.

1° Pourquoi y a-t-il du mal dans l'homme?

Le Druidisme répond :

Le mal est sorti de la liberté humaine, c'est-à-dire de l'abus par chaque homme de sa liberté dans ses existences antérieures et dans cette vie.

—

2° Qui détruira le mal en l'homme?

Le Druidisme répond :

*Les mérites de chaque homme qui fut marqué, dès sa création, du sceau de la divinité; qui, créé par Dieu de la matière primitive, reçut de Dieu l'*Awen (*l'influx, génie primitif, propre à chaque être, idéal dans la pensée de Dieu de ce que l'homme doit être et qu'il a l'éternité pour devenir). D'où chaque homme est un médiateur, c'est-à-dire*

un intermédiaire entre Dieu, d'où il procède, et les autres créatures qui lui sont similaires.

Il n'y a pas, entre ces deux réponses, d'abîme que la raison ne puisse franchir. La raison explique au contraire, par des circonstances tout historiques, cette foi en un seul Sauveur, en un seul Médiateur, qui fut le dogme chrétien du moyen âge. Mais aujourd'hui que les sciences de la nature ont détruit les miracles, comme indignes de l'idée de Dieu, nous ne voyons pas ce que la religion peut gagner à rester absurde, comme dit saint Augustin, et la philosophie à rendre toute conciliation impossible entre l'ancienne foi et la science nouvelle, lorsqu'il est si simple et si raisonnable de croire possible à toute créature tout ce dont la légende croyait le Christ seul capable. Il n'y a de réserve que la différence absolue de personnalité et de liberté propre qui rendrait capable autrement, mais non moins égal en mérite. Nous dirons donc pleinement avec Théodore de Mopsueste, le maître de Pélage : « Que Christ soit devenu Dieu, je ne lui envie rien en cela. Ce qu'il est devenu, je puis le devenir par la force de ma nature. »

Nous prenons pour axiome ce que disait un de nos pères, Scot Erigène (l'Irlandais) :

La vraie philosophie est la vraie religion, et réciproquement, la vraie religion est la vraie philosophie.

Notre foi, c'est une concordance de plus en plus parfaite avec la vérité éternelle des choses,

En présentant l'idée d'une conciliation entre ces systèmes, je ne prétends point guérir l'ignorance ni les passions intéressées de quelques adeptes, qui voudraient encore exclure et exterminer tout ce qui ne rentre pas dans la lettre de leurs dogmes. Je sais aussi ce qu'on pourra m'objecter de l'expérience des choses humaines dans l'histoire antérieure : que ce n'est point l'accord des idées, mais leur lutte qui a fait jusqu'ici la propagande des vérités nouvelles.

A cela je réponds qu'il n'y a point ici d'idées nouvelles, mais le sentiment personnel, que je crois très-partagé de mes contemporains, d'une religion universelle qui comprenne, accorde et respecte toutes les religions, toutes les philosophies particulières. Quant aux guerres de religions, grâce à Dieu elles ne peuvent plus renaître, leurs impiétés les ont tuées pour toujours. Il n'y a de prosélytisme a espérer que celui de la raison.

C'est au nom de ce bon sens supérieur à toutes les vaines disputes qui ne convainquent personne, que je répéterai les paroles que Leibnitz disait de sa doctrine. Elles expriment le grand caractère de la philosophie moderne qui ruine d'autant plus sûrement les religions intolérantes qu'elle les absorbe dans une doctrine plus complète.

« J'ai été frappé d'un nouveau système... Depuis je « crois voir une nouvelle face de l'intérieur des choses. « Ce système paraît allier Platon avec Démocrite, Aristote « avec Descartes, les scolastiques avec les modernes, la « théologie et la morale avec la raison. Il semble qu'il « prend le meilleur de tous côtés, et qu'après il va plus « loin qu'on n'est allé encore... La vérité est plus répan- « due qu'on ne pense ; mais elle est très-souvent fardée, « et très-souvent aussi enveloppée et même affaiblie, mu- « tilée et corrompue... En faisant remarquer ces traces de

« la vérité dans les anciens, ou pour parler plus généra-
« lement, dans les *antérieurs*, on tirerait l'or de la boue,
« le diamant de la mine, et la lumière des ténèbres, et ce
« serait en effet *perennis quædam philosophia.* »

UN GAULOIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Si la croyance de la Gaule à l'immortalité eut de tout temps ses *dévoués* en France par la facilité qu'on a parmi nous à jouer sa vie et à affronter la mort, les écrivains sont rares dans notre littérature qui écartèrent nettement les idées juives et chrétiennes et cherchèrent leurs voies en dehors de la tradition gréco-romaine.

Au milieu de la réaction religieuse et littéraire du XVIIe siècle, je ne puis oublier Cyrano de Bergerac, un vrai Gaulois et par l'emportement du courage et par l'audace de la pensée.

A dix-neuf ans, dans le régiment des gardes, il fut surnommé le démon de la bravoure. Les Gascons de sa compagnie lui comptaient autant de duels que de jours au service. Le jeune homme qui fit tant de combats n'eut pas une querelle pour son compte et ne se

battit que comme second pour soutenir ses amis. Blessé grièvement au siége de Mouzon, il eut encore la gorge traversée d'un coup d'épée au siége d'Arras et se retira dans les lettres, sobre, chaste, désintéressé, indépendant, intrépide.

Il lui restait assez de ce feu prodigieux qu'il avait porté dans les armes, pour s'affranchir de l'hébétement universel qui suivit les désastres de la libre pensée à la fin du XVIe siècle. Nulles traces même dans ses écrits de la théologie et de la cosmogonie chrétiennes. Il tenait pour bêtes noires les docteurs, les pédants et leurs idées préconçues. Lui-même il se dégage de l'enflure qui régnait alors dans le style et qu'on trouve dans ses premières lettres.

Comme il n'avait pu trouver, dit-il, un seul pays où l'imagination fût en liberté, il imagine d'aller à la lune. Dans ce cadre extravagant, loin de s'arrêter à des billevesées, il ne s'occupe que des questions éternelles, et il élève l'imagination jusqu'aux meilleures réalités de l'âme humaine. Lorsque Pascal devenait fou de ne pouvoir accorder sa science avec la théologie, Cyrano prouve qu'en un homme dégagé des préjugés de son temps, « la force de l'imagination est capable de guérir toutes les maladies qui naissent du surnaturel. »

Avec une vivacité incomparable il attaque, il emporte des problèmes formidables où les esprits prudents s'émoussent et se perdent. Pour me servir de ses paroles, l'audace fut en lui comme un gage de la

réussite. Quand il n'enlève pas la difficulté de primesaut, ses démonstrations sont pauvres et traînantes comme son temps qui oppose aux théologiens les philosophes grecs, qui cite Épicure et Lucrèce en faveur de la thèse de l'infini, Démocrite pour la pluralité des mondes, et pour soutenir que la terre tourne autour du soleil, s'appuie de Pythagore, de Philolaüs et d'Aristarque.

La grandeur de cet homme d'esprit fut d'affirmer presque tout ce qu'on a démontré plus tard par l'astronomie et les sciences physiques, des conceptions de l'infini, et de retrouver par les saillies de sa bonne humeur les voies rationnelles de l'esprit humain.

Ce n'est point un rêveur, c'est un libre penseur. Si la postérité encore égarée l'a si fort négligé, les ennemis de la raison ne s'y sont pas trompés. Un voleur, il s'en trouve toujours pour les manuscrits des libres penseurs, déroba pendant sa dernière maladie ce qu'il avait écrit de plus précieux : « son *Histoire de l'Étincelle* et de *la République du Soleil* où, en même style qu'il a prouvé la lune habitable, il prouvait le sentiment des pierres, l'instinct des plantes et le raisonnement des brutes. »

Cyrano, qui ne s'était jamais rétabli de ses blessures, mourut à trente-cinq ans d'un coup qu'il reçut par accident à la tête. Pendant sa maladie qui dura quatorze mois, il fut soigné admirablement par ses amis auxquels il avait tant de fois prodigué sa vie. Il comptait parmi eux les plus braves et les plus spirituels de

son temps. L'un d'entre eux, en publiant ses manuscrits, nous assure qu'il est dans l'autre monde d'aussi belle humeur que jamais. On ne peut en douter quand on lit ce qu'il écrivait dans son *Histoire des oiseaux :*

« La mort n'est pas sans doute un grand mal, puisque Nature, notre bonne mère, y assujettit tous ses enfants, et ce ne doit pas être une affaire de grande conséquence, puisqu'elle arrive à tout moment et pour si peu de chose. Car si la vie était si excellente, il ne serait pas en notre pouvoir de ne la point donner, ou si la mort traînait après soi des suites de l'importance que tu te fais accroire, il ne serait pas en notre pouvoir de la donner. Il y a beaucoup d'apparence au contraire, puisque l'animal commence par jeu, qu'il finit de même. »

Les œuvres de Cyrano ont été systématiquement détruites dans toutes les éditions générales et partielles. Aucun écrivain moins lu. Pour donner le change sur cet homme de génie, il fallait, en le faisant disparaître, le calomnier. On en fit un burlesque dont on ne connaît que le nom.

Quelque mutilées qu'aient été ses œuvres, elles sont encore assez riches pour que notre pensée enfin affranchie y retrouve la voie des audaces.

DE L'IMAGINATION

DANS L'IDÉE DE L'IMMORTALITÉ

Pensées diverses de Cyrano de Bergerac.

(1620-1655.)

> A moins de porter un bonnet, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les docteurs de drap, vous êtes un idiot, un fou et quelque chose de plus.
>
> . . . . . .
>
> Ce qui fait que je demeure actuellement dans la Lune, c'est que les hommes y sont amateurs de la vérité, qu'on n'y voit point de pédants, que les philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison, et que l'autorité d'un savant, ni le plus grand nombre ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement. Bref en ce pays on ne compte pour insensés que les sophistes et les orateurs.
>
> (Cyrano de Bergerac.)

De Dieu infini et de l'univers infini.

Comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini une étendue

sans limites. Dieu serait fini lui-même, supposé que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien, et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde, qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'était pas auparavant. Il faut donc croire que, comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte. —Ma foi (lui réplique son interlocuteur), je ne saurais du tout comprendre cet infini.—Hé! dites-moi, lui repartis-je, comprenez-vous le rien qui est au delà?

De notre monde planétaire.

La plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux; et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre croit demeurer immobile, et que le rivage chemine, ainsi les hommes tournant avec la Terre autour du Ciel, ont cru que c'était le Ciel lui-même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains qui se persuadent que la Nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le Soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la Terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles, et pommer ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les Planètes sont des mondes autour du Soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des Soleils qui ont des Planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne

voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes !

De la nature des habitants de la Lune.

Je lui demandai (à un habitant de la Lune) s'ils étaient des corps comme nous : il me répondit que oui ; qu'ils étaient des corps, mais non pas comme nous, ni comme aucune chose que nous estimons telle ; parce que nous n'appelons vulgairement corps que ce que nous pouvons toucher....

Tant de belles choses qu'il m'expliquait me donnèrent la curiosité de l'interroger sur sa naissance et sur sa mort, si au pays de la Lune l'individu venait au jour par les voies de génération, et s'il mourait par le désordre de son tempérament, ou la rupture de ses organes. « Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos sens et l'explication de ces mystères. Vous vous imaginez, vous autres, que ce que vous ne sauriez comprendre est spirituel, ou qu'il n'est point ; mais cette conséquence est très-fausse, et c'est un témoignage qu'il y a dans l'univers un million peut-être de choses qui, pour être connues, demanderaient en vous un million d'organes tous différents. Moi, par exemple, je connais par mes sens la cause de la sympathie de l'aimant avec le pôle, celle du reflux de la mer, et ce que devient l'animal après sa mort... Si je voulais vous

expliquer ce que j'aperçois par les sens qui vous manquent, vous vous le représenteriez comme quelque chose qui peut être ouï, vu, touché, fleuré ou savouré. et ce n'est rien cependant de tout cela. »

De la nature de l'Univers.

...Il me reste à prouver qu'il y a des Mondes infinis dans un Monde infini. Représentez-vous donc l'univers comme un animal; que les étoiles, qui sont des Mondes, sont dans ce grand animal, comme d'autres grands animaux, qui servent réciproquement de mondes à d'autres peuples, tels que nous, et que nous, à notre tour, sommes aussi des Mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits sans comparaison que nous; que ceux-ci sont la Terre d'autres plus imperceptibles; qu'ainsi, de même que nous paraissons chacun en particulier un grand Monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre sang, nos esprits, ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur, et, se laissant aveuglément conduire à notre volonté qui leur sert de cocher, nous conduisent nous-mêmes, et produisent tous ensemble cette action que nous appelons la Vie.

De l'âme des plantes.—Un repas philosophique à la Lune.

Un philosophe ne goûte point d'odeur de viande, ni même des herbes, si elles ne sont mortes d'elles-mêmes, à

cause qu'il les pense capables de douleur.—... De n'oser, par exemple, couper un chou de peur de le blesser, cela me semble tout à fait ridicule.—Et moi, répondit mon Démon (l'habitant de la Lune), je trouve beaucoup d'apparence en son opinion.

Ce chou dont vous parlez n'est-il pas comme vous un être existant de la Nature? Ne l'avez-vous pas tous deux pour mère également?... Ne croyez-vous pas, en vérité, si cette pauvre plante pouvait parler, quand on la coupe, qu'elle ne dît : « Homme, mon cher frère, que t'ai-je fait qui mérite la mort? Je ne croîs que dans les jardins, et l'on ne me trouve jamais en lieu sauvage, où je vivrais en sûreté; je dédaigne toutes les autres sociétés, hormis la tienne; et, à peine suis-je semé dans ton jardin, que, pour te témoigner ma complaisance, je m'épanouis, je te tends les bras, je t'offre mes enfants en graine, et, pour récompense de ma courtoisie, tu me fais trancher la tête! »

Voilà le discours que tiendrait ce chou, s'il pouvait s'exprimer : Hé quoi! à cause qu'il ne saurait se plaindre, est-ce à dire que nous pouvons justement lui faire tout le mal qu'il ne saurait empêcher?... Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus superbe! qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins. Mais le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme vous; il n'en a pas pour frétiller ni pour pleurer; il en a toutefois, par lesquels il se plaint du tort que vous lui faites, et par lesquels il attire sur vous la vengeance du Ciel. Que si enfin vous insistez à me demander comment je sais que les choux ont ces belles pensées, je vous demande comment vous savez qu'ils ne les ont point, et que tel d'entre eux, à votre imitation, ne dise pas le soir,

en s'enfermant : « Je suis, monsieur le Chou Frisé, votre très-humble serviteur, CHOU CABUS. »

De la génération.

Pendant tout ce discours, nous ne laissions pas de dîner ; et, sitôt que nous fûmes levés, nous allâmes au jardin prendre l'air, et là, prenant occasion de la génération et conception des choses, il me dit : « Vous devez savoir que la Terre se faisant un arbre, d'un arbre un pourceau, et d'un pourceau un homme, nous devons croire, puisque tous les êtres dans la Nature tendent au plus parfait, qu'ils aspirent à devenir hommes, cette essence étant l'achèvement du plus beau mixte, et le mieux imaginé qui soit au monde, parce que c'est le seul qui fasse le lien de la vie animale avec la raisonnable. C'est ce qu'on ne peut nier, sans être pédant, puisque nous voyons qu'un prunier, par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce et digère le gazon qui l'environne ; qu'un pourceau dévore ce fruit, et le fait devenir une partie de soi-même, et qu'un homme mange le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi, et fait revivre cet animal sous une plus noble espèce. Ainsi, cet homme que vous voyez était peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe dans mon jardin ; ce qui est d'autant plus probable que l'opinion de la Métempsycose Pythagorique, soutenue par tant de grands hommes, n'est vraisemblablement parvenue jusques à nous, qu'afin de nous engager à en rechercher la vérité...

De la Terre avant l'homme.

Il y a des siècles fort éloignés, au delà desquels il ne paraît aucun vestige du genre humain. Peut-être qu'auparavant la Terre était un Soleil peuplé d'animaux proportionnés au climat qui les avait produits; et peut-être que ces animaux-là étaient des Démons de qui l'antiquité raconte tant d'exemples.

Des miracles.

Le lendemain, dès que je fus éveillé, je m'en allai faire lever mon hôte. « C'est un aussi grand miracle, lui dis-je en l'abordant, de trouver un fort esprit, comme le vôtre, enseveli dans le sommeil, que de voir du feu sans action. » Il souffrit de ce mauvais compliment. « Mais, s'écria-t-il avec une colère passionnée d'amour, ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux? Sachez que ces noms-là diffament le nom de Philosophe, et que, comme le Sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive et qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expressions de prodiges et d'événements de Nature, qu'ont inventés les stupides, pour excuser les faiblesses de leur entendement.»

De l'esprit des habitants de la Lune.

Il me laissa dans l'admiration des habitants de ce Monde-

là, dans lesquels, jusqu'au simple peuple, il se trouve naturellement tant d'esprit, au lieu que ceux du nôtre en ont si peu, et qui leur coûte si cher.

Voyage dans le Ciel.

Pendant mon ascension au Soleil, je connus très-distinctement, comme autrefois j'avais soupçonné en montant à la Lune, qu'en effet c'est la Terre qui tourne d'Orient en Occident alentour du Soleil, et non pas le Soleil autour d'elle ; car je voyais, ensuite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la Mer Méditerranée, puis la Grèce, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, et enfin le Japon, passer successivement vis-à-vis du trou de ma loge ; et, quelques heures après mon élévation, toute la Mer du Sud, ayant tourné, laissa mettre à sa place le continent de l'Amérique.

Je distinguai clairement toutes ces révolutions et je me souviens même que longtemps après je vis encore l'Europe remonter une fois sur la scène, mais je n'y pouvais plus remarquer séparément les Etats, à cause de mon exaltation, qui devint trop haute. Je laissai sur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, plusieurs Terres comme la nôtre, où, pour peu que j'atteignisse les sphères de leur activité, je me sentais fléchir. Toutefois, la rapide vigueur de mon essor surmontait celle de ces attractions.

Je côtoyai la Lune, qui, pour lors, se trouvait entre le Soleil et la Terre, et je laissai Vénus à main droite. Je remarquai que, durant tout le temps que Vénus parut au deçà du Soleil, alentour duquel elle tourne, je la vis tou-

jours en croissant ; mais, achevant son tour, j'observai qu'à mesure qu'elle passa derrière, ses cornes se rapprochèrent, et son ventre noir se redora. Or, cette vicissitude de lumière et de ténèbres montre bien évidemment que les Planètes sont, comme la Lune et la Terre, des globes sans clarté, qui ne sont capables que de réfléchir celle qu'ils empruntent.

En effet, à force de monter, je fis encore la même observation de Mercure. Je remarquai, de plus, que tous ces Mondes ont encore d'autres petits Mondes qui se meuvent alentour d'eux. Rêvant depuis aux causes de la construction de ce grand Univers, je me suis imaginé qu'au débrouillement du Chaos, les corps semblables se joignirent, par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous expérimentons que toute chose cherche son pareil.

... Pendant toute cette partie de mon voyage, je ne sentis aucune atteinte de la faim ; au contraire, plus j'avançais vers ce Monde enflammé, plus je me trouvais robuste. Je sentais mon visage un peu chaud et plus gai qu'à l'ordinaire, mes mains paraissaient plus colorées d'un vermeil agréable, et je ne sais quelle joie coulait parmi mon sang, qui me faisait être au delà de moi.

D'une langue universelle entendue d'un habitant d'une des petites terres qui voltigent autour du Soleil.

Au bout de quelque espace de chemin, j'arrivai dans une fondrière où je rencontrai un petit homme, tout nu, assis sur une pierre, qui se reposait. Je ne me souviens pas si je lui parlai le premier, ou si ce fut lui qui m'inter-

rogea. Mais j'ai la mémoire toute fraîche, comme si je l'écoutais encore, qu'il me discourut, pendant trois grosses heures, en une langue que je sais bien n'avoir jamais ouïe, et qui n'a aucun rapport avec pas une de ce monde-ci, laquelle toutefois je compris plus vite et plus intelligiblement que celle de ma nourrice. Il m'expliqua, quand je me fus enquis d'une chose si merveillleuse, que dans les sciences il y avait un Vrai, hors lequel on était toujours éloigné du facile ; que plus un idiome s'éloignait de ce Vrai, plus il se rencontrait au-dessous de la conception, et de moins facile intelligence. « De même, continuait-il, dans la Musique, ce Vrai ne se rencontre jamais que l'âme, aussitôt soulevée, ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que Nature le voit ; et, sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes absorbés, il ne laisse pas de nous ravir, et si nous ne saurions remarquer où il est... C'est pourquoi, si vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer et discourir de toutes vos pensées aux bêtes, et les bêtes, à vous, de toutes les leurs, à cause que c'est le langage même de la Nature, par qui elle se fait entendre à tous les animaux.

« Que la facilité donc avec laquelle vous entendez le sens d'une langue qui ne sonna jamais à votre oreille ne vous étonne plus. Quand je parle, votre âme rencontre, dans chacun de mes mots, ce Vrai qu'elle cherche à tâtons ; et, quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi Nature qui ne saurait manquer de l'entendre. »

Le même habitant discourt de la nature des âmes dans les régions circumsolaires.

« ... Apprenez que dans une région voisine du Soleil

comme la nôtre, les âmes pleines de feu sont plus claires, plus subtiles et plus pénétrantes que celles des autres animaux aux sphères plus éloignées. Or, puisque dans votre Monde même il s'est rencontré des Prophètes, qui, l'esprit échauffé par un vigoureux enthousiasme, ont eu des pressentiments du futur, il n'est pas impossible que, dans celui-ci, beaucoup plus proche du Soleil, et, par conséquent, beaucoup plus lumineux que le vôtre, il ne vienne à un fort génie quelque odeur du passé ; que sa raison mobile ne se remue aussi bien en arrière qu'en avant, et qu'elle ne soit capable d'atteindre la cause par les effets, vu qu'elle peut arriver aux effets par la cause. »

De l'absence de sommeil dans ces régions. — Comment on y devient transparent.

... La sphère de notre Monde ne me paraissait plus qu'un astre à peu près de la grandeur que nous paraît la Lune; encore, il s'étrécissait, à mesure que je montais, jusqu'à devenir une étoile, puis une bluette, et puis rien, d'autant que ce point lumineux s'aiguisa si fort pour s'égaler à celui qui termine le dernier rayon de ma vue, qu'enfin elle le laissa s'unir à la couleur des Cieux. Quelqu'un peut-être s'étonnera que pendant un si long voyage, le sommeil ne m'ait point accablé. Mais, comme le sommeil n'est produit que par la douce exhalaison des viandes qui s'évaporent de l'estomac au cerveau, ou par un besoin que sent Nature de lier notre âme, pour réparer, pendant le repos, autant d'esprits que le travail en a consumé, je n'avais garde de dormir, vu que je ne mangeais pas, et que le

Soleil me restituait beaucoup plus de chaleur radicale que je n'en dissipais.

Cependant mon élévation continuait, et, à mesure qu'elle m'approchait de ce Monde enflammé, je sentais couler dans mon sang une certaine joie qui le rectifiait et passait jusqu'à l'âme. De temps en temps, je regardais en haut pour admirer la vivacité des nuances qui rayonnaient dans mon petit dôme de cristal (la machine qu'il avait construite pour monter au soleil)... Voici que, tout en sursaut, je sens je ne sais quoi de lourd qui s'envole de toutes les parties de mon corps... Je connus que, par une secrète nécessité de la lumière dans sa source, nous étions, ma cabane et moi, devenus transparents... Aucun endroit ni de ma chair, ni de mes os, ni de mes entrailles, quoique transparents, n'avait perdu sa couleur naturelle ; au contraire, mes poumons conservaient encore, sous un rouge incarnat, leur molle délicatesse; mon cœur, toujours vermeil, balançait aisément entre le sistole et le diastole ; mon foie semblait brûler dans un pourpre de feu, et cuisant l'air que je respirais, continuait la circulation du sang; enfin, je me voyais, me touchais, me sentais le même, et si pourtant je ne l'étais plus.

La nature des êtres qui habitent le Soleil, décrite par l'un d'eux. De leurs métamorphoses et des Hommes-Esprits.

« Sache que nous sommes des animaux natifs du Soleil dans les régions éclairées. La plus ordinaire, comme la plus utile de nos occupations, c'est de voyager par les vastes contrées de ce grand Monde. Nous remarquons curieuse-

ment les mœurs des Peuples, le génie des climats, et la nature de toutes les choses qui peuvent mériter notre attention; par le moyen de quoi nous nous formons une science certaine de ce qui est. Or, tu sauras que mes vassaux voyageaient sous ma conduite, et qu'afin d'avoir le loisir d'observer les choses plus curieusement nous nous étions faits Oiseaux; tous mes sujets par mon ordre étaient devenus Aigles; et quant à moi, de peur qu'ils ne s'ennuyassent, je m'étais métamorphosé en Rossignol, pour adoucir leur travail par les charmes de la Musique.....

« C'est nous qu'au Monde de la Terre vous appelez des Esprits, et votre présomptueuse stupidité nous a donné ce nom, à cause que, n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'homme, et voyant faire à certaines créatures des choses au-dessus du pouvoir humain, vous avez cru ces animaux-là des Esprits. Vous vous trompez toutefois; nous sommes des animaux comme vous; car, encore que quand il nous plaît, nous donnions à notre matière la figure et la forme essentielle des choses auxquelles nous voulons nous métamorphoser, cela ne conclut pas que nous soyons des Esprits. Mais, écoute, et je te découvrirai comment toutes ces métamorphoses, qui te semblent autant de miracles, ne sont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu saches qu'étant nés habitants de la partie claire de ce grand Monde, où le principe de la matière est d'être en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des régions opaques, et la substance du corps aussi beaucoup plus déliée. Or, cela supposé, il est infaillible que notre imagination ne rencontrant aucun obstacle dans la matière qui nous compose, elle l'arrange comme elle veut... Vous autres hommes, ne pouvez pas les mêmes choses, à cause de la pesanteur de votre masse et de la froideur de votre imagination. »

Il continua sa preuve, et l'appuya d'exemples si familiers et si palpables qu'enfin je me désabusai d'un grand nombre d'opinions mal prouvées, dont nos Docteurs aheurtés préviennent l'entendement des faibles... Je me persuadai même que si, quand ce fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginait être cruche, sa matière trop compacte et trop pesante avait pu suivre l'émotion de sa fantaisie, elle aurait formé de tout son corps une cruche parfaite; et il aurait paru à tout le monde véritablement cruche, comme il se le paraissait à lui seul. Tant d'autres exemples, dont je me satisfis, me convainquirent en telle sorte, que je ne doutai plus que l'imagination pouvait produire sans miracle tous les miracles que l'Homme-Esprit m'avait racontés.

Du langage des arbres.

N'avez-vous point pris garde à ce vent doux et subtil, qui ne manque jamais de respirer à l'orée (bord) des bois? C'est l'haleine de leur parole; et ce petit murmure ou ce bruit délicat dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais, encore que le bruit des forêts semble toujours le même, il est toutefois si différent, que chaque espèce de végétant garde le sien particulier, de sorte que le Bouleau ne parle pas comme l'Érable, ni le Hêtre comme le Cerisier.

Discours arborique sur l'intelligence des arbres.

«Vous saurez que presque tous les concerts, dont les Oi-

seaux font musique, sont composés à la louange des arbres; mais, aussi, en récompense du soin qu'ils prennent de célébrer nos belles actions, nous nous donnons celui de cacher leurs amours; car ne vous imaginez pas, quand vous avez tant de peine à découvrir un de leurs nids, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché. C'est l'arbre, qui lui-même a plié ses rameaux tout autour du nid pour garantir des cruautés de l'Homme la famille de son hôte. Et qu'ainsi ne soit, considérez l'aire de ceux, ou qui sont nés à la destruction des Oiseaux leurs concitoyens, comme des Éperviers, des Houbereaux, des Milans, des Faucons etc.; ou qui ne parlent que pour quereller, comme les Geais et les Pies; ou qui prennent plaisir à nous faire peur, comme des Hibous et des Chats-huants. Vous remarquerez que l'aire de ceux-là est abandonnée à la vue de tout le monde, parce que l'arbre en a éloigné ses branches, afin de la donner en proie.

« Mais il n'est pas besoin de particulariser tant de choses, pour prouver que les arbres exercent, soit du corps, soit de l'âme, toutes vos fonctions. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui n'ait remarqué qu'au printemps, quand le Soleil a réjoui notre écorce d'une séve féconde, nous allongeons nos rameaux, et les étendons chargés de fruits sur le sein de la Terre dont nous sommes amoureux? La Terre, de son côté, s'entr'ouvre et s'échauffe d'une même ardeur, et elle s'approche de chacun de nos rameaux pour s'y joindre; et nos rameaux, transportés de plaisir, se déchargent dans son giron de la semence qu'elle brûle de concevoir. Elle est pourtant neuf mois à former cet embryon auparavant que de le mettre au jour; mais l'arbre, son mari, qui craint que la froidure de l'hiver ne nuise à sa grossesse, dépouille sa robe verte pour la couvrir, se contentant, pour cacher quelque chose de sa nudité, d'un vieux manteau de feuilles mortes.

« Eh bien ! vous autres Hommes, vous regardez éternellement ces choses, et ne les contemplez jamais ; il s'en est passé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas seulement ébranlé les aheurtés. »

Les arbres amants (suite du discours arborique).

« Regardez, petit Homme, à douze ou quinze pas de votre main droite. Vous verrez deux arbres jumeaux, de médiocre taille, qui confondant leurs branches et leurs racines, s'efforcent par mille sortes de moyens de ne devenir qu'un. »

Je tournai les yeux vers ces plantes d'amour, et j'observai que les feuilles de tous les deux, légèrement agitées d'une émotion quasi-volontaire, excitaient en frémissant un murmure si délicat, qu'à peine effleurait-il l'oreille ; avec lequel pourtant on eût dit qu'elles tâchaient de s'interroger et de se répondre.

De la mort.

Aussitôt que dans un corps la Nature sent qu'il faudrait plus de temps à réparer les ruines de son être, qu'à en composer un nouveau, elle aspire à se dissoudre . . . .

Nous mourons plus d'une fois ; et, comme nous ne sommes que des parties de cet Univers, nous changeons de forme pour reprendre vie ailleurs ; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver à un nombre infini de connaissances.

DU PROGRÈS A L'INFINI.

Fragments du Spectateur d'Addison.

L'immortalité est le fondement de la morale.

Entre le fini et l'infini il y a un intervalle qui ne se peut mesurer et un abîme que tous les siècles ne sauraient remplir. C'est pourquoi le plus excellent de tous les ouvrages de Dieu est autant au-dessous de l'étendue de son pouvoir que le plus imparfait, et peut être surpassé par une autre de ses productions avec la même facilité.

L'homme, en qualité d'un être mis ici-bas à l'épreuve, et destiné à jouir d'un bonheur éternel dans une autre vie, est un exemple fort remarquable de la sagesse divine.

Mais, à le regarder sans aucun rapport à cet heureux avenir, c'est le composé le plus énigmatique et le plus étrange qu'il y ait dans toute la création. Il a des facultés qui peuvent embrasser une plus grande étendue de connaissances qu'il n'en possédera jamais, et une curiosité insatiable pour sonder les secrets de la Nature et de la Providence. Avec tout cela, ses organes sont plutôt ajustés à servir aux besoins de son corps qu'aux opérations de son entendement, et, du petit coin de ce globe où il est enchaîné, il ne peut former que des conjectures vagues sur ces mondes innombrables de lumière qui l'environnent, et qui ne lui paraissent, quoique d'une grandeur prodigieuse en eux-mêmes, que comme autant de lumignons. Enfin, lorsqu'après de longs et pénibles travaux, il a fait quelque peu de chemin sur la montagne escarpée de la vérité, et qu'il regarde avec compassion la multitude qui rampe au bas, le pied vient à lui manquer et il est renversé dans le tombeau.

Plein de ces idées, je suis obligé de croire, pour rendre justice au Créateur de l'Univers, qu'il doit y avoir une autre vie, où l'homme sera mieux situé pour la contemplation, ou plutôt aura le pouvoir de se transporter d'objet en objet, ou d'un monde à l'autre, où il jouira de nouveaux sens et de tous les moyens requis pour faire les plus promptes et les plus étonnantes découvertes. Quel ne sera pas l'essor d'un génie tel que celui du chevalier Newton!...

Je me plais à penser que moi, qui ne connais qu'une très-petite partie des ouvrages de la création, et qui me traîne à pas lents d'un côté et d'autre, sur la surface de ce

globe, je m'élancerai bientôt dans les airs avec la légèreté de l'imagination; je découvrirai tous les ressorts cachés de la Nature; j'irai d'un pas égal avec les corps célestes dans la rapidité de leur cours; j'observerai la longue chaîne des événements dans le monde naturel et dans le moral; je visiterai tous les appartements de l'Univers pour savoir ce qui s'y passe et quels en sont les habitants; je concevrai l'ordre et je mesurerai les grandeurs et les distances de ces globes, qui nous paraissent disposés sans aucun dessin régulier et tous placés dans le même cercle; je remarquerai la dépendance qu'il y a entre les parties de chaque système et entre les différents systèmes les uns à l'égard des autres, et d'ou résulte l'harmonie de l'Univers... Je trouve qu'il m'est utile de chérir cette généreuse ambition, puisque outre la joie qu'elle répand dans mon âme, elle m'engage à ne rien oublier pour donner toute l'étendue possible à mes facultés, et à les exercer d'une manière conforme au rang que j'occupe ici-bas parmi les êtres raisonnables, et à l'espérance que j'ai d'être élevé un jour à un degré plus éminent.

La seule pensée du progrès à l'infini suffit pour éteindre toute sorte d'envie dans les êtres d'un ordre inférieur et toute sorte de mépris dans ceux d'un rang plus élevé. Ce grand cœur sait que cet homme abject arrivera à devenir un esprit sublime; ce misérable sent qu'il atteindra toutes les grandeurs du génie et de l'héroïsme.

Avec quel étonnement et quelle vénération ne devons-

nous pas regarder nos âmes où il y a à puiser de si riches trésors cachés de vertus et de connaissance, à faire jaillir des sources si inépuisables de perfectionnement.

Le cœur de l'homme ne concevra jamais la gloire qui sera toujours en réserve pour lui.

Lorsque nous considérons la puissance et la sagesse infinies de l'auteur de toutes choses, nous avons sujet de penser qu'il est conforme à la magnificence et à l'harmonie de l'Univers et au grand dessein, aussi bien qu'à la bonté infinie de ce Souverain Architecte que les différentes espèces de créatures s'élèvent aussi peu à peu depuis nous (*by gentle degrees*) vers son infinie perfection, comme nous voyons qu'elles vont depuis nous en descendant par des degrés presque insensibles. Cela une fois admis comme probable, nous avons raison de nous persuader qu'il y a beaucoup plus d'espèces de créatures au-dessus de nous qu'il n'y en a au-dessous, parce que nous sommes beaucoup plus éloignés en degrés de perfection de l'être infini de Dieu que du plus bas état de l'être. (Locke.)

Celui qui d'un côté peut regarder l'être infiniment parfait comme son père, et les esprits du plus haut rang, comme ses frères, peut de l'autre dire à la corruption : Tu es ma mère.

Il n'y a qu'un bonheur au monde : approfondir.

Ce bonheur, je me le suis donné en rappelant, en interprétant pour mon besoin la croyance de nos pères dans l'immortalité de l'âme.

Mon entreprise aurait été de montrer, dès cette vie bornée, l'univers infini d'une âme, moins ce qu'elle sait que ce qu'elle pourra savoir, et dans ce qu'elle aime déjà, ses puissances d'aimer sans fin.

Je n'ose me flatter d'avoir réussi quand je reste encore plus avide de trouver plus, de dire mieux.

Ce que je voudrais surtout, c'est comprendre, dans mon affirmation, le rêve, le vague désir, l'aspiration souvent inexprimée, mais non moins certaine, des simples, des humbles de cœur, des pauvres en esprit, des hommes encore instinctifs, des peuples enfants, de tous ceux enfin qui ont le plus besoin de considérer

leur existence actuelle comme un passage et qui n'ont pas pour s'envoler au delà les voies de la recherche et les ailes du génie.

Pour ces âmes naïves surtout, Schiller a dit : « Au « fond du cœur ce cri s'élève et le proclame : Nous « sommes nés pour un état meilleur et ce que dit la « voix intérieure n'abuse pas l'âme qui espère. »

Oui, je le répète, pour pressentir à mon souhait ce bonheur immense dont les grands esprits nous découvrent les ravissements et les profondeurs, j'aimerais à recueillir chez les petits et les faibles (presque toujours victimes et voués à l'extermination dans un monde encore sans conscience), du fond de leur ignorance les instincts prophétiques, à travers leurs superstitions l'éclair d'universelle vérité.

Ils peuvent enseigner l'immortalité au monde, ceux qui ne l'ont pas apprise du monde.

Dans ce but j'ai rassemblé quelques chants, quelques traditions de peuplades complétement étrangères à notre civilisation.

J'aurais pu grossir considérablement ce recueil en y comprenant ce qui se rapporte à la foi aux esprits, à la permanence des âmes, croyance universelle chez les peuples enfants. Nulle part cette expression relativement inférieure des instincts de l'immortalité n'a été plus forte que chez les Sauvages de l'Amérique du nord (V. Lahoutan, *Canada*). Les seules tribus où il y en ait peu ou

point de traces sont celles où la famine habituelle éteint toute autre idée.

Je me suis borné à quelques témoignages, empruntés presque tous à des voyageurs modernes, qui se réfèrent par quelque analogie aux traditions de la Gaule et de la Perse antique.

CHANTS ET TRADITIONS

DE L'IMMORTALITÉ

EXTRAITS DES VOYAGEURS.

César mentionne l'usage gaulois de brûler ou d'enterrer avec les morts tout ce qui leur avait servi et qu'ils avaient aimé : vêtements, meubles, animaux, etc. Ce qui présuppose la pensée, dit M. Gatien-Arnoult, que les morts aiment encore ces objets et qu'ils continuent de s'en servir dans l'autre vie.

Dans un voyage récent[1], je trouve la même coutume aux îles Marquises :

« Les indigènes croient à l'immortalité de l'âme... Ils croient non-seulement à leur âme, mais à celle de tous les êtres et de toutes les choses. Quand une âme quitte ce monde, elle est escortée de l'âme des ustensiles qui lui ont appartenu, de l'âme des présents qui lui ont été offerts durant les funérailles... Le ciel et l'enfer, dans la croyance des Canaques, ne sont que des mondes différents, plus heureux que celui-ci... Les habitants sont semblables à ceux de la terre. »

[1] La *Reine-Blanche* aux îles Marquises, par M. Max Radiguet. *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1859.

Dans la légende mazdéenne, dit M. Michel Nicolas, « le troisième jour après qu'elle est sortie de sa dépouille mortelle, au moment où le brillant soleil s'élève au-dessus des montagnes, l'âme se présente à l'entrée du pont Tchinevad. Si elle est restée pure pendant sa vie terrestre, l'armée des divins Izeds l'enlève au-dessus du pont et l'emporte au pied du trône d'or de Vohou-Mano. » (Voyez p. 210.)

Le méchant au contraire, lorsqu'après trois nuits il se dispose à passer le pont fatal, est entraîné par le principe du mal qu'il eut en lui, dans le sein de la nuit première, séjour d'Ahriman.

Aux îles Marquises, par une étrange coïncidence, nous trouvons une croyance à peu près analogue.

« L'âme part dans le *pahaa* (cercueil en forme de pirogue), et met le cap sur le détroit qui sépare l'île de Tahuata de celle de Hivaoa. Lorsqu'elle approche d'un certain rocher voisin de Tahuata, deux dieux ou deux influences contraires s'en disputent la possession et cherchent à la pousser, l'un dans le passage qui est entre Tahuata et le rocher, l'autre dans ce grand passage entre ce même rocher et la terre de Hivaoa. Les âmes entraînées dans ce petit passage sont *tuées*, tandis que les autres sont conduites par un bon dieu à leur destination. »

M. Max Radiguet complète par quelques détails intéressants l'exposé des croyances instinctives des Nukahiviens.

« Pour les Canaques, les rêves sont des réalités : les

âmes profitent du sommeil pour communiquer entre elles. Une jeune fille vous dit quelquefois : « Cette nuit, je suis partie pour *Tiburones* (terre fantastique, sorte de paradis) dans une magnifique pirogue. » Il y avait là de belles choses que nous n'avons pas. Les arbres y sont très-grands, les habitants très-beaux ; on y chante des *comumus* avec des musiques plus douces que les nôtres. »

« Croyant que l'âme des morts rôde sans cesse autour d'eux, les Nukahiviens s'adressent dans leurs plus grandes douleurs à un être regretté, et le conjurent de les emmener avec lui.

« La crainte des revenants enlève aux Canaques toute liberté d'action durant les nuits sombres. Ils n'oseraient faire un pas sans un flambeau...

« Pourquoi le Nukahivien souffrant redouterait-il la mort ? Elle vient à lui sans ses affres terribles, et la sinistre lueur des châtiments infinis qui nous menacent ne rougit point le seuil de son éternité. Dans ses croyances consolantes, la mort est un simple changement de vie, un voyage vers des contrées mystérieuses et favorisées. Les souffrances physiques, l'instinct de la conservation en révolte, le regret de quitter des êtres chéris, attristent seuls les derniers instants du malade. Quant aux terreurs de l'inconnu, aux péripéties funèbres et poignantes de l'agonie, il ne les connaît pas. Considérant la maladie comme une expiation, la mort est bien réellement pour lui le baiser des dieux. Ceux qui l'environnent, loin de lui donner le change sur son état, lui répètent qu'il va bientôt mourir, et préparent d'avance sous ses yeux le *pahaa*, cette pirogue du voyage sans retour. Le mourant lui-même prend certaines dispositions en vue de sa fin prochaine : il désigne les personnes auxquelles il lègue la tâche si laborieuse d'apprêter son cadavre, et il attend résigné l'heure de sa délivrance.

Quant à la famille, elle croit de son devoir de retarder la séparation ; aussi l'un de ses membres, épiant les dernières luttes de l'agonie, pour empêcher l'âme de s'échapper, comprime avec les mains le nez et la bouche du moribond, de telle sorte qu'assez généralement il meurt étouffé. »

M. Guinnart [1], qui a passé trois ans chez les Patagons, rapporte que sur la tombe du chef ils tuent son cheval, puisqu'il poursuivra le cours de ses pérégrinations. Ils ont deux divinités : le Mal, le Bien. Le Bien vaincra. Le Bien s'appelle : Notre père à tous.

Les Patagons me rappellent les Scythes et me les expliquent. Selon Hérodote, ils tuent chevaux et serviteurs sur la tombe du chef et ils placent le chef à cheval.

Valère Maxime nous rapporte la coutume chez les Gaulois de prêter des sommes d'argent, à la condition qu'elles seraient remboursées dans la vie future.

M. Élie Reclus m'écrit : « J'ai lu que le long du Zaïre, les indigènes recevaient autrefois, en payement de leurs marchandises, une promesse de remboursement dans l'autre monde. »

Mais voici sur cette coutume une singulière particularité dans un pays où l'on ne devait guère chercher de référence aux croyances celtiques :

[1] Relation encore inédite.

« Dernièrement l'usage existait encore au Congo de livrer le cadavre du débiteur insolvant à son créancier, qui tout aussitôt l'enfermait dans une cage et le suspendait entre deux arbres. Journellement, il visitait le corps, lui demandait des nouvelles de sa santé, et l'exhortait à ressusciter bientôt pour se dégager de ses obligations et jouir du repos de la sépulture, qui ne devait lui être accordé qu'après complet remboursement[1]. »

La rechute de l'homme dans les choses inanimées et dans les existences animales, la seule croyance druidique qui, selon M. Henri Martin, blesse le sentiment moderne (voyez p. 165), n'est point exclusivement propre à la race celtique en Gaule.

M. Élie Reclus lit dans un vieux chroniqueur polonais, Narbutt, qu'elle se trouvait parmi des populations slaves :

« Est enim omnium Getharum, sc. Lithuanorum, communis dementia, exutas corpore animas nascituris denuo infundi corporibus, quasdam etiam brutorum assumptione corporum pertransire. »

Narbutt dit ailleurs : « Les Slaves (Prussiens, Lithuaniens, etc.) croyaient à l'immortalité et à la transmigration des âmes. »

Mourir était rendre « le dernier soupir, » et le

1 *Ein Besuch in San Salvator*, von D. A. Bastian, Bremen, 1859. —*Voyage à San Salvador*, par Bastian.

souffle vital s'en allait alors dans les régions supérieures[1].

« Je m'entretenais[2] avec un savant de mes amis qui a fait un long séjour dans les contrées les plus occidentales de l'Afrique. Il me dit qu'il avait raisonné avec plusieurs habitants du pays et que l'idée qu'ils ont du ciel et d'un bonheur à venir est celle-ci : Que tout ce que nous y souhaiterons se présentera d'abord à nous. Nous trouvons, disent-ils, que nos âmes sont de telle nature qu'elles ont besoin de variété et qu'elles ne sauraient toujours se plaire aux mêmes objets. C'est pourquoi l'Être Suprême qui a mis en l'homme ce goût du bonheur dans ce penchant pour la diversité, lui donnera tous les plaisirs en rapport avec sa disposition présente. Si nous avons envie de nous promener dans des bocages ou sous des berceaux au milieu des fontaines et des cascades, nous nous trouverons immédiatement dans de tels lieux, au gré de notre désir. Si nous voulons avoir le plaisir de la musique, aussitôt le concert s'élève et tout le voisinage s'emplit d'harmonie. En un mot chacun de nos désirs sera suivi de la jouissance, et à quoi que l'inclination de l'homme le porte il en aura la présence.

M. Cazalis, missionnaire protestant, a transcrit ce

[1] « Dès qu'une Plante, une Bête, ou un Homme expirent, leurs âmes montent, sans s'éteindre, à sa sphère, de même que vous voyez la flamme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le suif qui la tient par les pieds. » (Cyrano.)

[2] Le Spectateur aux initiales T. D.

chant, chez les Bassoutos (échelonnés sur le versant occidental des monts Maloutis qui séparent la Bechnanasie du Natal) :

Nous sommes restés dehors;
Nous sommes restés pour la peine.
Nous sommes restés pour les pleurs.
Oh! s'il y avait un lieu au ciel pour moi!

Oui, il en est. Et que n'ai-je des ailes pour m'y envoler!
Si une forte corde flottait descendant du ciel,
Je m'y attacherais, je monterais plus haut!
Plus haut j'irais habiter!...

Les Bassoutos enterrent leurs morts dans la position de l'enfant au sein de la mère. Près de lui ils disposent des semences de blé, des herbes, des légumes.

Chant des morts recueilli en Nubie de la bouche d'un hadji bambarre (Sénégambien) par le voyageur Combes :

« Ils mentent ceux qui disent que la mort est à craindre! Qui jamais a entendu des soupirs s'exhaler des tombeaux!...

« Tu pâlis à l'approche de la mort. Eh! regarde donc la jeune mère qui va enfanter. Elle pleure. A son angoisse bientôt a succédé la joie. Le nouveau-né a jeté sa première voix dans le monde!

« Ainsi de la mort. Face hideuse. On voudrait la fuir. A peine a-t-on franchi le seuil dont elle est gardienne qu'on voit se dérouler devant soi les espaces lumineux et sans fin. On s'y élance avec l'ardeur d'une vitalité tendre comme les pousses nouvelles de l'arbre, n'emportant de la

terre que les doux souvenirs, y laissant regrets et tristesses ! »

Je clorai ces notes par quelques traits de M. Élie Reclus sur le Paradis des Peaux-Rouges[1]. Ce travail, puisé pour les détails aux récits du voyageur allemand Kohl, constitue le fragment le plus important que nous connaissions de la grande histoire indienne. Ces pages puissantes nous font ardemment désirer que M. Élie Reclus prenne la tâche vengeresse, et si digne de lui, de faire revivre cette nation, jadis immense, qui disparaît de jour en jour par les dissensions intestines, par la carabine et l'eau-de-vie du Yankee. « Les sauvages des Grandes-Terres, voilà des gens d'un cœur grand ! » disait un voyageur canadien.

Presque tous les Indiens, et même les Californiens ont transporté leur paradis à l'ouest par delà l'océan Pacifique, et il est à remarquer que leurs jossakids ou devins sont réputés d'autant plus puissants qu'ils habitent davantage vers l'occident. Leur imagination aurait-elle été frappée par les splendeurs du couchant, baignant de ses vapeurs dorées les coteaux lontains, par delà lesquels, la paix, le bonheur et la gloire semblent habiter un pays inconnu, tout rayonnant de lumière? Serait-ce que leurs légendes, reportant leurs origines vers l'orient, établiraient une analogie poétique entre le matin et la naissance, le déclin du jour et le soir de la vie, la nuit et la tombe, entre un pays que le soleil parcourt pendant la nuit et celui où se

[1] *De la Religion, des Superstitions, et de l'Éducation des Objibevès*, par M. Élie Reclus, *Revue Germanique*, tome X.

rendent les âmes après la mort? Peut-être ont-ils pensé que les âmes marchaient sur la trace du soleil par le chemin des étoiles, par cette voie lactée que les Indiens appellent *le sentier de la mort?*

Quand un enfant meurt, il est bon qu'un oncle, une tante ou une cousine meure bientôt après lui pour le protéger. J'ai vu, disait M. Kohl[1], une mère se désoler, que c'était à fendre le cœur, après la mort de son nourrisson, mais le mari venant à mourir presque immédiatement : « Mon mari est fort, il est grand chasseur. Il a un bon fusil, et trouvera du gibier sur la route. Il empêchera l'enfant de souffrir de la faim, et lui fera heureusement passer l'eau. Je suis consolée. »

Tous les Indiens vont dans le même paradis, disait l'un d'eux, les Sioux comme les Odjibevès (peuplades ennemies). — Mais où les Indiens ne vont pas, c'est dans le paradis des chrétiens, parce qu'ils ne veulent pas abandonner leurs amis et leurs ancêtres.

Là, dans le paradis, ils sont plus riches qu'ici. Il y a plus de quoi. Ils trouvent plus de chevreuils, et encore de meilleurs animaux, sans jamais les chasser. Ils n'ont jamais chagrin, ni trouble ni misère. Tout pousse sans travailler, le pain, les fraises, le riz, etc.

« Et l'Enfer? » demandai-je.—« Quant à l'Enfer, je n'en sais rien du tout, répondit l'Indien. Nous pensons que tous les hommes vont par le même chemin. »

Schiller a admirablement résumé ces croyances

[1] *Kitchi Gami*, ou *Récits du Lac Supérieur*. Bremen, 1859.

dans le chant funèbre d'un Nadoessis (tribu sauvage de l'Amérique du Nord)[1].

« Voyez, il est là assis sur sa natte, assis droit, dans l'attitude qu'il avait lorsqu'il voyait encore la lumière.

« Cependant, où est la force de ses poings, le souffle de son haleine, qui naguère encore faisait monter vers le Grand-Esprit la fumée du calumet?

« Où sont ces yeux, perçants comme les yeux du faucon, qui comptaient les traces du renne sur les vagues de l'herbe, sur la rosée des champs?

« Et ces jambes qui volaient sur la neige, plus vite que le cerf de vingt cors et le chevreuil de la montagne?

« Ces bras qui bandaient l'arc roide et fort? Voyez, la vie s'est envolée; voyez, ils pendent inertes.

« Il est heureux, il est allé où il n'y a plus de neige; où le maïs, poussant de lui-même, dore les champs;

« Où tout buisson est gaiement peuplé d'oiseaux, la forêt de gibier, tout étang de poissons.

« Il se repaît là-haut avec les esprits; il nous a laissés seuls ici pour louer ses hauts faits, et déposer son corps dans la terre.

« Apportez les derniers dons; entonnez la plainte funèbre. Qu'on enterre avec lui tout ce qui peut le réjouir.

« Mettez-lui sous la tête les haches qu'il brandissait vaillamment, et de plus ce gros jambon d'ours, car le chemin est long;

« Et encore ce couteau bien affilé qui, en trois coups habiles, enlevait de la tête d'un ennemi la peau et les cheveux en touffe.

[1] *Traduction de M. Regnier*. Schiller, dit M. Regnier, en avait pris l'idée et la plupart des détails dans le *Voyage* de l'Anglo-Américain Th. Carver.

« Mettez-lui aussi dans la main ces couleurs pour peindre le corps, afin qu'il brille d'un beau rouge dans le pays des âmes. »

Mais le Paradis, c'est la récompense. La vie est le chemin. Le Peau-Rouge n'attend pas la mort pour accomplir le plus difficile du voyage. M. Élie Reclus dit en paroles héroïques comment l'Indien acquiert en cette vie la force morale et devient tout l'homme qu'il peut être.

« A cette époque décisive où l'enfant se fait homme ou femme, et entre dans la période de liberté morale et de responsabilité individuelle, les adolescents passent chez ces barbares par une épreuve solennelle. Leur initiation est héroïque et ne s'accomplit pas dans une cellule obscure qui sent le moisi, ils ne se fouettent pas avec la discipline des esclaves, ils ne récitent pas de longs formulaires en algonquin, et ne travaillent pas à leur abêtissement, comme recommandait Pascal. Non pas ! Mais par des épreuves qui nous sembleraient impossibles, si elles n'étaient pas générales dans ce pays, ces jeunes sauvages purifient leur nature, disent-ils, et font subir aux éléments encore grossiers de leur individualité morale une fermentation qui changera en vin généreux un moût fade, lourd et impur.

«Par des jeûnes et des macérations que nos organisations européennes ne pourraient pas supporter, ils se font tomber dans des extases où leur destinée se révèle, où se formule le principe qu'ils suivront toute leur vie. Soumis à une endurance extrême, chacun d'eux acquiert la conscience de sa valeur et en donne la mesure exacte ; le piètre

sujet est forcé de laisser voir ce qu'il a dans le ventre, tandis que le fort montre ce qu'il a au cœur.

« Le garçon ou la jeune fille se retire dans la forêt solitaire pour y réfléchir sur les grands faits de la vie qui préoccupent le sauvage autant que le civilisé, pour se vaincre soi-même avant de songer à se mesurer avec les guerriers d'égal à égal, pour acquérir les vertus qui font le chasseur et le combattant, et celles qui font la femme de cœur. Et ce ne sont pas quelques privilégiés comme nos chevaliers, quelques pauvres hères comme nos moines de France, d'Espagne et d'Italie, qui sont admis à ces veillées d'armes, à ces initiations extraordinaires; mais la nation tout entière, dont chaque citoyen et chaque citoyenne ont prouvé en un certain jour qu'ils avaient du cœur. »

Un Indien, qui racontait à M. Kohl comment il avait surmonté ces épreuves (dix jours de jeûne), terminait ainsi son récit.

« En route (au retour) nous rencontrâmes un ours. — Mon oncle le voulait tuer. Mais nous l'arrêtâmes : « Quand on retourne du jeûne, on ne doit pendant trois jours faire de mal à âme qui vive ! » Je m'avançai alors sur l'ours et lui dis : « Ours, mon frère, je suis très-fort. J'ai une puissante médecine. Je viens de chez les esprits. Je pourrais te tuer d'un coup, mais je ne le veux pas faire. Va ton chemin ! » L'ours m'écouta, puis courut droit dans la forêt. Il m'avait compris. Peut-être aussi avait-il eu peur de mon aspect misérable, tant j'étais pâle, maigre et sinistre.

« A la maison, je m'étendis sur la mousse. Le lendemain seulement je pris quelque nourriture, et trois jours après j'étais en pleine vigueur. A partir de ce jour j'étais un homme. »

FRAGMENTS

DE CORRESPONDANCE

J'achevais ce livre lorsqu'en cherchant dans mes papiers quelques textes, quelques concordances nouvelles, mes yeux tombèrent sur une liasse qui était restée ensevelie depuis plusieurs années au fond d'une armoire. Je l'ouvris. C'était la correspondance à un ami, où se déposèrent jour par jour les impressions intimes d'où sortit ce commentaire de l'immortalité.

C'était ce livre même, écrit sous une autre forme, mais vivante et émue. Qui sait si plusieurs, qui resteraient froids et indifférents à entendre la voix d'âges et d'hommes écoulés, ne se reconnaîtraient pas dans cette causerie de deux amis ?

Cela seul m'a décidé à ajouter ces quelques pages.

Si les livres, d'ordinaire, sont un beau luxe de l'intelligence, et si l'auteur y vise à se désintéresser des

misères et des difficultés de sa vie pour n'apparaître que poëte idéal, philosophe abstrait, moraliste humanitaire, j'avoue que ma prétention serait contraire et qu'il me conviendrait d'adresser à des infortunés un livre dont le vrai caractère est d'avoir été écrit du milieu de chagrins qui n'ont point de consolation en ce monde. Je n'ai écrit que sous l'éperon de la douleur, pour me donner cœur contre les nécessités d'une vie fort dure, pour me soutenir en présence des souffrances et de la mort imminente, inexorable d'une personne aimée. C'est du fond de mon angoisse que j'affirmai ma félicité. Que celui qui souffre pressente ici les secours que la foi en l'immortelle vie lui garde en réserve.

J'efface de ces lettres les dates, les faits, les détails intimes. Je voudrais les effacer davantage et ne laisser que ce qui peut être de deux hommes quelconques. Je respecte trop le public pour l'occuper d'événements personnels.

A UN AMI.

..... Je vous ai commencé le livre dont nous avions parlé sur l'immortalité en sentant la mort autour de moi. Si je ne trouve pas en ma conscience de quoi la vaincre, ce ne seront ni les circonstances, ni l'émotion de ces circonstances qui m'auront manqué. .

AU MÊME.

Après la première lecture des Triades.

..... Comme un scribe fidèle je transcris pour vous la loi de nos pères.. Mon ami, vous vous rappelez ces effluves de vérité qui traversaient nos âmes, qui les illuminaient quand nous étions ensemble. Eh bien ! rien de tous ces moments divins n'a passé pour ne plus revenir et ne nous laisser qu'un vague sou-

venir. Enfin nous avons pris terre... Que nous étions loin, quand nous avons conçu ce livre sur l'immortalité, de pressentir que nous étions si bien assis sur la vérité de nos pères... Voici le titre : *Le Mystère des Bardes de l'île de Bretagne.*

Oh ! quel mystère et quel bon mystère ! Je n'en dors plus la nuit, et, quand je m'en réveille, ce sont des pensées si bienfaisantes que je voudrais toujours penser.

Mon ami, que n'êtes-vous là pour que je vous embrasse en vous remettant ce précieux manuscrit (*la transcription des Triades*) où il n'y a pas le moindre mot de votre ami, mais où toute son âme est résumée et contenue comme elle ne l'a jamais été en aucune langue humaine. C'était dans un élan de fougue prophétique que vous dansiez dans votre chambre, l'autre jour. Patience, patience, il sortira de tout cela un commentaire qui renouvellera le monde. Tâchons, mon ami, à force de sincérité et d'amour d'être dignes d'en dire quelques mots.

Tout m'est venu à la fois. En quinze jours, j'aurai avalé toute l'ancienne Gaule. Quel Grandgousier je suis devenu ! Je mange, je bois, et je bois et je mange comme n'ont jamais mangé et bu aucun pantagruéliste et dipsode. A la Renaissance, ils trouvaient le monde gréco-romain, mais nous, c'est notre âme, notre conscience, notre patrie, notre Dieu.

O bonheur, bonheur ! mon ami, que cela nous soit arrivé ensemble. . . . . .

Ne croyez pas que j'exagère. Il me faudrait pour

vous faire comprendre cette découverte : un œil qui sache voir nos vérités, un cœur qui sache les sentir, un esprit qui ose les suivre. . . . . .

Pauvres créatures mortelles que nous sommes encore, parlons donc comme des esprits enchaînés dans les liens du corps de l'homme. . . . . .

AU MÊME.

. . . . . Cette communication, je tiens à vous la faire moi-même. Jamais vous ne recevrez de moi rien de meilleur : c'est la joie du cœur, l'espérance infinie ; mon ami, tout ce que nous avons rêvé est là concentré en quelques lignes. Il ne faut que le génie de notre amitié pour en animer l'inépuisable commentaire. Vous souvenez-vous d'une de mes plus anciennes lettres, où je vous disais : Laissez couler avec moi votre âme (*fluere*). Vous verrez combien ce mot était naïvement pris dans le fond de nos origines nationales [1], qui parlèrent tant de fois en nous sans que nous en ayons eu conscience.

. . . . Qu'étais-je avant ? Souvent déjà je me le demande. Je nageais dans le vague, comme une pauvre âme en peine ballottée à toute inquiétude. Maintenant j'ai trouvé terre, car la tradition de nos pères m'assure ce dont j'avais le plus besoin.

[1] Allusion à la conception gauloise de l'*Awen*.

J'ai lu ces Triades avec une grande avidité d'âme : Je leur demandais l'infini ; elles m'ont donné plus et mieux que je n'espérais. . . . . .

O sagesse sans conscience,
O bouche d'enfant[1] !

Mon ami, quelle bénédiction de Dieu d'être simple de cœur, naïf d'esprit ! on a toute sagesse.

Mais quelle plus grande bénédiction de venir comme nous à la fin des âges et de retrouver dans les plus savants comme dans les plus simples, les mêmes vérités !

AU MÊME.

V., septembre.

Que puis-je faire pendant ces trois jours qu'il m'est accordé en deux ans de passer à V.... sinon essayer d'y écrire *la Foi de la France?* Vous rirez de mon impuissance. Mais vous qui êtes un vrai Gaulois, vous me tiendrez compte de cette bonne intention.

J'ai cloué avec des tapis troués les carreaux cassés de ma tourelle, et je m'y suis installé en plein réveil de la Gaule, offrant au Dieu de nos pères les moments que j'aurais passés sans cela dans le regret et dans de vaines tristesses..... Où ne me plairais-je pas maintenant dans la méditation de l'*Awen!*

[1] Rückert.

AU MÊME.

Octobre.

Je vous demande seulement que nous soyons les premiers en France à déclarer la foi de la Gaule. Je récrirai s'il le faut, j'effacerai tout ce qu'il faudra mais ne laissons point à d'autres cette initiative.

Je ne crois pas que nous devions chercher à accoutumer le public. La vérité ne procède pas ainsi. Elle arrive splendide. *Indè iræ et semen.* . . . . .

LETTRE D'UN AMI.

Octobre.

Jamais je ne me suis senti un tel mouvement de gaieté, mais de gaieté heureuse et pleine d'espérance. Je me trouvais dans la vérité. Comme vous, je me disais que nous avions bien travaillé, parce que c'est toujours bien travailler que de rester dans sa nature propre et développer son *awen*. Voltaire dit : *perfectionner son être*. Connaissez-vous aussi (dans la *Princesse de Babylone*) le passage où il dit : « *Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une. Tout est résurrection dans le monde.* » . . . . . .

LETTRE DU MÊME.

Saviez-vous que le docteur, dans toutes ses lettres,

ne cessait de me dire : Qu'est-ce que les Triades ? Parlez-moi des Triades ?

Je lui griffonne en six pages in-folio une analyse vraiment gauloise des livres sacrés de nos pères. Tout cela arrangé à ma petite manière dans une longue enfilade de joyeusetés. Mais la doctrine de l'*awen* y est exposée dans toute sa magnificence et avec toute la joie que doit inspirer une telle doctrine.... Je veux voir s'il en sera saisi, si son cœur bondira comme le nôtre, s'il s'écriera comme nous : *Cela est sublime!* s'il dira avec des larmes de joie : *Ah! sainte consolation que j'attendais depuis si longtemps, te voilà enfin venue!*

Quant à vous, mon ami, ma lettre vous eût fait rire aux éclats et vos yeux se seraient mouillés d'attendrissement par les pensées qui vous seraient montées au cœur, en lisant les quelques mots que je dis de la bonté infinie de Dieu *qui crée toujours des awen, mais qui jamais ne détruit, n'oublie ni ne néglige* ce qu'il a une fois évoqué à la personnalité, et qui, dès le commencement, a voulu que toute personne eût son caractère propre destiné à se développer toujours.

Ah ! mon ami, cette doctrine change toutes les lois de l'éducation; et partant elle renouvelle le monde. Plus j'y pense, plus une joie immense me soulève le cœur.

LETTRE DU MÊME.

Novembre.

Je vous transcris en rougissant cette longue lettre sur les Triades qui dans mon souvenir s'était absolument refaite et bien autrement lucide. Cependant je n'y change rien, je vous l'envoie telle que je l'écrivis.

Octobre.

« O hibou,

« Vous demandez à votre colibri ce qui se passait dans *l'île de Bretagne du temps des Druides*; mais votre colibri vous jure sur son honneur qu'il l'ignore absolument. Comment voulez-vous que le pauvre petit sache cela ? Seulement en voletant par-ci par-là dans ses bocages, il a entendu quelques savants s'entretenir entre eux avec beaucoup d'admiration et de joie de quelques fragments récemment retrouvés des Triades galloises.

« Ce qui enchantait ces savants, d'après ce qu'a pu entendre votre colibri, c'était une théorie admirable de l'immortalité de l'âme.

« Point de Dieu terrible ! Point d'enfer ! Point de diable ! Mais une ascension éternelle de tous les êtres non pas vers un idéal commun, mais chacun vers son idéal propre. Cette personnalité des êtres était appelée l'*Awen*. Elle allait se développant sans cesse, commençant au minéral, passant par la plante, arrivant

de degré en degré à la vie animale puis à l'état d'homme. En arrivant à l'humanité, l'*awen* arrivait aussi à la lumière et à la liberté. De là ce grand principe: Trois choses sont contemporaines, l'homme, la lumière, la liberté.

« Mais à cet état d'homme, avec la lumière et la liberté, la mémoire manque encore; l'*awen*, dans cet état, n'a pas encore le souvenir de ses vies antérieures; ceci est réservé pour une station supérieure.

« En arrivant à la lumière et à la liberté, l'*awen* arrive à la responsabilité. L'infraction aux lois de sa conscience le fait redescendre d'un ou plusieurs degrés dans le monde inférieur, suivant la gravité de la faute; mais jamais la personnalité n'est troublée, et tous les êtres finissent toujours par arriver au séjour bienheureux.....

« Les Gaulois aimaient tous les êtres, parce que tous les êtres étaient à leurs yeux comme de jeunes frères appelés eux aussi à grandir, à développer leur *awen*. La nature entière n'était plus ainsi qu'un immense réservoir de germes, où la personnalité toujours conservée, toujours développée, chaque être fortifie d'existence en existence son *originalité*. Ils voyaient dans chaque être un *lui* particulier, et c'est ce *lui* qui, de vie en vie, de monde en monde, va toujours se complétant, suivant son idéal propre. Et quel bonheur, quand on arrive au souvenir, de suivre ainsi son pauvre *moi* dans toutes ses phases! Pierre d'abord, mais déjà *moi*, puis lichen, puis brin d'herbe, puis

petite bête rampante, puis papillon, puis petit quadrupède; créature toute soumise d'abord à la fatalité, puis plante arrivant déjà à la vie, puis animal à l'instinct, puis homme à la lumière et à la liberté, sans que le *moi* jamais disparaisse, à partir du moment où il a commencé d'être.

« La base donnée à cette doctrine est la *bonté immense de Dieu*. Et si vous saviez, à travers cette psychologie, la plus consolante qui ait jamais été, quels éclairs prophétiques, comment le mal doit s'affaiblir dans le monde, et le bien se fortifier toujours!

« Voilà, mon bon hibou, tout ce que peut vous redire votre colibri de la doctrine conservée par les bardes de l'île de Bretagne. Mais n'êtes-vous pas bien cruel de forcer ce pauvre petit animal à vous récapituler en quelques mots tout un corps de doctrine, qu'il faut lire pour en sentir la vérité dans le texte même dicté par la simplicité de nos pères.

« Tâchez par la méditation, surtout en jetant les yeux sur la campagne et sur toutes ces créatures inférieures, plantes et bêtes, de refaire vous-même cette magnifique doctrine. Et n'y mettez pas seulement la magnificence et la splendeur, mettez-y la grâce, la naïveté enfantine et tous les cris du cœur et une infinie bonté; car, mon Dieu! tout Français porte encore les Triades dans son cœur. Notre histoire, notre littérature n'en sont que la manifestation, malheureusement trop étouffée jusqu'ici par l'élément gréco-romain et l'élément juif. Rome, la Grèce et la Judée

ont étouffé la Gaule. Mais attendez un peu de temps encore et vous la verrez reparaître.....

« Est-ce que le Loup, est-ce que le Bombix m'ont pardonné ? Je n'oserai, de ma vie, reparaître devant le Loup. Et pourtant c'est un bon loup que j'aimais à voir ; j'aimais son *awen* déjà si nettement caractérisé. Oh ! quelle belle chose ce sera, dans une vie supérieure, que le bon loup devenu *loupissime !* Quel bonheur nous aurons tous à nous retrouver Raphaëlissime, Alfredissime, Micheletissime, Noëlissime !... On y retrouvera, avec leur *awen* développé, jusqu'aux pauvres animaux, jusqu'aux plantes que l'on aura aimées ; aucun *moi* ne sera englouti, chacun au contraire aura pris de plus en plus sa forme propre ; ainsi l'a voulu la bonté infinie du Créateur.... »

LETTRE DU MÊME.

Quelle ineptie de vouloir toujours enchaîner une âme dans un petit espace ! à toi le jardinage, à toi l'astronomie, à toi la physique, à toi la pisciculture. Eh ! malheureux, je vous dis *à moi l'univers ;* et encore cela ne me suffit guère ; il me faut avec l'univers celui qui l'a créé et il faut encore que je me sente par lui aimé dans tous les êtres.

A UN AMI.

Novembre.

Je remarque que nous nous écrivons plus que ja-

mais, mais aussi que lancés dans un nouveau labyrinthe de Crète, à la poursuite de mille affaires, nous ne causons presque point. Cela est la faute de notre vie et non de notre volonté. Quand pourrai-je vous reparler à plein cœur, c'est-à-dire reprendre ensemble notre vie éternelle. Le reste qui occupe tant n'est qu'une profession vulgaire à laquelle nous sommes condamnés ici-bas, mais pour laquelle notre esprit n'est point fait. C'est un pis-aller en attendant mieux. Je serais, je vous l'avoue, humilié d'être réduit à si peu, si je n'avais pour consolation d'être emporté de temps à autre par un grand souffle qui est comme un vent d'infini.

J'ai eu cela avec vous cet été. Pourquoi me plaindrais-je ? Cet éclair des destinées de notre amitié me reviendra un jour ou l'autre quand j'aurai assez tourné la meule.....

Maintenant que je suis en possession de la croyance que tout souvenir nous sera rendu un jour, je prends gaiement mon parti de ne point vous tourmenter de mille affaires qui ne sont ni moi ni vous. Quand il le faudra, vous les saurez et vous m'en ferez d'ensemble un merveilleux commentaire qui nous lancera dans la félicité.

Il ne s'agit que d'affaires. Quel enfer elles me donnent ! La destinée me traite en galérien. J'avais donc commis de grandes fautes dans mes vies antérieures, ou bien j'aurai tellement eu de ces ennuis

en cette vie que m'en voilà délivré pour les autres.

Je cherche ma consolation à imaginer quelle serait ma meilleure vie dans les conditions actuelles de mon intelligence, et je trouve toujours que je suis si loin de ces circonstances que je les espère ailleurs et plus tard. Je suis de moins en moins désabusé de cette vie, c'est notre seule école; mais je suis désabusé d'y trouver le bonheur. Et cependant la devise humaine n'est-elle pas : *Natura appetit felicitatem ?* Cela est la vérité et rien que la vérité. Mais quel chemin pour y parvenir? Si vous pouvez le définir, n'oubliez pas de m'en écrire.

AU MÊME.

Décembre.

Oui, nous sommes enguignonnés et de la belle manière, à ce point que cela s'achemine à une histoire de Job. Quand nous serons chacun sur notre fumier, nous pourrons nous dire deux fameux philosophes. Mais ce qui me fâche d'avance, ce sont les prétendus sages sous le nom d'amis qui viendront nous faire de la morale.

J'en ai à leur revendre. Que faire dans un guignon, sinon pester ou rêver? Je songe et je prépare mes facultés pour un temps qui ne peut nous manquer et où nous nous vengerons, comme deux esprits célestes, de toutes nos misères.

Et vous, mon ami, que dites-vous de la vie ?...

Décidément j'ai adopté la manière de vivre de Machiavel, la seule que puisse permettre un dédale d'affaires absurdes... A neuf heures et demie, je reste seul jusqu'à minuit, minuit et demi, à lire ou votre Voltaire, ou notre correspondance, ou n'importe quoi, ou bien à regarder les charbons qui s'éteignent. Voilà la seule heure humaine que j'aie dans ma journée. Le reste est la proie des chimères qu'on nomme le positif de cette vie. Mais qu'importe ? Maintenant nous savons que cette vie n'est qu'une leçon d'escrime où beaucoup de gens, au lieu de porter coup, se contentent de la feinte.....

Vous direz à *** qu'une partie de notre cœur est mort avec sa sœur, car tout ce qu'une personne a inspiré d'affection reste irréparable, quand nous perdons cette personne. Que de vides déjà dans notre cœur ! Les Gaulois étaient bien magnanimes de croire que ces vides étaient les fondements tout préparés d'une même affection qui se perpétuerait dans une suite ininterrompue d'autres vies.

AU MÊME.

Mon ami, notre vie n'est point close quoique ajournée pour le présent.

Nous sommes dans un creuset où l'âme se redresse sous le marteau. Comme à la veille d'un jour de ba-

taille, nous faisons chacun en nous la part du feu. Pourvu que notre fin soit bonne, jusque-là il importe peu. Je tiens beaucoup à bien finir. Il est vrai que c'est mieux encore de bien vivre. Mais nous ne sommes encore que des chrysalides inviables dans ce milieu d'ouragan.

O mon ami, quand mon âme encore assoupie se déploiera dans son plein essor, alors je vous ferai quelque bien. Je ressemble à ces serfs du moyen âge qui rêvaient le départ de 92.

Serf de la nécessité, traversé dans mes études, dans mes entreprises, par des occupations insipides, je ne nourris qu'une idée : m'affranchir, moi et tous ceux qui sont serfs, de la fatalité, et qui malgré tout gardent quelque bonne volonté.

AU MÊME.

Point de peur, voilà la vraie philosophie de la France.

LETTRE D'UN AMI.

Janvier.

Venez, ami, nous sommes l'un et l'autre hallebrenés de guignons, nous nous en nettoierons ensemble. Et je vous lirai mon beau chapitre sur le nettoiement d'une matière visqueuse que sécrètent les

truites, matière qui, si elle n'est nettoyée par un courant rapide, engendre pour ces animaux des maladies mortelles. Vous et moi, compère, nous sécrétons pas mal de guignon, venez que nous nous plongions ensemble dans la sainte piscine de l'amitié. C'est là que notre âme retrouve sa pureté première, sa sérénité, sa candeur, sa liberté et sa joie....

Vous savez que le pauvre T.... est sourd. Je lui ai révélé l'autre jour le chant des crapauds, en lui assurant qu'aucune bête n'avait une voix plus musicale; et puis je me mis à imiter le chant de ces animaux le plus harmonieusement qu'il me fut possible. Le pauvre homme ouvrait des yeux immenses pour entendre. Quel malheur, mon ami, de n'avoir jamais entendu ces notes argentines et mélancoliques que le crapaud fait entendre dans les beaux soirs d'été!.....

A UN AMI.

Dans une de vos dernières lettres, vous m'avez dit un mot qui m'a été au cœur, que j'avais été navré...

Puisqu'il en est ainsi, je vous ouvrirai ma veine comique. Les gens navrés n'ayant plus à s'attrister du monde, parfois se mettent à l'observer pour en rire. C'était ma disposition de ces derniers temps. Rire de foi et d'espérance, mon ami, car, entre nous, il ne peut y avoir que la pensée du bonheur.....

AU MÊME.

Février.

La vie que je mène a du moins cet avantage de m'ancrer davantage dans notre amitié, c'est-à-dire dans ma vie intérieure. Je m'initie par la dispersion de mon esprit, à ce mystère sublime de la philosophie gauloise : acquérir toute faculté avec une prééminence. Ma prééminence ou plutôt ma protestation dans l'état inférieur où je suis encore, c'est ma vie intérieure où notre intimité tient une si large place. Tout m'y précipite, et les navrements auxquels vous faites allusion et les bourrasques d'affaires qui ne sont point apaisées.....

Que voulez-vous? La vie a de ces assauts, ou bien ce n'est que déplaisir et déboire. Il faut s'y résigner. Pour ces misères de la fortune je me sens devenu intrépide.

Dans ces derniers mauvais jours, je sentais monter en moi la soif des choses divines où nous avons retrempé ensemble nos pauvres âmes altérées. Mon ami, la vie humaine est une grande dipsodie. Le cri de l'homme selon Dieu est à boire. Ceux qui se blasent ajournent simplement leur destinée — et le plus souvent c'est qu'ils ont eu le cœur blessé sans avoir personne pour le panser.

Maintenant, parlons de ce qui m'aurait désolé naguère, du travail exterminateur auquel je suis condamné. . . . . .

Plongé dans ce gâchis parisien, j'observe avec une curiosité philosophique le laboratoire où se compose et se décompose notre pauvre espèce humaine; pour tant de comédies et de sotties, je sens qu'il n'est demandé parfois qu'un franc éclat de rire; et puis, il y a aussi la part de Dieu. Je la recueille en la souhaitant un peu plus abondante pour mon appétit qui augmente.

Si vous me demandez où est mon cordial? Dans la philosophie de la Gaule qui ne quitte pas un instant ma pensée, quand elle se retrouve libre. Je n'écris rien, vous le comprendrez facilement, mais je couve les vérités de l'*awen*, et il est possible qu'un jour ou l'autre cet œuf brise sa coquille.

Qu'importe la forme, qu'importe le moment? Rien ne presse. Je me sens, grâce à la foi de la France, un avenir immense avec vous, mon ami. J'ai vaincu l'impatience, le pire de mes obstacles, et cette sécurité, qui est la meilleure des consolations, m'a pénétré jusqu'à la moelle.

Je commence à gravir péniblement encore, mais avec la joie au cœur, une existence ascendante où peu à peu j'arriverai à dominer toute vie terrestre, toute science humaine du point de vue de notre éternité. Voilà ma vocation. Je suis convaincu qu'il y a assez de vérités dans les Triades pour que leur nouveau développement transfigure ce monde et renouvelle les sciences. J'agite intérieurement ces entreprises sans me soucier de les commencer tout de bon pour des

gens qui n'en savent rien et qui s'en passent parfaitement. Je laisse au temps à frayer les voies à nos vérités. Je me contente pour le moment d'y étancher ma soif, et je ne demande pas autre chose que de considérer un peu la comédie humaine qui s'agite autour de moi et en moi, du point de vue de la foi gauloise. Avant de convier les autres à ce spectacle, je m'amuse à le découvrir.

Donc, si vous vous demandez parfois où est l'âme de votre ami, elle se prépare et se recueille en sécurité dans l'oasis de nos vérités nationales, et là elle fait de beaux songes qui ne sont ni de cette vie, ni d'aucune peut-être, mais qui ouvrent les voies mystérieuses de l'âme.

Je ne saurais trop vous le répéter, car je vous dois ma confession, je me dégage de plus en plus de mes vanités, parce que j'ai pour ambition la jouissance d'une vie sans fin où j'aurai toutes les actions qui me sont impossibles ici-bas. Avant que je le puisse de fait, je voyage d'esprit dans mille pays, dans mille sciences, dans mille affections qui me sont interdites, et n'ayant qu'entrouvert les yeux à la vie, je bois en imagination aux mamelles de ma destinée universelle. Ce ne sont encore que rêves sans cesse brisés de l'enfant nouveau-né, mais celui qui est né à cette vie n'y meurt plus.

Vous pouvez compter qu'un jour ou l'autre, quand nous nous retrouverons libres, n'importe où, nous aurons une causerie comme nous n'en avons pas eu

encore, où le cœur débordera d'expérience, de bonheur, de ressouvenir, de joie, d'espérance et de gaieté courageuse....

Vous fécondez votre vie juste à point par cette observation de la nature qui est la vocation même de votre *awen*. Vous ferez des découvertes qui étonneront les savants, mais votre ami se réjouira surtout de ce que vous découvrirez dans votre âme. Que vos lettres sont un précieux journal de votre destinée ! Si vous voulez laisser votre vraie trace en ce monde, écrivez-moi.

Bon courage, mon ami, nous allons ensemble la main dans la main. Où ? Celui qui nous a créés seul le sait. Au moins nous avons pour enchanter la route notre accord dans les mêmes vérités, et nous pouvons rire ensemble des misères du chemin, puisque notre amitié, c'est la croyance à plus de vie, plus de consolation, plus d'apaisement.

Ne vous attristez pas de mes lettres rares. C'est un temps. Mais soyez assuré que je n'en poursuis pas moins ma route, celle où vous m'avez tant de fois encouragé, et que plus je me tairai, plus je souffrirai d'être contraint de le faire, mais aussi plus je m'en vengerai un jour ou l'autre.

LETTRE D'UN AMI.

La seconde moitié du XIXe siècle s'appellera dans

l'histoire : le réveil de la Gaule. N'allez-vous pas nous donner le signal de ce réveil et nous chanter la joyeuse chanson :

O Renault réveille, réveille
Veille, ô Renault, réveille-toi.

Vive la Gaule ! voilà ma devise : *In hoc signo vinces.* En avant Rabelais et Voltaire. Viens mettre en jeu nos catapultes, ô sage et joyeux Pantagruel.....

O épée de Roland, épée de Roland, tu ne t'es point brisée, tu vis, et tout à l'heure tu rallieras le monde.

LETTRE DU MÊME.

Février.

Mon ami, que n'êtes-vous aussi pisciculteur ! même par ce froid affreux, on prend du plaisir à contempler ses œufs. . . . . .

Dieu seul sait ce qui sortira de ces petits œufs que j'observe tous les jours avec tant d'impatience. Il en peut sortir, mon ami, le Réveil de la Gaule [1], dans toute sa splendeur.....

A UN AMI.

Février.

Mon ami, ne désespérons pas, malgré les épouvanta-

[1] C'est là comme un pressentiment des expériences décisives de M. Pouchet. V. *Concordances physiologiques.*

bles malheurs auxquels nous assistons... Cette guerre met en demeure de sacrifice chacun de nous en nous représentant chaque matin, dans la mort de tant d'hommes, le peu qu'est la vie... La vraie propagande est ouverte, celle de la mort, et, ma foi ! pour mourir, autant bien mourir !.....

Quelles comédies je vois !... Dans cette vie d'affaires, obligé de patauger plusieurs heures par jour dans les rues de Paris, je scrute les figures des gens qui passent et j'observe ce fourmillement d'hommes. Comme il nous a été donné par notre éducation et le milieu où nous avons vécu d'avoir une lumière supérieure, je tâche de l'appliquer à ce spectacle que si peu de gens qui y vivent regardent.

Le comique y abonde, c'est-à-dire une grande prétention dans l'absurde. De là, des résultats grotesques, des déconvenues, des rages et des lamentations qui doivent faire le réjouissement des êtres qui peuvent, d'une sphère supérieure, observer la terre. Tout cela n'est sérieux que par la peine perdue ; mais depuis que les Triades nous ont si bien prolongé l'existence, ces misères ne m'apparaissent que comme une déviation sans grande importance.

Le vrai génie comique consiste à raconter la déviation avec la conscience du redressement possible. Toute comédie finit bien. C'est là le caractère divin du rire.

A ce point de vue, je voulais vous esquisser quel-

ques scènes, mais mille occupations sont venues à la traverse.....

LETTRE D'UN AMI.

Vous me dites un mot prophétique : *Toute comédie finit bien*. Donc la comédie de ce monde aura aussi un heureux dénoûment. Et puis, pour me rendre votre lettre plus précieuse, vous me donnez d'un peu meilleures nouvelles de votre chère malade.....

Déjà nos saumons sont éclos très-bien et pleins de vigueur. Cela est à peine perceptible et cela connaît déjà les lois du Créateur et s'y soumet et en vit ; et le législateur a fait pour ces bestioles un code spécial. La bonté de Dieu est partout. J'admire tout ce que savent déjà ces animalcules en sortant de leur œuf. Quelle habileté, quelle décision dans leurs mouvements ! du premier coup, ils trouvent le petit coin convenable. Il semble que la vie leur soit familière depuis des siècles de siècles ; et cela n'est encore qu'embryon ! Mon ami, la pisciculture fera faire les plus étonnantes découvertes embryogéniques. La nature avec les poissons agit à découvert dans ce grand acte de la fécondation et de l'incubation... Ajoutez que tout à l'heure une industrie considérable fixera des milliers d'yeux sur ce mystère. Voilà *l'immaculée conception* que nous devons fêter.....

LETTRE DU MÊME.

Mars.

Ce que l'on peut produire par l'éclosion artificielle se conçoit à peine. L'imagination en est comme subjuguée. Je ne vous parle plus d'après ouï-dire, mais d'après ma propre expérience. J'ai maintenant des truites de ma façon dont j'ai pris les germes dans les ventres des père et mère, que j'ai fécondés et fait éclore moi-même. Je ne connais pas d'opération capable de mieux faire sentir à l'homme combien il est participant de l'essence divine. Créer avec Dieu, voilà sa mission. Bénissez la pisciculture, mon ami, c'est un grand art.

LETTRE DU MÊME.

..... Plus, par la science, les voyages et l'histoire, nous découvrons mieux le grand drame qui se joue entre les créatures infinies, plus le comique et le tragique doivent prendre d'ampleur.

Mais l'imitation des données restreintes de l'antiquité nous empêche d'étendre nos ailes.

Petits théâtres, petits temples, petites doctrines, vous ne sauriez contenir le moindre de nos éléments modernes; et nous voulons follement entasser tout dans vos étroites limites. Mais Gargantua grandi emportera et brisera son berceau.

. . . . . .

. . . . . .

A UN AMI.

Mon ami, je vous remercierai bien mal aujourd'hui. Les circonstances que je traverse pèsent sur moi comme une enveloppe de plomb. Moi qui suis au fond si libre, je suis comme voilé à moi-même sous les liens de la plus douloureuse fatalité ; le spectacle de souffrances et d'un dépérissement auxquels je ne puis rien. Absent, je suis troublé, inquiet, impatient de revenir, comme si je pouvais quelque chose. Présent, je m'abreuve de mon néant.

Ma lettre d'hier a dû vous faire pitié. Comment vous entretenir de ces inutilités le jour où j'avais reçu de vous une lettre si fraternelle. De fatigue, de précipitation et de tiraillement, je n'étais pas moi-même ; mais ne croyez pas que j'aie été insensible à ce cri de douleur qui vous échappe...

Quand acquitterai-je ma dette envers vous ? Je ne le sais pas encore, mais cela viendra en son temps. En amitié, il se fait de ces réserves et de ces accumulations pour des moments où tout le cœur parlera ; explosions qui semblent subites et que de longues années ont préparées. Il est certain que si vous songez à l'avenir pour ce qui vous concerne de ma part, vous devez être en joie et en sécurité, car j'ai un capital

énorme à vous solder qui s'accumule silencieusement chaque jour.

Je sens parfaitement que je ne suis rien de ce que je devrais être. Voilà qui est bien sûr. Seulement, j'ai au fond une parfaite sécurité intérieure, parce que votre amitié, comme tout ce que j'ai pu connaître de Dieu dans les autres, m'a affirmé la vérité et la bonté de mes instincts. Je suis un embryon qui, tout à coup, se sent croître par une parole, un accent, un regard d'encouragement et pressent ses destinées infinies, et qui, abandonné à lui-même, retombe dans sa misérable torpeur. Il ne me faut qu'une étincelle pour me faire l'homme que chacun de nous porte en soi. Quel bonheur de savoir que vous êtes pour moi ce Prométhée qui, d'un pauvre limon, enfante un esprit sublime? Que d'autres choses en ce monde ont eu encore sur moi cette puissance! Mais avec vous surtout, je l'ai éprouvée dans le plus pur bonheur que donne l'amitié. Dans une de nos prochaines conversations, il faudra que je vous raconte à ce point de vue les impressions de l'univers sur une âme comme la mienne, enchaînée dans les liens de cette vie terrestre et qui s'éveille à ses destinées par tous les pressentiments qu'elle a de Dieu dans les autres et en soi-même. C'est un riche thème que je bégayerai encore; car que suis-je? un des plus ignorants et des plus débiles. Mais s'il y transpire un peu de ce désir de paix et de cet amour infini qui me possède, cela, peut-être, vous fera quelque bien.—Encore la voie

des apologues, direz-vous. Moi qui voudrais tant être votre médecin, je vous traite jusqu'ici par cette méthode qui n'a guéri personne. Patience! j'aborderai directement votre problème. Si je ne fais rien en cette vie de ce que je vous promets, ce sera une dette que je m'engage à vous rembourser, comme les anciens Gaulois, dans les vies qui ne tromperont plus notre attente.

LETTRE D'UN AMI.

Vous prétendez ne vous être pas acquitté envers moi; eh! mon ami, quand m'acquitterai-je envers vous, moi qui vous dois le sentiment et la jouissance en ce monde de ma vie éternelle.

Miracle de l'amitié! Chacun croit devoir tout à son frère.

A UN AMI.

Avril.

Que vous êtes heureux d'être en ce moment à la campagne et d'avoir un jardin! Enfin la foi de l'immortelle vie m'assure cela un jour.

LETTRE D'UN AMI.

Avril.

... Vous avez bien raison de dire que je suis heu-

reux d'être à la campagne. C'est un enchantement par ce beau temps et par cette saison ; aussi je vous écris tout plein de terre, car je ne m'occupe plus que de jardinage et de pisciculture. Tout en vous écrivant, j'ai l'œil à mes poissons que je viens de transférer de leurs ruisseaux d'éclosion dans un petit vivier préparé pour les recevoir et où ils passeront leur seconde enfance. Tout ce petit monde frétille à ravir.

A UN AMI.

Mai.

Quel bonheur j'aurais à dormir et avoir oublié au réveil toute cette vie de galère que je passe à ramer dans le vide ! Il me semble que je serais véritablement moi-même, si je pouvais me retrouver dans une autre sphère avec tous ceux que j'aime, mais délivré de ces maudites circonstances.

Mon ami, je mène une vie fort dure, et si je n'avais au dedans de moi quelque chose qui se réjouit quand même, je serais saturé de misères. Vous ne pouvez vous en apercevoir dans mes lettres, car avec vous, c'est toujours un *sursum corda*. Enfin tout est bien qui finit bien !

AU MÊME.

Mai.

La vie est quelquefois bien amère et il faut la pren-

dre d'un grand cœur. Cela m'est toujours facile avec vous, et voilà pourquoi je vous écris aujourd'hui un simple mot sans entrer dans aucun détail. Car où cela m'entraînerait-il?...

LETTRE D'UN AMI.

Mai.

Nous allons bien ici, mon ami, mais nous sommes absolument privés de printemps. On se chauffe comme en plein hiver. Tout est rabougri et gelé dans la campagne. Je crois que les lilas ne fleuriront pas. Voici un été qui se prépare mal.

Que seront les récoltes? où cette cherté des subsistances nous conduira-t-elle? Une *révolution monétaire se prépare*. Et qu'est-ce qu'une révolution monétaire? C'est comme un changement dans ce qui fut le sang des peuples.

Oh! mon ami, à quelle époque formidable notre vie s'est rencontrée.

Soyons ensemble de plus en plus. Tout est là.

A UN AMI.

Juin.

N'est-ce pas la tristesse des tristesses d'avoir été, dans mes circonstances, tant de jours sans vous écrire, seulement d'un mot, que je vous remerciais du plus profond de mon cœur. Eh bien! ç'a été

la sombre réalité de cette semaine où j'ai été surmené, accablé, navré, au delà des jours précédents. Enfin, pour tout dire, nous avons manqué hier de perdre ma femme.....

Je viens de me mettre à ma table avec une avidité extrême, comme si j'allais m'ouvrir avec vous, et mes idées se troublent de fatigue et mon cœur reste serré. Songez que je n'ai pas un seul moment où je puisse me détendre. La réalité inexorable me poursuit sans trêve. Que j'aurais de bonheur à vous serrer la main, vous, mon excellent ami, qui comprenez toute chose sans parole et avec qui j'ai toujours trouvé consolation, foi, courage invincible !

Quoi qu'il m'arrive, Dieu est bon infiniment, puisqu'il me fait chaque jour mieux sentir toutes les consolations de votre amitié. Dans le chagrin qui m'oppresse, j'ai au moins une lumière, notre amitié.

Je veux lui consacrer tout ce qu'il me restera de vie et de force. Je voudrais essayer ce que pourra mon âme dans la pensée de notre immortelle amitié. Je vous avoue que cette entreprise me tente et me soulève. Quel que soit l'assombrissement de ma vie présente, au moins, grâce à vous, l'avenir n'est pas fermé.

Il faut sans doute avoir l'âme navrée pour faire du bien à ceux qui vous restent. Je l'essayerai et sans m'épargner. Peut-être l'inspiration me viendra et dans une liberté que je n'ai pas eue encore.

Je vous ai écrit, il y a huit jours, une lettre que je ne vous ai pas envoyée. J'ai craint en la relisant,

que vous vous méprissiez sur quelques lignes que je vais vous reproduire :

Je vous disais :

« ... Pour que jamais ces doutes sur vous ne vous reviennent, je veux écrire un nouveau chapitre de la foi de la France, dont j'ai eu l'inspiration l'autre jour en traversant le Luxembourg et en voyant les fleurs si belles[1]. »

N'y aurait-il pas impiété pour tout autre que vous à parler d'écrire un chapitre, dans des circonstances où je n'ai pas assez de toutes les forces de mon corps et de mon âme pour être au niveau de mes devoirs.

Vous seul comprendrez combien j'avais l'âme navrée pour avoir eu cette conception de la plus grande félicité qui me soit venue encore. Développement logique de la croyance de l'immortalité que je n'avais pas senti encore, car probablement je n'avais pas eu l'âme assez ouverte.

Je ne sais quand je ferai ce chapitre et comment je le ferai. Cela est impossible dans une telle dispersion d'esprit. Mais c'est une dette que j'ai envers vous et que je vous payerai en son temps.....

LETTRE D'UN AMI.

Juin.

J'aurais interprété comme il faut, soyez en certain,

[1] *Le Ciel sur terre.*

le passage de la lettre que vous ne m'avez pas envoyée.

Dans quelles circonstances donc interrogerez-vous votre âme, sinon en ce moment?

Douleur profonde, espérance invincible et foi en la bonté de Dieu, compagnie d'hommes... voilà votre force. . . . . .

Vous me demandez des nouvelles de mes poissons; ils vont bien et sont pour moi l'objet d'observations intéressantes. Mais je suis en ce moment tout cultivateur et je fais faucher mes prairies qui sont les plus belles de tout le canton, grâce à la disposition que je leur ai donnée et grâce au *liquide sauveur* dont je les ai arrosées. Vous savez qu'il m'a été dit que j'avais inventé mieux que le drainage. Mais que dira-t-on l'année prochaine quand on verra mon système d'irrigation. Enlever les eaux croupissantes, amener des eaux ruisselantes, voilà tout le secret des prairies. Notre jardin est très-gentil et surtout très-abondant en légumes de la plus belle venue. Nous avons aussi cette année dans le haut de la cour un nouveau potager où je cultive avec des pommes de terre, des pois, des choux, des artichauts et des fèves, un champ de groseilliers et de la bourrache dont nous ferons, quand vous viendrez, du *thé gaulois*.

Quant à mon aide Zéphyr, il s'est fait un jardin à lui où il ne cultive que le chou-rave. Je n'ai jamais vu un tel amour du chou-rave. Ses choux lui ferment les yeux au reste de la création. Il les arrose, les bine le matin et le soir, et s'occupe dans ses loi-

sirs à leur préparer des engrais liquides et des engrais en poudre. Il prétend que l'on n'aura jamais vu de tels choux-raves.....

Je vous donne tous ces détails de votre autre maison, afin qu'ils vous consolent un peu, mon ami, des tristesses de votre maison de la ville. Il n'y a qu'entre nous que de tels détails soient possibles et bienfaisants dans de telles circonstances.

Ma mère est tout occupée d'une couvée de canards éclos d'hier l'après-midi et qui me faisaient dire en voyant ces charmantes petites bêtes si familiarisées avec la vie dès leur sortie de l'œuf : elles ne naissent pas, elles renaissent ; elles reviennent !

Comment, si elles n'étaient que de ce moment, auraient-elles toute cette science et toutes ces attitudes, joies et mouvements de créatures qui revoient un monde ami.

Ah ! naissance et mort ne sont que de vains mots.

LETTRE DU MÊME.

Mon ami, que je pense à vous de fois dans un jour ! Quelle situation cruelle, si Dieu n'avait lui-même envoyé dans votre âme l'esprit consolateur.....

Vous avez un ami qui vous comprend, parce qu'il vous aime. En vous j'ai aimé les autres hommes, la nature entière et Dieu. Si j'ai su (dans la petite me-

sure de mes forces) interpréter Voltaire suivant la vérité, je le dois à notre amitié. J'ai bien fait, soyez-en sûr, de montrer en lui *le Saint*, c'est-à-dire d'en parler avec amour. Ouvrant l'autre jour les *Essais* de Montaigne, au hasard, je tombai pour me justifier sur ce passage :

« La même peine qu'on prend à détracter de ces grands noms et la même licence, je la prendrois volontiers à leur prêter quelque tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures, et triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation et favorable circonstance ; et il faut croire que les efforts de notre invention sont loin au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse ; et ne nous messiéroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes. »

Comment va votre pauvre malade ? J'ose à peine vous le demander. La chose à laquelle je ne puis songer sans frémir et que je ne puis ni comprendre ni admettre, c'est la souffrance. Pourquoi ce long et cruel supplice ? Ah ! c'est là qu'est le mystère insondable. La mort ne serait rien et toute existence ne serait qu'un perpétuel triomphe s'il n'y avait les angoisses du corps et de l'âme.

A UN AMI.

Le temps me manque pour vous remercier de vos lettres. Vous me faites tout le bien qu'on peut faire. Mais quelle épreuve de voir si cruellement souffrir et de n'y pouvoir rien ! Quel problème que la vie !

... Que je sorte, que je rentre, que je reste, toujours cette implacable réalité.

... Que c'est douloureux d'arriver à mourir ! La vie est un bien grand mystère qu'elle nous soit si incompréhensible dans ses angoisses !

Si je ne vous parle pas de Jeanne, c'est que je ne vous écris point. Elle est toute ma consolation. C'est le ciel ouvert pour moi dans ce cruel moment. Et vous donc, cher ami, que ne faites-vous en moi? Vous me rendez plus fort que je ne croyais être.

... Je sens que le seul bien que l'on puisse faire à une personne si malade, c'est de ne paraître jamais triste ni troublé, et je l'essaye.

Je lui ai lu tous ces charmants détails que vous me donnez dans votre lettre d'hier. Cela l'a fait sourire. Et Jeanne aussi, car elle comprend tout ce que je lui lis de vos lettres.

Vous êtes au monde, mon ami, pour réjouir les petits enfants au premier réveil de leur intelligence.

LETTRE D'UN AMI.

Juin.

Puisque les détails que je vous ai envoyés ont pu faire sourire votre pauvre malade, je vous les continue.

Nous jardinons toujours en dépit de la pluie. Nous plantons des reines-marguerites, nous ramons nos fèves, nous mettons des tuteurs à nos lychnis ; Marie sarcle, ma mère bêche, et Zéphyr nettoie les allées. De temps en temps je vais voir mes poissons, j'observe, et tous les jours, ces petites bestioles m'apprennent quelque chose. Entre deux je lis Montaigne.....

Vous direz à Jeanne, mon ami, car il ne faut dire aux enfants que les bonnes nouvelles, ils connaîtront assez tôt la douleur ; vous direz à Jeanne que les cerises et les groseilles commencent à grossir et que dans une quinzaine de jours ou trois semaines, s'il fait un peu de soleil, tout cela deviendra du plus beau rouge ; mais il faudra mettre du clinquant dans les arbres pour éloigner les oiseaux. A propos d'oiseaux, dites à Etienne que son ami Pierre a élevé une superbe corneille qu'il a apprivoisée, qui vole d'arbre en arbre dans notre cour et qui vient, lorsqu'on l'appelle, s'abattre sur l'épaule. On ne sait pas dans quelle familiarité charmante on pourrait vivre avec les oiseaux si on cessait de les effrayer et de les maltraiter.

... Vous dites que je suis au monde pour réjouir les petits enfants ; c'est en leur parlant des fleurs, des

oiseaux et des insectes que je voudrais le faire. Quel chapitre à faire, mon ami, sur les *jeux des animaux!* Si vous saviez comme les poissons jouent bien ! Mais qu'est-ce des insectes et des oiseaux et des lapins au coin d'un bois au lever du soleil ! Oh ! que je bénis le ciel de m'avoir donné les loisirs et l'entourage nécessaires pour observer tout cela. On ne sait pas assez que les animaux, à l'état libre, passent presque tout leur temps à jouer. Ils ne se nourrissent que ce qu'il faut, ne font toutes choses que ce qu'il faut. Le reste du temps ils jouent ou rêvent, car ce sont de profonds philosophes. Aussi, que de choses ils savent et que nous nous instruirions nous-mêmes si nous cherchions mieux à pénétrer la science et je dirai même, la philosophie des animaux ! Nous ne les voyons pas, nous ne les connaissons pas; ils font les stupides devant l'homme. Mais il faut, le matin, s'aller blottir immobile trois ou quatre heures dans quelque buisson. C'est alors que vous les voyez chez eux, entre eux, avec leurs vraies allures, leur verve, leurs joies, leur spontanéité, leurs passions. Heureux et sanctifiés ceux qui ont vu ce spectacle ! Les fables de La Fontaine ne sont jamais une fiction poétique ; il peignit les animaux comme il les avait vus, les gâtant quelquefois par les nécessités littéraires du siècle de Louis XIV, le plus mauvais, le plus guindé et le plus faux des siècles. Je ne sais si la France en reviendra jamais.

LETTRE DU MÊME.

Nous vivons dans un monde, dans un temps, et dans des circonstances où il faut se consoler, et il n'y a point de consolation meilleure que le travail. Et qu'est-ce, quand ce travail est un travail d'amitié? Au reste, tout travail vrai n'est que cela. Le pauvre artisan qui, le cœur brisé de chagrins, continue sa tâche, travaille aussi par amitié pour ceux que son travail fera vivre. Oui, l'humanité est plus sainte qu'on ne l'a jamais dit. Oui, le miracle de la sainte famille se continue partout où il y a un père, une mère, un enfant. Ce miracle de Dieu dans l'homme est permanent...

... Nous allons bien, mon ami, il ne nous manque que de savoir qu'il en est de même chez vous. Je tâche de vous envoyer un peu de notre paix. Ne vous préoccupez pas de répondre à mes lettres fréquentes, je sais que vous n'en avez pas le temps, mais je sais bien aussi, mes enfants, que vos cœurs sont avec le cœur de votre vieux frère.

A UN AMI.

Mon ami, vos lettres qui ont toujours été ma joie seraient ma consolation en ce moment s'il pouvait y

en avoir, mais j'ai depuis deux jours le plus navrant spectacle.....

Pour surcroît, nous nous trouvons dans une crise d'affaires. Ce serait vraiment trop, si je ne sentais mon courage plus fort que tout et si je n'avais en réserve le désir de vous remercier et de vous faire un jour quelque bien pour toute l'amitié que vous me témoignez.....

... Je voudrais régler toutes mes affaires et satisfaire à mes devoirs d'amitié, car je suis à la veille d'un malheur qui sera pour nous comme un anéantissement. Nous sommes encore comme à l'ordinaire. Nous avons l'appréhension, mais non le vide.

La croyance de la Gaule est à une profonde épreuve. J'y persiste et j'y ai mon cordial. Hier et aujourd'hui j'ai griffonné le chapitre dont je vous ai parlé[1]. J'ai les idées, mais non l'inspiration. Je suis trop troublé.

... J'ai lu à Jeanne votre lettre pour l'endormir. Vous en auriez été remercié, si vous aviez vu sa petite figure rayonnante.....

LETTRE D'UN AMI.

Juin.

Il y a deux jours que je vous ai écrit et j'ai le cœur serré comme si nous n'avions pas entendu parler l'un de l'autre depuis longtemps. J'ai rêvé l'avant-dernière

[1] *Le Ciel sur terre.*

nuit tout le monde de votre maison et j'ai fait des rêves épouvantables.

Je n'ai pu hier que me promener, malgré la pluie et parcourir un peu Descartes. La journée d'hier a été d'ailleurs ici toute de contrariétés ; mais je les oubliais bien vite en pensant à vous. Nous entrons, cela est certain, dans une phase nouvelle. Ayez bon courage.....

Vous avez été assez de fois frappé au cœur pour être tout à fait désintéressé de vous-même et ne plus vivre que pour une cause sainte.

Je voudrais bien pouvoir vous envoyer quelques détails qui fissent sourire encore votre femme ; mais je suis tout sombre depuis hier ; ce temps affreux sans doute en est cause. Il ne cesse de pleuvoir et le ciel ne nous envoie ni lumière ni chaleur. J'ai du foin fauché qui pourrit. Nous avons été hier vivement contrariés ; tout cela rend un peu lugubre. Mais mon cœur est avec vous de plus en plus. Voilà seulement ce que je voulais vous dire. Là est toute ma lettre.

A UN AMI.

Vous me dites ce qui pouvait me faire le plus de bien : « Vous avez été assez de fois frappé au cœur pour être tout à fait désintéressé de vous-même. »

Je vous remercie de ces paroles magnanimes ; elles

répondent juste à ma situation de ces derniers jours. Avec de telles paroles, vous ferez de moi toujours ce qu'il faudra.

Donc, près de notre chère malade ou à portée de sa voix, quand je ne puis être dans sa chambre, je corrige les épreuves du *Jean Huss*.

Mais je songe surtout comment je pourrais vous faire un bien que je ne vous ai pas fait encore. J'en ai le désir sinon le pouvoir, car toute votre bonté de ces derniers jours me fait éprouver une reconnaissance qui aurait beaucoup à dire, si elle s'exprimait.

LETTRE D'UN AMI.

J'ai le cœur serré, mon ami, voilà ce qui a causé ces trois jours de silence.

Je ne fais rien, je me promène le long des bois et je parcours Machiavel....

Nous attendions ce matin une lettre de vous avec anxiété.

Les souffrances de votre pauvre femme ne sont-elles point calmées ?.....

Je me dévore le cœur.....

Oh ! si je pouvais travailler, si je pouvais pleurer, si je pouvais m'épancher. Mais comment épancher les indicibles douleurs du cœur humain, comment exprimer ce flot immense de douleurs passées que

soulève chaque douleur nouvelle? car on n'est jamais triste seulement de la douleur présente. Nos tristesses ne sont parfois si profondes que parce qu'elles sont le retentissement des douleurs recueillies dans tous les globes. C'est le côté blessé de notre âme qui se manifeste alors et ce côté est immense. Heureux encore ceux qui y conservent l'espérance et l'amitié! Ne nous plaignons donc pas, mon ami. Nous sommes les favorisés de ce monde. Imaginez les horribles ténèbres, l'affreuse solitude, le désespoir où vivent la plupart des hommes. Ce que nous devons chanter ensemble, c'est un perpétuel *hosanna*.

Je me suis fait un peu de bien en vous écrivant; puisse ma lettre vous en faire à vous-même!

Oh! si j'en pouvais faire à votre pauvre femme!

Quelle cruelle angoisse de ne pouvoir rien!

LETTRE DU MÊME.

Juin.

Nous allons bien, cher ami. Le temps s'est remis au beau et nous fanons notre foin. Nous avons, grâce à mes dispositions nouvelles, la plus belle prairie du pays et j'en suis tout fier.

Mais vous, mes pauvres enfants, comment allez-vous? . . . . . .

Je jardine votre petit jardin. Voici les fleurs dont il

se compose : une très-belle cinéraire, un mimulus jaune et brun, un mimulus rouge, quatre ou cinq géraniums, autant de fuchsias, deux salvias dont un rouge et un bleu, un myosotis, des phlox, des reines-marguerites, une pensée de graine (pas encore fleurie), une très-belle giroflée, malheureusement simple, mais admirable d'éclat et de fraîcheur. Tout cela, cher Alfred et cher consolateur, est cultivé pour vous par des mains bien amies.....

Etienne et Jeanne s'amuseraient bien de la corneille que nous avons ici. Elle nous suit comme un chien, et du haut des plus grands arbres, du plus loin qu'elle m'aperçoive, prend son vol et vient, en criant : *kouack*, s'abattre sur mon épaule. J'ai beau la prendre et la jeter en l'air aussi haut que je peux, elle revient jusqu'à ce que je lui aie donné à manger. Les trois quarts du temps, elle se tient dans votre petit jardin, épluchant les vers et autres insectes. Elle n'a pas endommagé jusqu'ici une seule plante. . .

A UN AMI.

Il n'y a pas d'amélioration, mais il n'y a pas d'aggravation depuis huit jours. Ce moment d'arrêt qui nous a été donné dans cette tension d'angoisse, je le rapporte à la venue, à la présence de son frère et sans doute aussi à une phase de cette maladie terrible qui semble quelquefois s'apaiser pour dévorer plus...

Que pouvais-je faire dans ce moment de halte? Affirmer notre foi plus que je ne l'avais fait encore. Je l'ai essayé dans un nouveau chapitre.....

J'y ai enfin ouvert mon cœur sur la nature. « Ah! plaignons ceux qui, voyant la nature si belle, la croyaient funeste ou dangereuse. Ce n'est plus Circé. Ce n'est plus Satan. C'est la bonté de Dieu qui gît au fond de ses merveilles! »

Mais ce que j'ai surtout affirmé, ce sont les bons moments de cette vie, c'est-à-dire le ciel sur terre. J'y ai dit ce que j'avais le plus à cœur pour notre amitié. Vous serez de mon avis, j'en suis sûr, mon ami, même si la forme vous semble défectueuse. J'en puisé l'assurance dans votre lettre d'aujourd'hui. Je n'ai pas eu d'autre inspiration que cette phrase de vous : « Ce que nous devons chanter ensemble, c'est un perpétuel hosanna. »

Et cependant, au milieu de quel serrement de cœur, j'ai écrit cet hymne à la joie! Je reprenais courage en songeant à vos paroles magnanimes : « Maintenant, vous devez être désintéressé de vous-même. »

LETTRE D'UN AMI.

Juin, 10 heures et demie du soir.

Mon ami, c'est en rentrant, à l'instant même, d'une longue promenade nocturne au milieu des bois que

je réponds à votre fraternelle lettre. En nous apprenant un peu de mieux dans la santé de votre femme, elle nous a causé, à ma mère et à moi, une joie vraiment enfantine. Pour vous remercier, que ne puis-je vous rendre, dans tous ses détails, avec ses émotions enchanteresses, la belle promenade que je viens de faire dans les bois, par un magnifique clair de lune, au milieu de senteurs enivrantes? De temps en temps je m'arrêtais pour observer la beauté mystérieuse du paysage ou pour entendre le bruit confus des insectes, des oiseaux et de cent autres espèces d'animaux.

Quel spectacle que celui de la nuit, soit que l'on regarde en haut, soit que l'on regarde en bas! Pour combien d'animaux la nuit est-elle le moment d'action! L'homme s'en va, alors sortent de leurs retraites des milliers de bêtes. C'est pour elles l'heure de la chasse, l'heure du repas, des plaisirs, des jeux, des amours. Quels bals! quels concerts! quelles agapes joyeuses!—Oh! mon ami, que vous avez eu raison d'ajouter un chapitre sur la nature..... *Da robur, fer auxilium.* Nous retrouvons la patrie et nous l'ouvrons à tous. — Mais je ne voulais vous parler que de ma promenade, afin de vous donner, s'il était possible, quelque idée des enchantements de la nuit. L'air était chaud, sonore, parfumé, caressant, plein de bruits harmonieux. Tout était mystère dans les feuilles, dans l'herbe, dans les formes indécises des troncs d'arbres, des buissons et des branches; et les effets de lune à travers les feuilles, quel poëte,

quel peintre pourrait jamais vous les rendre? Plusieurs fois j'en suis resté saisi. Pourquoi ne faisons-nous pas plus souvent de ces pèlerinages au sein de la nature? Il n'est pas besoin, pour cela, de voyages lointains; le moindre chemin creux, le moindre champ, un petit coin de prairie, la lisière d'un bois, le chant des grillons y suffisent, mais il faut voir et entendre avec son cœur.

Vous voyez, cher compagnon de toutes mes pensées, que votre nouveau chapitre m'arrivera bien à point. Je ne rêve que de ma *Cité des bêtes*. Marie a eu la bonne chance aujourd'hui (à son grand effroi) de me trouver un crapaud tout chargé d'œufs prêts à éclore. Vous savez que les crapauds portent leurs œufs en manière de collier autour de leur corps et qu'ils éclosent ainsi. Je suis bien aise d'observer par moi-même cette singulière incubation. Cela du reste me remet presque dans la pisciculture.

Voici minuit, cher Alfred, permettez que je vous quitte. Mais je ne le ferai pas sans vous avoir embrassé de toute mon âme, ainsi que votre chère malade et les enfants.

LETTRE DU MÊME.

Juin.

Nous continuons de nous bien porter et nous sommes tout à notre foin qui se fane on ne peut mieux par ce beau temps.

Comment va votre pauvre malade? Comment allez-vous vous-même, cher ami? Moi, je me plonge avec volupté dans ce bon air, au milieu de ces senteurs fortifiantes. Je me roule dans le serpolet et m'enfonce dans les grandes herbes de nos prairies. J'observe les oiseaux, les insectes. J'interroge toute cette belle et vivante nature. Que de choses me sont enseignées par ce monde des simples! Mais combien il a souffert ce monde! Que de désastres, quelle dépopulation, quel long deuil! Pensez-vous, mon ami, que parmi les lapins il n'y en a pas un seul qui vieillisse. Ces pauvres animaux n'ont plus *leurs vieux* qui s'asseyaient paternellement sur leur derrière pour regarder jouer les autres. Plus de vieux renards ni de vieux cerfs, ni de vieilles perdrix. Oh! pauvre *Cité des bêtes*, que tu as souffert!. . . . . .

Ma mère, qui va aussi bien que possible, fane du matin au soir avec intrépidité et avec joie, se laissant griller au soleil et ne faisant qu'en rire. Le soir elle trouve encore des forces pour m'emmener dans les bois cueillir, avec Marie, des fraises.

Quelle vie singulière je mène, mon ami! Me voyez-vous au milieu de tout cela lisant Machiavel? Je le lisais hier au pied d'un peuplier sur un tas de foin.

Notre corneille commence à être importune, elle entre par la fenêtre et veut absolument manger avec nous; on s'en débarrasse comme on peut, mais elle va dans le jardin ravager les fraises.

Mon crapaud continue de porter des œufs sur son

dos. Vos reines-marguerites poussent. Les cerises de Jeanne commencent à rougir.

LETTRE DU MÊME.

Juillet.

Nous allons bien ici, mes pauvres enfants, mais chez vous, qu'est-il donc advenu, pour que ni vous, ni C..., ni mon ami Étienne ne m'écriviez pas seulement un mot en dix jours? Comment va votre pauvre malade? Et vous-même, mon ami, tant de fatigues et de tristesses n'auraient-elles pas momentanément épuisé vos forces? Je ne sais qu'imaginer.....

C'est un supplice que d'être abandonné à son imagination et à son inquiétude dans des circonstances de ce genre. Ne croyez pas pourtant que je vous en fasse reproche, je sais que vous avez souffert autant que moi de ce silence forcé. Mais j'éprouve une sorte de soulagement à m'en plaindre avec vous.....

.... Me voici rentré dans mes bois. Je suspends des feuilles de clinquant dans nos cerisiers, en pensant à Jeanne et à mon ami Étienne, pour en éloigner les oiseaux.

A propos d'oiseaux, vous direz aux enfants que notre corneille s'est noyée dimanche dans une de nos grandes chaudières à teindre.

Quant à mon crapaud, il continue de porter sa petite famille sur son dos.

J'ai arrosé vos reines-marguerites et tout votre petit jardin avec les engrais liquides de Zéphyr. Aussi vos plantes poussent-elles à vue d'œil. Hier, à la vérité, un chien est venu faire quelques petits ravages; mais, en mon absence, Marie a vite réparé ce dégât et il n'y paraît plus.

Jamais on n'a autant jardiné chez nous. Ma mère n'a presque plus d'autre occupation que d'aller avec Marie cueillir des fraises, pendant qu'assis au pied d'un arbre je les attends en regardant les fleurs et les insectes ou bien en lisant Machiavel.

Quelquefois je me reproche ces longues heures d'oisiveté, lorsque je vous sais si surchargé d'occupations et d'ennuis. . . . . .

A UN AMI.

Juillet.

Mon ami, depuis que je vous ai écrit, j'ai passé de cruels moments d'angoisse. Plusieurs fois par jour j'ai été désespéré au spectacle d'une fièvre excessive et qui ne pouvait aller au delà. . . . . .

Mais à ces moments de crises qui m'inspiraient les plus vives craintes d'un malheur immédiat, la vie se reprenait à un peu de sommeil, à un peu de calme, à un peu moins de fièvre, et le danger me paraissait ajourné.

Donc rien de nouveau, sauf le dépérissement inces-

sant et ce que la chaleur peut ajouter d'aggravation.

Je vis au jour le jour, que dis-je? au moment qui passe, dans l'appréhension des surprises de la mort.

Pour soutenir une situation si tendue, et me trouvant seul, je cherche mon refuge dans l'affirmation de nos vérités. J'ai ajouté un nouveau chapitre qui complète[1]. Enfin il faut enchanter sa peine et bénir Dieu, quand le cœur ne reste pas aride devant ses épreuves.

. . . . . .

Je réserve votre Voltaire et vos deux légendes qui ont précédé, à relire dans mes moments de vide et de défaillance. Ils ne sont pas venus encore, mais ils viendront après tant de fatigues, de traverses et d'angoisses. Alors j'ouvrirai mes réserves et je recourrai à vous avec une soif d'apprendre que je n'ai pu satisfaire et qui, ajournée toujours, augmente sans cesse. Qui peut plus m'instruire que vous? Qui a plus à me dire? Au reste, c'est là ma conclusion. Je me répète chaque jour: Cher maître! cher ami! sans lui que serais-je devenu?...

Que la paix des champs soit toujours avec vous!— Quel sentiment plus vif Dieu m'a donné de sa nature pour enchanter ma peine.

Nous serons d'accord.—Mais ne le sommes-nous pas toujours?—et si nous ne le paraissions pas, cela tiendrait uniquement à mon imperfection à pouvoir m'exprimer et à me faire comprendre.....

[1] *L'Église universelle.*

LETTRE D'UN AMI.

Juillet.

Mes chers enfants, me voici encore sans nouvelles de vous depuis huit jours.....

Il me passe une longue suite d'imaginations cruelles.

Que faites-vous, cher ami ? Vous souffrez sans doute, puisque vous ne m'écrivez pas. Ah ! c'est jour de ténèbres pour nos âmes, quand nous sommes sans un mot l'un de l'autre.

Nous allons bien ici, mais nous sommes tout sombres de ne recevoir point de vos nouvelles. Maman et Marie continuent de cueillir des fraises de bois pendant que je les attends au pied de quelque arbre en lisant . . . . . .

A UN AMI.

Mon ami, que j'aurais à vous écrire pour vous expliquer cette suspension dans mes lettres !.....

Je vois que nous aurons une triste fin de journée. Pour la première fois ma femme ne peut plus rester levée.... Elle me disait : Je sens que je m'en vais. .

. . . . . .

AU MÊME.

Je ne veux pas qu'un autre que moi vous apprenne notre malheur.....

Ma journée a été partagée entre elle et vous.....

LETTRE D'UN AMI.

Dieu bénit les morts; puisse-t-il bénir aussi les vivants! Conservons ces images sacrées de ceux qui ne sont plus. *Qui ne sont plus?...* Pourriez-vous le croire? — C'est devant les restes de votre femme que je vous fais cette question. Je n'ai jamais eu mieux le sentiment de l'immortalité qu'en embrassant mon père mort. Non, on ne meurt pas. Je ne vous expliquerai jamais ce mystère. Mais cette conviction est en moi invincible.... Nous retrouverons pour l'aimer davantage cette personne gisante encore devant vous... Je pleure parce que je sais combien cruelle est une telle séparation; je sais, je sens que votre cœur est brisé... Mais nous avons si peu de temps à lui survivre. La séparation sera si courte.

. . . . . .

Restez dans ce profond recueillement de vous-même; n'ayez d'autre consolation que le souvenir et la vue de votre femme morte qui, en ce moment,

triomphe et de sa propre délivrance et de la vôtre qu'elle entrevoit si prochaine.

LETTRE DU MÊME.

Juillet.

Quels moments cruels vous venez de passer! Mais votre courage n'est-il pas plus grand que tout? Vous ne vivez plus pour vous, vivez donc héroïquement.

Que j'ai hâte d'avoir de vos nouvelles!

Ne viendrez-vous pas vous reposer quelques jours auprès de nous?

Que de choses à nous dire!

. . . . . .

Cher Alfred, je ne voudrais troubler, ni d'un mot, ni d'une ligne, le moment sacré où vous êtes, mais je voudrais d'un pressement de main et d'un regard vous témoigner combien je vous aime et vous vénère, et combien je suis tout à vous. Voici l'heure où nous devons bénir et faire éclater l'union de nos deux âmes.

Comptez sur moi, ô mon frère et mon maître! ô mon médiateur. . . . . .

Puissiez-vous retrouver dans cette lettre ce que j'y mets de tendresse inexprimée...

A UN AMI.

Pardon, frère, de ne pas vous écrire. Les affaires, les rangements ne m'ont pas laissé une minute. Je voulais vous envoyer un récit de ces jours, je n'en ai pu trouver le temps.

Que M. Lamennais ait dit en mourant : Ce sont les bons moments, je crois cela comme une vérité que je n'ai pas éprouvée, mais je vous dirai en toute assurance, parce que je l'ai senti : Pour ceux qui voient mourir, ce sont les vrais moments. Je me suis trouvé beaucoup plus fort que je n'aurais pu l'espérer d'avance. Contre tous, j'ai cru pouvoir la sauver...

Elle est morte lorsque je lui tenais la main, lorsque je la priais de toute mon âme de me pardonner tout ce que j'avais pu avoir de torts envers elle. Je n'ai pas eu un moment de doute qu'elle ne fût bien heureuse entre les mains de la cause bienfaisante qui l'avait fait naître. Seulement, où est-elle ? C'est là tout ce que je me demande avec la confiance qu'il me sera répondu plus tard par cette même cause qui me l'a donnée, qui me l'a retirée, et qui, je le crois, doit me la rendre.

La transfiguration de ses traits qui suivit sa mort, où son visage passa, dans une sérénité et dans une candeur dont rien de la vie ne donne l'idée, par toutes les expressions de l'adolescence, de la jeunesse, me

reflétant comme dans un miroir sublime tant d'impressions restées dans mon souvenir, m'assura qu'elle avait enfin trouvé la paix après tant de souffrances et d'agitations cruelles. Je l'ai veillée, je l'ai ensevelie dans son cercueil. J'ai prié, j'ai pleuré. Quel don du ciel, dans ces moments, que les larmes! Elles m'ont permis de n'avoir pas un instant de défaillance ni pendant ni après, car à mesure que mon cœur se gonflait ou que mon sang s'échauffait par la fatigue, cette expansion des larmes me rendait vraiment à moi-même.

Mes amis m'ont affirmé plus que jamais la bonté humaine. Ils ont été excellents pour moi, et il n'est sorte de témoignage, même des plus inattendus, que je n'aie reçus, et puis, la Providence, si sensible déjà pour moi lors de la mort de ma mère, est venue encore, dans ce dernier malheur me sortir d'un embarras pénible. Et c'est à ma femme, à la dernière lettre qu'elle a écrite, le jour de sa mort, que je dois cette chance inespérée.

Donc, je n'ai pas à me plaindre. Je vous dirai: J'ai eu souvent la vie bien amère, mais Dieu a été bon pour moi dans les moments décisifs.

J'ai conduit Étienne, le lendemain de la mort, voir sa mère. Je lui ai dit qu'il la retrouverait, qu'elle ne l'avait quitté que pour un temps, afin de ne plus souffrir. Il est venu avec moi à l'enterrement et il n'a pas eu un seul moment de faiblesse.....

INDEX

Cet index résume quelques-unes des questions fondamentales abordées dans ce livre. Il a paru utile de les présenter sous forme synthétique plus condensée. On a joint des notes, comme complément, à quelques articles.

Activité. Dans l'immortalité, 21, 60, 61. — Dans la loi mazdéenne, 195.

Affections. Seront rendues pour mieux aimer, 51, 168.— Comment, 63.—Elles sont le témoignage des vérités de l'immortalité, 76.—Dans l'idée de la bonté de Dieu, 256. —Dans les croyances celtiques, 319.

Agriculture. Œuvre religieuse dans le mazdéisme, 190.— Dans nos sentiments modernes, 193.—Citation de Schiller, *ibid.*—Chez les Celtes, *ibid.*

Ame. A en elle le germe de tout ce qu'elle sera, 20, 122.— Se fait une ordonnance de plus en plus simple des faits de l'univers, 87.—Définie par M. Michelet une force d'attraction, 179.—Type toujours présent de l'activité (Leibn.), 210.—Chaque âme représente tout l'univers selon son

point de vue (Leibn.), 241 et 242. *V.* Awen.—Dans l'idée de la bonté de Dieu, 256.—Respect de l'âme dans la croyance de l'immortalité (F. Sp.), 286.

Amitié. Ce livre né du désir d'une immortelle amitié, XI.—Dans la conception d'une personnalité indestructible et indéfiniment perfectible, 26.—Une amitié d'hommes dans la croyance de l'immortalité, 143.—Fragments de correspondance, 307 et suiv.

Amour. Augmenté par la croyance de l'immortalité, 38, 65.—Initie aux conceptions de l'immortalité, 65, 117, 135, 136.—Prépare à un plus grand amour, 112.—Ses joies excèdent souvent les conditions de la vie humaine, 115.—C'est un regard qui dépasse cette vie, 136.

Animaux. Les frères de l'homme, 13.—Compris dans la morale mazdéenne, 219.—Ont une âme chez les Celtes et les Mazdéens, 223.—Dans Platon, *ibid.*—Frappés de réprobation dans le christianisme, *ibid.*—Citation de M. Michelet, 224.—Chez les Peaux-Rouges, 302.—Les jeux des animaux, 342.—Une nuit au milieu des bois, 350.—Combien le monde des animaux a souffert, 352.

Arbres. Les forêts, les temples des Gaulois, 203.—Du langage des arbres (Cyr.), 281.—De l'intelligence des arbres (Cyr.), 282.—Les arbres amants (Cyr.), 283.

Arts. Dans la croyance de l'immortalité, 68.—Documents sur les vérités de l'immortalité dans l'histoire des arts, 85.—Artiste expirant dans son atelier, 99.

Awen. Conception celtique de l'âme. *V.* Personnalité.

Beauté. Reflet de la vérité, 136.—Sa conception dans la philosophie celtique, 169.—Ce qui m'est arrivé en voyant les fleurs si belles, 336.

Dans le poëme des *Artistes* de Schiller, il y a un essai de théorie de la Beauté éternelle. J'en extrais quelques pensées, dont les développements seraient inépuisables :

« Ce n'est que par les portes du beau, portes de l'orient, que tu pénétras, ô homme, dans le champ de la connaissance. Pour s'habituer à un plus haut éclat, l'intelligence s'exerce sur ce qui charme et plaît. Ce qui, aux accords de la lyre des Muses, te pénétra d'un doux frémissement, développa dans ton sein cette force qui finit par s'élever jusqu'à l'Esprit de l'univers.

« Bien avant qu'à l'esprit du penseur se présentât l'idée hardie de l'éternel espace. . . . qui, dites-moi, leva les yeux vers la scène étoilée, sans deviner et sentir l'immensité ?

« Ce que nous avons senti ici-bas, comme beauté, un jour nous apparaîtra comme vérité.

« Le monde transformé par le travail, le cœur de l'homme agité par de nouveaux instincts, qui s'exercent dans des luttes ardentes, étendent le cercle de vos créations. Montant de progrès en progrès, l'homme reconnaissant emporte avec lui l'art sur ses ailes qui s'élèvent, et de nouveaux mondes de beautés s'élancent à ses yeux de la nature enrichie.

« L'art créateur embrasse, sans bruit, dans ses triomphes l'immense empire du génie. Les découvertes, les conquêtes du savant dans le champ de la science, artistes, c'est pour vous qu'il les fait. Les trésors que le penseur entasse, il n'en jouira que dans vos bras, lorsque sa science, mûre pour la beauté, se sera transformée en noble chef-d'œuvre de l'art. . . Conduisez-le doucement ainsi, dans sa course insensible, par des formes toujours plus pures, des tons plus purs, par des hauteurs toujours plus hautes et des beautés toujours plus belles, jusqu'au sommet de

l'échelle de fleurs de la poésie...Enfin, au but suprême des temps, à l'heure de la maturité, encore une heureuse inspiration, poétique essor du dernier âge de l'humanité, et... l'homme glissera dans les bras de la Vérité.» (*Traduction de M. Ad. Régnier.*)

Beethoven. Ses œuvres, la plus grande démonstration de l'immortalité, 85.—A propos de la Symphonie héroïque, 123.

Bienveillance. Tout ce qui n'est pas de bienveillance est mensonge, 142.

Bonheur de l'homme, 18.—Champ indéfini du bonheur, 22. Instinct du bonheur, nié par le christianisme, 57.—Confirmé par l'idée de l'immortalité, *ibid.*— En quoi il consiste, 69. — Tous y arrivent, 137; dans les croyances celtiques et mazdéennes, 213 et suiv.; chez les Nukahiviens, 293; chez les Patagons, 294. Assuré par Dieu (Leibn.), 246.—Dans l'amitié il ne peut y avoir que la pensée du bonheur, 321.

Caractère. Base morale de la Société, II.—L'homme idéal que chacun porte en soi, 129.

Celtique (le génie) était une religion et une morale antérieurement au christianisme, 236.

Christianisme. Insuffisant dans ce qu'il enseigne de l'immortalité, 182 et suiv. — Ses lacunes tiennent à des circonstances historiques, 58.—Complétées par la Révolution française, par la science, par les traditions de nos pères, 236, 259.

Comique (le génie). En quoi il consiste, 327.

Compassion envers ceux qui souffrent, 36.

Conscience. Le propre de l'homme, 66.—Acquise ne se perd plus, 72.—Les progrès de la conscience distinguent les différents âges de l'humanité, 75.—Notre seule crainte est qu'elle ne s'obscurcisse en nous, 118.—La sanction de la morale, mais comment, 131.—Pensée de Byron, 165.

Création. Dans la philosophie celtique, 12, 155.—Continue et incessante, 16.—Un mot de la langue de Dieu, non de celle des hommes (Leibn.), 244.

Cyrano de Bergerac, 264 et suiv.—Pensées diverses tirées de ses œuvres, 268 à 283.

Deux traits caractérisent la furie de bravoure, la puissance de fascination de Cyrano.

Un grand seigneur mécontent d'un poëte avait posté ses laquais, une bande de bravi, pour l'attendre la nuit. Le pauvre homme qui se mourait de peur s'alla cacher chez Cyrano. « Prends ma lanterne et marche derrière moi, » lui dit Cyrano après souper. Puis il se jeta dans ce guet-apens seul contre cent hommes, en tua deux, en blessa sept et dispersa les autres.

Plus tard, comme il avait à se plaindre d'un comédien de l'hôtel de Bourgogne, le gros Montfleury, il lui intima par lettre défense de remonter sur le théâtre jusqu'à nouvel ordre. Deux jours après il entre au parterre, au milieu de la comédie. Montfleury tenait la scène. « Coquin, ne t'ai-je pas interdit pour un mois ? » lui crie Cyrano. — Le parterre proteste et prend parti pour Montfleury. — Cyrano impose silence à tous, défiant les spectateurs en masse, et l'acteur sort.

Au rapport des contemporains, Cyrano pouvait donner à son regard une telle fascination qu'il « chassait *à l'œil* des oiseaux de proie, et les faisait tomber étourdis à ses pieds. »

Les œuvres philosophiques de Cyrano ne parurent qu'après sa mort : *Le Voyage à la Lune*, en 1656, *l'Histoire des États du Soleil*, qui lui avait été dérobée, en 1661. *L'Histoire de l'Étincelle* est perdue et *le Voyage à la Lune* reste mutilé. Nous n'avons encore que cette version. M. de Monmerqué qui possède depuis plus de vingt ans, dit-il, un manuscrit intégral de cet ouvrage, a pris l'engagement en 1858 de le publier. C'est son devoir. J'ajoute même que ce qu'il fait pressentir des libertés de Cyrano, dans ces passages supprimés, augmente à nos yeux l'importance de cette publication. M. de Monmerqué en refusant la communication de ce manuscrit au dernier éditeur de Cyrano (le bibliophile Jacob) lui écrivait : « Cyrano faisait partie « d'une coterie prétendue philosophique, avec d'autres « littérateurs du temps, sur laquelle je lèverai quelques « voiles... Tout ce que je puis vous dire, c'est que les pas- « sages retranchés dans *les États de la Lune*, outre cer- « taines bizarreries propres à Cyrano, sont les avant-cou- « reurs de la philosophie du dix-huitième siècle, dont les « auteurs n'ont cherché qu'à nier et à repousser toutes les « bases religieuses. »

Cette profession de foi est loin de nous suffire et de nous satisfaire. Elle nous laisse impatients d'y contredire. Nous attendons.

Déplacements, sans importance, 124.

Désespoir. Abandon momentané de l'âme, 141.

Désir. Est la plus solide assurance de l'immortalité, 71.—Il n'en est pas qui ne doive se satisfaire, mais comment, 62, 67, 114.

Devoir. L'ouvrier énergique de la félicité de l'homme, 78.

Dévouement. Quel est le prix du sacrifice aux autres, 69.

Dieu. S'il est puéril de le définir, il n'est pas vain de l'aimer, VIII.—Dans la philosophie celtique à jamais distinct de ses créatures, 17, 158 —De même chez les Mazdéens, 203.—N'est point si difficile à connaître, 37.—Notre progrès fait le progrès de Dieu, 119 —Le sentiment de la toute bonté de Dieu explique l'énergie que les Mazdéens apportèrent dans la morale, 216, et la notion de l'immortalité chez les Celtes, 231.—Dieu selon Leibnitz, 243.—Idéal de l'homme de bien (Leib.), 244.—Le plus grand et le plus sage des esprits (Leibn.), 245.—La bonté de Dieu, 252 et suiv.—Dieu ne peut être infini sans que l'univers soit infini (Cyr.), 268.—La bonté de Dieu est partout. Une éclosion de saumons, 328.

Dans la *Nemesis divina* de Linné, sorte de recueil de ses pensées intimes, resté inédit jusqu'à ces derniers temps (V. *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1861), je lis :

Quid est Deus, qui videt, audit et scit? Non video Deum. Quod in me sentit non video. Oculus est camera obscura, depingit objectum ; sed, presso nervo, nil video, nil inde judico. Nervus ducit ad cerebrum ; ibi nil video... Quid mirum si Deum non video, si meipsum, in me habitantem, non video ?... Est aliquid in me, pars præstantissima meî. Si me non possum percipere, non mirum quod nunquam Deum capere.

« Qu'est-ce que Dieu qui voit, qui entend et qui sait tout ? Je ne vois pas Dieu ; mais je ne vois pas ce qui sent en moi. L'œil est une chambre obscure qui me dépeint les objets. Que le nerf soit pressé, je ne vois plus rien, je ne juge plus. Le nerf transmet la perception au cerveau ; là je ne vois rien... M'étonnerai-je de ne pas voir Dieu, si je ne puis voir le moi qui habite en moi ? Ce quelque chose qui est en moi est la partie la plus importante de moi-

même. Si je ne puis me percevoir, il n'est point étonnant que jamais je ne puisse saisir Dieu. »

Éducation. Quel est son but dans une Société immortelle, 34.

Égalité. L'idée de l'immortalité en donne la véritable conception, 34, 36, 39, 106, 261, 286 (F. Sp.), 289; d'accord avec la Révolution française ruine la doctrine de la prédestination, 186.—Point de castes chez les Mazdéens et les Celtes, 218.

Église universelle. Dans l'idée de l'immortalité ce qu'elle comprend, 59.—Renouvellera l'humanité, 74.—La seule possible est l'Église de l'immortalité, 237.

Égoïsme. D'où il provient, 14, 69, 121.

Enfer. Dans la croyance de l'immortalité, 51.—Chez les Celtes, 165.—Chez les Mazdéens, 212.—Dans ces deux religions doit finir, 213.—Chez les Nukahiviens, 292.—N'existe pas chez les Peaux-Rouges, 299.

Espérance. Dans la croyance de l'immortalité, 27.—Ineffable devant les spectacles de Dieu, 253.

Esprits. Mot arbitraire pour exprimer un être supérieur à l'homme (Cyr.), 280.—Ne doit pas impliquer la privation de sens analogues ou supérieurs à ceux de l'homme, *ibid.*

Femmes dans la croyance de l'immortalité.—La mère à son fils, 12 à 27.—La mère près du berceau de son enfant, 88. —La mère à son lit de mort, 97.—La femme chez les Mazdéens et les Celtes, 227.

Férouer Mazdéen. *V.* Awen celtique au mot Personnalité.

Feu sacré chez les Mazdéens, 203, 207. — Chez les Celtes, 208.

Franc-maçonnerie. Dans sa liturgie grand sentiment de l'immortalité, 173.

France (la) est le soldat de Dieu, 1.—Pourquoi a été si bien mêlée au monde, 26.—Par son génie de sociabilité a dégagé plus nettement la croyance en l'immortalité, 75.—Pourquoi le moment de ses grandes destinées est venu, 234.—La foi de la France, réveil de la Gaule et développement du christianisme, 258.—Quelle est la philosophie de la France, 320.

Français (les) d'aujourd'hui, II, III, 81, 234.

Foi (la) identique à la raison, 251.—Comment, 261.

Gaule (le Réveil de la), 23 à 27, 90.—La fête du Nouvel An, 93.—Le Gaulois d'Auguste Préault, 95.—L'immortalité dans la Gaule, 151 à 175.—Les croyances de la Gaule comparées à celles du christianisme, 182 etsuiv., 259 et suiv.—Comparées aux croyances mazdéennes, 187 à 237. —V. Fragments de correspondance, 307 et suiv.

Génération spontanée fondée par les expériences de M. Pouchet, 175.—Se retrouve dans les conceptions celtiques, 177.—Dans les livres Zends, 230.—En astronomie, 248.

« Certaines obscurités qui paraissent des taches sont des mondes qui se construisent, » disait déjà Cyrano.

Aristote qui, comme le remarque Montaigne, ne parle ni de l'essence de l'âme, ni de son origine, ni de sa nature, en donne une définition empirique qui se rapporte exactement aux aperçus de la génération spontanée : L'acte premier du corps organique ayant la vie en puissance.

Gloire. Combien la passion de la gloire grandit dans la croyance de l'immortalité. 6.—En réserve pour l'homme dans les vies futures (F. Sp.), 287.

Goethe. Chant de Mignon près de mourir, 99.—L'immortalité dans le Wilhelm-Meister, 173.

Guerre. Le spectacle de la guerre met en demeure de bien mourir, 327.

Héroïsme. C'est l'état d'homme, 16, 134.—La voie pour aller des misères de la vie humaine aux félicités de l'immortelle vie, 54, 164.

Histoire. A son explication dans la croyance à l'immortalité, 35, 104.—Son instruction entrevue, 67.—Énergies des sciences historiques et philosophiques dans la croyance à l'immortalité, 91.—Dans l'idée de la bonté de Dieu, 256.

Homme. Son essence est de monter, 18.—Indissoluble, éternel, infini comme l'univers, 72.—Incompréhensible en dehors de l'idée de l'immortalité (F. Sp.), 285.—Au-dessus de l'homme beaucoup plus d'espèces d'êtres qu'au-dessous (F. Sp.), 287.—Ce qu'est l'homme (F. Sp.), 287.

Hommes de génie. Les bienfaiteurs du monde parce qu'ils en sont les évocateurs, 19, 86.—En société avec Dieu (Leib.), 245.—On ne saurait trop les hausser, citation de Montaigne, 339.

Imagination dans la foi de l'immortalité, 62, 107.—Ce qu'elle peut, fertilisée par la science, 250.—Les paroles d'Œrsted peuvent s'appliquer à Cyrano, 266.—De l'imagination dans l'idée de l'immortalité, 268 et suiv.

Immortalité. Double, en soi et dans les autres, 33, 178.—Avive toutes les joies de la vie, 38.—Comment elle comprend la vie humaine, 58. — Consécration de toutes les activités, 60, 61. — Impressions au premier aperçu des vérités de l'immortalité, 125. — Elle est la trame même de notre vie, 144.—La consolation pour tous, 145.—Pen-

sée de Pascal, 150.—Elle admet tous les témoignages, *ibid.*—Chez les Gaulois, 159.—Chez les Mazdéens, 210.—Par la croyance en l'immortelle vie nous entrons en puissance et en intelligence de toutes les forces de la civilisation moderne, I et 233.—Le point d'appui pour affronter la mêlée du monde, 234.—Tout être est immortel chez les Celtes et les Mazdéens (*V.* Conception de l'awen et du férouer) et selon Leibnitz, 244.—La bonté de Dieu assure l'immortalité, 257.

Inassouvissement. Regrets de l'inassouvissement, 45, 107.

Inégalités. Résultent de la diversité harmonique des créatures, ne compromettent point la grande loi d'égalité, 34.

Infini. Un désir inextinguible d'infini sort de toutes les choses humaines, 69, 71.—Partout et toujours la nature va à l'infini (Leibn.), 241.—Exemples, 248.—Même pensée dans Cyrano, 271.

Intuition des bardes gallois sur le système du monde, 103.—Sur la production de la vie, 177.—Exemple de Kant, 180.—Citation de Schiller, 250.—D'Œrsted, *ibid.*—Cyrano eut l'intuition de toutes les conceptions de l'infini, 266. *Voir* ses pensées *passim*.

Irréparable. Le regret de l'irréparable n'existe pas dans la croyance en l'immortelle vie, 48, 91.

Justice éternelle. Donne assurance contre les oppressions et les tempêtes, II.—La justice sur terre dans l'idée de l'immortalité, 6.

Leibnitz. Ses convictions religieuses ne furent autres que l'enchaînement des vérités de l'immortalité, 238 et suiv.—Ce qu'il dit de sa doctrine, 262.

Liberté. Seule voie de la connaissance de Dieu, 15.—La cause et la fin de l'expiation, 58.—Le véritable esprit de religion, 89.

Littérature. Qui la régénérera, IX.—Ses anciens cadres sont brisés, 329.

Mal. N'est que par défaut, 15.—Résulte de l'ignorance d'une créature libre, non équilibrée encore, 137.—Le mal volontaire n'est que temporaire, 15, 16, 120, 138.—Dans la conception celtique, 171.—Dans la conception mazdéenne, 215.—Citation de Scott Erigène, *ibid.*—Dans le christianisme et les croyances celtiques, 260.—La souffrance, mystère insondable, 339.

Mansuétude. En quoi consiste, 133.

Mariage. Pureté dans le mariage chez les Celtes et les Mazdéens, 227.

Matière inorganisée. N'existe pour ainsi dire point dans l'univers selon Leibnitz, 241.—Selon les découvertes récentes des sciences, 250.—Selon Cyrano, 271.

Mazdéisme. Religion dont Zoroastre fut le législateur, 187 et suiv.

Médiateur. Toutes les créatures sont entre elles leur médiateur, 255.—Dans le christianisme et les croyances celtiques, 260.

Mémoire dans l'immortalité, 20.—La félicité qu'elle donnera, *ibid.*—Comment elle sera rendue, 62.—Pourquoi elle sera rendue, 168.—Affirmée dans un chant sénégambien, 297.

Métempsycose. Pourquoi cette opinion venue jusqu'à nous Cyr.), 273.

Miracles. Indignes de l'idée de Dieu, 261.—Expression qu'ont inventée les stupides (Cyr.), 274, 280, 281.

Monde planétaire (notre) décrit par Cyrano, 269, 275.

Il est intéressant de rapprocher des intuitions astronomiques de Cyrano et des conceptions de Leibnitz les vues de la science moderne :

« La question de la pluralité des mondes s'impose presque forcément à la méditation comme à l'imagination. Quant à l'existence de mondes physiques analogues à la Terre, il n'y a aucun doute là-dessus. La planète Mars a, comme notre Terre, des jours et des nuits d'à peu près vingt-quatre heures, des saisons, une année, des diversités de terrains et d'océans, des glaces polaires que le soleil fond en partie comme chez nous. On voit les nuages de Jupiter parfaitement semblables aux nuages de la Terre et mille autres analogies qui prouvent que notre planète n'a rien d'exceptionnel. Faut-il donc mettre dans les autres planètes, des plantes, des animaux, des êtres intelligents comme sur la Terre ? Avons-nous dans ces domiciles célestes des frères en pensée, en imagination, en intelligence ? Pourquoi la même chose ne se serait-elle pas produite sur Mars et sur Jupiter qui, pour leur climatologie, ressemblent si fort à la Terre ?...

. . . . . .

« En jetant autour de nous dans le ciel des yeux armés de télescopes, nous avons reconnu que des masses immenses et en nombre presque infini existent dans les profondeurs du ciel. A ne compter que les soleils que nous distinguons un à un, on trouve que le nombre des planètes qui doivent circuler autour de vastes centres d'attraction n'est pas moindre de cent millions de millions (100,000,000,000,000) et qu'un rayon de lumière qui en

une seconde ferait huit fois le tour de la terre mettrait plus d'un million d'années à nous arriver des dernières étoiles que notre vue peut atteindre dans les profondeurs de l'espace. » Babinet.

Morale. Résumé des vérités de l'immortalité, 32.—S'avive du développement de ces vérités, 127.—Dans la loi celtique et la loi mazdéenne, 196.—L'immortalité, fondement de la morale (F. Sp.), 284.

Mort (la). Sans importance, 27.—Sa crainte est une fantasmagorie, 123.—Serait incompréhensible, 140.—Pour les sciences physiologiques, rien n'est mort (Leibn.), 178, 241. —La mort est une transformation (Leibn.), 245. — N'est pas un mal (Cyr.), 267.—Comment elle s'explique (Cyr.), 283.— Ce que devient l'âme après la mort, d'après les Slaves, 296.—Citation de Cyrano, *ibid.*— La mort, une renaissance chez les Bassoutos, 297.—Chez les Sénégambiens, *ibid.* — Mystère de la mort, 357. — Mot de M. Lamennais, 359.

« La mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes » (Cyrano.)

« La défaillance d'une vie est le passage à mille autres vies. » (Montaigne.)

Mystère. Au fond de tout un bon mystère, 78.—Mystère sublime de la philosophie gauloise, 322.

Nations. Légitimité de leurs différences, 35.

Nature. La perception qu'en a l'homme mesure le sentiment qu'il a de la grandeur de Dieu, 30.—Sera rendue à l'homme pour la mieux connaître, 50.—Conception de la nature dans Leibnitz, 239 ; identique aux croyances celtiques et mazdéennes, 313 et suiv.—Les sciences de la nature avi-

vent aujourd'hui les sources de l'immortalité taries dans les théologies abstraites, 250.—Citation de Schiller, 251.

Paix. Peut être trouvée dans la croyance en l'immortalité, 66. —Conception celtique du repos dans la vie future, 169.

Paradis. Dans la croyance de l'immortalité, 47 et suiv.—Chez les Celtes, 167 et suiv.—Chez les Mazdéens, 210.—Chez les Nukahiviens, 292.—Dans les contrées de l'Afrique occidentale (Sp.), 296.—Chez les Peaux-Rouges, 298.—Chez les Nadoessis, chant de Schiller, 300.

Pédants. Les bêtes noires de Cyrano, 265, 268.

Au « vice des pédants d'expliquer une chose obscure par des moyens qu'on n'entend pas », Cyrano substitue la maxime vraiment philosophique : « Qu'il est libre de supposer tout ce qu'on voudra dans les sujets, pourvu que par ces suppositions on rende raison de leurs apparences. »

Perfectibilité. Est la seule réalité des choses qui demeure, 62, 66.—De la perfectibilité à l'infini (Locke), 287.—Citation de Voltaire, 311.

Personnalité de chaque être (*awen* celtique), 13.—Fondement de l'amour, 14.—Indestructible, avec une perfectibilité sans limites, 18.—La raison de la félicité dans les vies futures, *ibid.*—Dans les hommes de génie, 19.—La personnalité, mobile de la société, 19, 144.—Ainsi comprise dans le Wilhelm Meister de Gœthe, 173.—Comment s'harmonise avec l'univers, 29.—En quoi consistera son activité infinie, 61.—Le sentiment de sa dignité demande son indestructibilité, 113.—Définition celtique de l'*awen*, 157, 309.—Développements de l'*awen*, 167, 168.—Démonstration de l'*awen* implicitement contenue dans les expériences physiologiques de M. Pouchet, 175.—La conception de l'*awen* celtique identique à celle du fêrouer Mazdéen, 197.

—Belle interprétation de M. Henri Martin, 201.—Citation de Schiller, 202.—Conception de Leibnitz, identique à celle de l'*awen*, 239 et suiv.—Chez les philosophes grecs, 242.—Le dogme de notre croyance, 144.—La grande loi de l'univers, 247.—Sur la conception de l'awen et les croyances celtiques. *V.* Fragments de correspondance, 310 et suiv.

Philosophie. Amenée à prendre la consolation du monde, 186. —Pourquoi est restée si longtemps muette sur les questions de l'immortalité, 235.—Identique à la religion, 261. —Quel est le caractère de la philosophie moderne, 262.

Socrate définissait la philosophie *l'étude de la mort.* — « Cicéron dit que philosopher, ce n'est autre chose que s'arrester à la mort. » (Montaigne.)

Plantes. Ont une âme dans les croyances celtiques et mazdéennes. (*V.* Conceptions de l'*awen* et du fèrouer.)—Une âme plastique selon Aristote et Leibnitz, 177; selon les derniers botanistes allemands, 249.—Capables de douleur (Cyr.), 272.

Poésie. Pourquoi la vieille poésie est morte, 109.

Préexistence. 7 et suiv.—Raphaël, Mozart, Claude Lorrain, preuves de la préexistence, 84.—Est l'immortalité avant, 229.—Citation de Sénèque, *ibid.*

Prières dans la croyance de l'immortalité. Du jeune homme dans l'action, 27.—A la femme aimée, 38.—A l'enfant qui naît, *ibid.*—A Dieu, 39. — A Dieu en vue de la mort, 54. —Prière mazdéenne à l'âme, 198.—Prière mazdéenne à la fête des morts, 199.—Belle interprétation de M. J. Reynaud, *ibid.*—Kadisch, prière juive des orphelins, 199.—. Prière mazdéenne à Homa, emblème de l'immortalité, 205. —Invocations mazdéennes au feu, 207.—A Dieu, 218.—

Aux animaux, 220.—Aux fontaines, 225.—Pourquoi la prière est tout dans la liturgie mazdéenne, *ibid.*

Progrès à l'infini dans la conception celtique, 170.—Selon Leibnitz, 245, 246, 247.—Fragments du *Spectateur* d'Addison, 284 à 287.

Une seule de ces pensées, page 286, a été modifiée dans la forme, sans que le sens ait été altéré. — Ces pensées ne sont point d'Addison, mais de correspondants anonymes du *Spectateur*. — Il suffit à la gloire d'Addison d'avoir écrit sur l'immortalité de l'âme le monologue de Caton. Je le reproduis en le faisant suivre d'un essai de traduction littérale.

CATO (*solus, sitting in a thougthful posture; in his hand Plato's Book on Immortality of the soul. A drawn sword on the table by him*).

It must be so — Plato, thou reason'st well !
Else whence this pleasing hope, this fond desire,
This longing after immortality ?
Or whence this secret dread, and inward horror,
Of falling into nought ? Why shrinks the soul
Back on herself, and startles at destruction ?
'Tis the divinity that stirs within us ;
'Tis heaven itself, that points out an hereafter,
And intimates eternity to man.
Eternity ! thou pleasing, dreadful, thought !
Through what variety of untry'd being,
Through what new scenes and changes must we pass !
The wide, th'unbounded prospect, lies before me ;
But shadows, clouds, and darkness, rest upon it—
Here will I hold. If there's a power above us,
(And that there is all nature cries aloud
Through all her works) he must delight in virtue ;
And that which he deligths in, must be happy.
But when ! or where ! — This world was made for Cæsar.
I'm weary of conjectures — This must end'em.
(*Laying his hand on his sword.*)

Thus am I doubly arm'd : my death and life,
My bane and antidote are both before me ;

This in a moment brings me to an end;
But this informs me I shall never die.
The soul secured in her existence, smiles
At the drawn dagger, and denies its point.
The stars shall fade away, the sun himself
Grow dim with age, and nature sink in years,
But thou shalt flourish in immortal youth,
Unhurt amidst the wars of elements,
The wrecks of matter, and the crush of worlds.

CATON (*seul, assis et songeant.—Il a dans la main le livre de Platon sur l'Immortalité de l'âme.— Une épée nue sur une table près de lui*).

Il faut que cela soit ainsi — Platon, tu raisonnes bien !
Autrement, d'où viendrait cette belle espérance, ce désir excessif,
Cette attente continuelle de l'immortalité ?
D'où viendrait cette crainte intérieure, cette horreur secrète,
De tomber dans le néant ? Pourquoi est-ce que l'âme
Se réfugie en elle-même, et qu'elle frémit à la destruction ?
C'est là Divinité qui agit au dedans de nous;
C'est le Ciel même qui nous annonce par là une vie à venir,
Et qui assure l'homme de l'éternité.
Eternité ! pensée délicieuse et terrible !
A travers combien de manières différentes d'exister,
De nouvelles scènes et de métamorphoses ne sommes-nous pas obligés
Leurs vastes perspectives, sans bornes, sont là devant moi; [de passer !]
Mais des ombres, des nuages, des ténèbres les couvrent encore.—
Je m'en tiens donc à ceci. S'il y a un pouvoir au-dessus de nous
(Et c'est ce que toute la nature crie à haute voix
Dans tous ses ouvrages), il faut qu'il aime la vertu
Et que tout ce qu'il aime soit heureux.
Mais quand, et où ? — Ce monde était fait pour César.
Je suis las de conjectures.—

(*Il met la main sur son épée.*)

Il faut que ceci y mette fin !
C'est ainsi que je suis doublement armé : la mort et la vie,
Le poison et l'antidote sont tous deux devant moi.

Cette épée en un moment m'amène à une fin ;
Mais ce livre m'avertit que je ne mourrai jamais.
Sûre de son existence, l'âme sourit
Au glaive et défie sa pointe.
Les étoiles perdront leur éclat, le soleil lui-même
S'obscurcira avec le temps, et la nature croulera sous le poids des années,
Mais toi, mon âme, tu fleuriras dans une jeunesse immortelle,
Inatteinte au milieu des guerres des éléments,
De la dissolution de la matière et des mondes en poudre.

Il n'est point de corps qui ne meure
L'âme seule demeure
Image de l'éternité. PINDARE.

« Il n'est point besoin de vouloir envoyer contre la nature, le corps des hommes vertueux, quant et leurs âmes, au ciel : ains faut estimer et croire fermement que leurs vertus et leurs âmes selon nature et selon justice divine, devienent d'hommes saincts : et de saincts, demi-dieux : et de demi-dieux, après qu'ils sont parfaitement nettoyés et purifiés, estans délivrés de toute passibilité et de toute mortalité, ils devienent, non par décret, mais à la vérité et selon raison très-vraisemblable, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin très-heureuse et très-glorieuse. »

PLUTARQUE, *Vie de Romulus*, trad. d'AMYOT.

Providence. Chez les Celtes, 158.—Selon Leibnitz, 244.

Pureté. Dans la loi mazdéenne, 194.—Interprétation de M. Michelet, *ibid.*

Rechute de l'homme dans les existences animales, dans les croyances celtiques, 165.—Se trouve aussi chez les Slaves, 295.

Religion. Quel est son but dans une société de frères immortels, 35.—Elle est la reconnaissance de la félicité 57.—

Quelle entre toutes les créatures de l'univers, 71.—Existe en dehors de toute forme religieuse, 72.—Pourquoi son institution est à venir, *ibid.*—Idée d'une religion universelle, 262.

Renoncement dans la croyance de l'immortalité, 53.

Résurrection chez les chrétiens, 91.—Dans la légende mazdéenne postérieure à Zoroastre, 214.—Voltaire cité, 311.

Révolution française. Comment nos révolutionnaires ont pratiqué la foi en l'immortalité, 5 et 82.

Rêves. Sont réalités chez les Nukahiviens, 292.

Rire. Caractère divin du rire, 327.

Science. Champ indéfini de la science, 21, 145.—A quoi elle doit s'attacher sur terre, 49, 112.—Idée de la science chez les Celtes, 169.—Se trouve identique à la métaphysique, 248.—Exemples, *ibid.*—Dans un plus fort génie peut aussi bien connaître le passé que l'avenir (Cyr.), 278.

Sciences. Anticipent sur le développement de nos sens dans l'immortalité, 31.—Le savant mourant au milieu de ses livres, 98.—Les sciences dans l'idée de la bonté de Dieu, 256.

Sécurité dans la croyance de l'immortalité, 50, 51, 66, 76, 331.

Sens. Leur développement dans une vie immortelle et successive, 31, 52.—Manquent à l'homme pour connaître une infinité de choses dans l'univers (Cyr.), 270.

Société. Dans la croyance de l'immortalité, bonheur de voir des hommes et les œuvres des hommes, 30, 101.—En quoi

consiste l'harmonie d'une société, 34.—La société ici-bas, commencement de la société éternelle, 38, 49, 69.

Sociétés perfectibles, 32.—Immortelles, 33.—Vertu des sociétés, 44.

Soldat tombant sur la brèche, 98.

Solidarité universelle. En quoi consiste, 29, 59, 60, 145.—Affirmée par la légende mazdéenne dans le jugement dernier, 214.—Pressentiments de solidarité moderne chez les Mazdéens, 217.—Ils l'évoquaient par la prière, 226.—Les Celtes la proclamaient la félicité à venir, *ibid.*

Sommeil. Ce qui le produit (Cyr.), 278.

Transmigrations ou changements.—La voie du perfectionnement, 16, 108, 164.—La punition ou la récompense de la vie, 17.—Volontaires par amour, 21.—La condition de toute créature dans les croyances celtiques, 158 et suiv.—Se retrouve dans la légende mazdéenne, 230.—Est la loi de continuité dans Leibnitz, 241.—Cyrano explique ainsi la génération, 273. *V.* Métamorphoses (Cyr.), 279.—Dans les vies futures l'homme se transportera facilement d'un objet à l'autre, d'un monde à l'autre (F. Sp.), 285, 286.—Croyances identiques chez les Nukahiviens, 291.—Chez les Slaves, 295.—Dans des contrées de l'Afrique occidentale (F. Sp.), 296.—Les Peaux-Rouges essayent de transmigrer dès cette vie par des épreuves volontaires, 301.

« La transmigration des âmes, si nous en croyons saint Jérôme, a été longtemps enseignée parmi les premiers chrétiens comme une doctrine traditionelle qui ne devait être confiée qu'à un petit nombre d'élus. —La transmigration qui comprend la préexistence était admise chez les Kabbalistes.» V. Franck, *la Kabbale ou la philosophie religieuse des Hébreux.*—V. le monologue de Caton dans Addison au mot Progrès à l'infini.

Travail dans la croyance de l'immortalité, 36, 61, 105.—Le travail paye le travail, 113.—L'ouvrier mourant sur son grabat, 97.—Mêmes consécrations religieuses du travail dans la loi mazdéenne et dans l'esprit de la Révolution française, 188, 234.—Exemples dans la pratique de l'agriculture, 191,—dans la multiplication des animaux utiles, 219,—dans la destruction des animaux nuisibles, 221.—Sainteté du travail, 343.

Tristesses. Pourquoi sont si profondes, 347.

Univers. Un empire de raison, X.—Le gain de la conscience, 77.—Le champ infini de l'activité solidaire, 143, 316.—Toujours en progrès, 180.—Selon Leibnitz, 242, 245.—Les corps semblables s'y joignent par un principe d'amour inconnu (Cyr.), 276.

C'est ce que la science observe « dans le simple phénomène d'une combinaison chimique, dans cet entraînement qui précipite l'un vers l'autre des atomes qui se cherchent, se joignent en échappant aux composés qui les emprisonnaient. » LAUGEL.

Vérité. Comment elle procède, 24, 311.

Vie humaine. Semence des félicités ou des misères, 16, 22, 32, 112.—Regrets que ses conditions imparfaites inspirent, 41.—Réponse à ces regrets : Réalité de la vie, 47.—Les bons moments sont des moments de la vraie vie, ils doivent revenir de plus en plus, 49.—L'instabilité dans des conditions imparfaites empêche les déceptions, 108.—Pratique de la vie, 53, 133.—La croyance de l'immortalité en donne l'intelligence, 58.—Les trois Avides, 109.—La vie ne serait que calamité si elle n'était point un moment partiel de notre immortelle vie, 70, 122.—Avidité de vivre des hommes de notre temps, III; raison de toutes les défaillances et de tous les désordres, quand elle ne repose

point sur la certitude de l'immortalité, 234.— En quoi consiste la vraie vie en ce monde, 132.— Conception énergique de la vie chez les Mazdéens, 195, 219.—Dans l'idée de la bonté de Dieu, 256. — *V.* Fragments de correspondance, 317 et suiv. *passim.*

Vie continuée. Usage gaulois de brûler tout ce qui a appartenu aux morts, 291.—Même coutume aux îles Marquises, *ibid.* —Chez les Patagons, 294.—Chez les Scythes, *ibid.*—Coutume chez les Gaulois de prêter des sommes d'argent à rembourser dans la vie future, 294.—Le long du Zaïre, *ibid.* —Au Congo, 295.

Cyrano parle de cabaretiers à la Lune qui ne se payent qu'avec acquits sur l'autre monde inscrits sur le registre du Grand Jour. Avant de mourir ils se font hacher ce registre en morceaux et l'avalent afin d'emporter leurs créances avec eux.

Voyages. Impressions de voyages dans la croyance de l'immortalité, 67.—La plus utile des occupations dans une sphère supérieure (Cyr.), 279.

Vrai. Il est un vrai dans les choses, qui constitue une langue universelle intelligible à tous les êtres (Cyr.), 277.— Exemple pris dans la musique, *ibid.*

FIN.

TABLE.

—

Préface. 1

La France 1
Qui suis-je ? 7
La Mère 12
Le Réveil de la Gaule 23

De la solidarité universelle 29

Le Ciel sur Terre 41
Tout est Ciel 47

L'Église Universelle 57

Notes et Fragments 79
De la Morale de l'Immortalité 127
Fragments de la Morale de l'Immortalité 129
Concordances 147
L'Immortalité dans la Gaule 151
Triades des Bardes de l'île de Bretagne 154
Concordances des Sciences physiologiques 172
Comparaison des destinées de l'homme dans le christianisme et dans la doctrine des bardes gallois. 182
L'Immortalité dans la Gaule et dans la Perse antique 187
De la Religion de Leibnitz 238

La bonté de Dieu (fragment). 252
Un Gaulois au dix-septième-siècle. 264
De l'Imagination dans l'idée de l'Immortalité . . .
Pensées diverses de Cyrano de Bergerac 268
Du Progrès à l'infini . . . . . .
Fragments du Spectateur 284
Chants et traditions de l'Immortalité, extraits des Voyageurs 288
Fragments de Correspondance 303
Index 361

FIN DE LA TABLE.

DU MÊME AUTEUR.

La Foi nouvelle cherchée dans l'art, de Rembrandt à Beethoven. 1 vol. in-18.

L'art Italien. 1 vol in-12.

Bernard Palissy ou le Potier de terre. 1 vol. in-18.

Livre de consolation (Le Christ, Saint Paul, Saint Augustin, et la foi dans la conscience). 1 vol. in-18.

Jean Huss. 1 vol. in-8°.

OUVRAGES DE M. EUGÈNE NOEL.

RABELAIS, sa vie et son œuvre. 1 vol. in-18.

MOLIÈRE, sa vie et son œuvre. 1 vol. in-18.

VOLTAIRE, sa vie et son œuvre. 1 fort vol. in-12.

SOUVENIRS DE BÉRANGER. 1 vol. in-18.

PISCICULTURE, Pisciculteurs et Poissons. 1 vol. in-18.

FLEURS ET FRUITS. 1 vol. in-18.

LE RABELAIS DE POCHE. 1 vol. in-12.

DERNIÈRES PUBLICATIONS DE M. MICHELET.

Histoire de France au moyen âge, nouvelle édition revue et augmentée (1861). 6 vol. in-8°.

Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes. 1 volume in-8°.

La Mer. 1 vol. in-12.

Le prêtre, la femme et la famille. 7e édition avec une préface nouvelle (mai 1861). 1 vol. in-12.

Œuvres complètes de M. EDGAR QUINET. Édition en 10 vol., publiée en deux formats dont l'un in-8° à 50 fr., l'autre in-12 à 25 fr.

---

el

ne